

LES FÊTES

DU

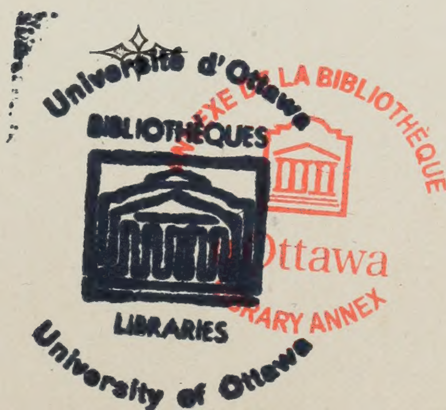
SCOLASTICAT

DES

Missionnaires Oblats de Marie Immaculée

OTTAWA, CANADA.

Les 29, 30 et 31 août 1910



Nil obstat

LIONEL LINDSAY, pter

Censor deputatus.

Quebeci, die 7a aprilis, 1912.

Imprimatur

† LUDOVICUS-NAZARIUS,

Archiepus Quebecensis.

Quebeci, die 9a aprilis, 1912.



Sub tegmine Dominæ suæ statuta
et morans sub ramis ejus,
novo robore viguit
et sancta fecunditate exultavit.

MAISON PROVINCIALE

L. J. C. et M. I.

Montréal, le 30 janvier 1912.

Au Révérend Père G. Charlebois, O.M.I., Supérieur,
Scolasticat St-Joseph, Ottawa.

Révérend et Cher Père,

Au mois d'août 1910, c'était grande fête à notre Scolasticat d'Ottawa ; on y célébrait avec éclat les noces d'argent de cette bénie maison. Je m'en souviens bien, les heureux témoins de la fête répétaient à l'envi ce refrain, expression fidèle de l'impression de tous : « Rien n'a manqué, tout a été parfait » ; et je crois sincèrement que dans les circonstances l'éloge n'était que justice.

Vous avez voulu immortaliser en quelque sorte ces solennelles démonstrations du cœur et de l'intelligence par une plaquette que je trouve aussi attrayante que suggestive. Je vous en félicite de tout mon cœur et je bénis votre entreprise avec un sensible bonheur.

Que le modeste volume aille faire revivre de douces heures à ceux qui étaient à Ottawa lors des fêtes de notre Scolasticat ; qu'il aille porter à ceux qui en étaient absents un précieux dédommagement ; qu'enfin il aille dire à tous qu'au Scolasticat St-Joseph, on cultive avec un égal succès et le bon goût et l'idéal apostolique.

Bien à vous en N. S. et M. I.

J. Dozois, o.m.i., *Provincial.*



S. S. le Pape Pie X.

Summo Pontifici devotiorem animum profiteantur. (*Const. et Reg., art. 62*).

TÉLÉGRAMME DU SOUVERAIN PONTIFE.

Rome, août 27.

Révérend Père Supérieur du Scolasticat
des Oblats de Marie Immaculée,
Ottawa.

Le Saint Père, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de cette maison, envoie de tout cœur la bénédiction apostolique, et implore le gage des plus abondantes faveurs pour vous-même et les Révérends Pères et Frères de ce Scolasticat.

CARDINAL MERRY DEL VAL.



Avant-Propos.

Il faut aimer la Congrégation comme une mère : aucune pensée qui jaillisse plus vivement des paroles et des exemples de notre vénéré Fondateur, des paroles et des exemples aussi des fidèles héritiers de son cœur d'Oblat.

Dans chacune de ses maisons la Congrégation est une mère. Nonobstant, ce caractère de réelle maternité, il se manifeste à coup sûr dans ses maisons de formation avec le plus d'évidence et le plus d'achèvement. Le Noviciat, où elle nous a formés comme en son sein, le Scolasticat, où elle nous a comme bercés dans ses bras de mère heureuse, où ses regards ont eu pour nous tant de sourires, ses tendresses ont eu tant d'effusions, si douces et si prévenantes ont été ses sollicitudes.

Voilà la pensée qui a inspiré le triduum jubilaire du Scolasticat Saint-Joseph, les 29, 30 et 31 août 1910 ;

c'est la pensée de même qui a suggéré d'en perpétuer le souvenir par cette modeste brochure :

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

Un retour de gratitude sur le chemin déjà parcouru, une vision d'espérance dans la route où s'oriente maintenant ses pas, tel a été ce mémorable jubilé de notre Institution. Aussi formera-t-il une étape glorieuse, un rajeunissement de vigueur, dans l'existence de cette œuvre, noyau vital de toute société apostolique.

Accourus et réunis, au moins de pensée et d'amour, en leur maison-mère, tous les anciens ont renoué avec une force neuve les liens de leur jeunesse scolastique et sacerdotale. Les flots de vie de notre Congrégation, au Canada, poussés jusqu'aux dernières extrémités de son organisme par ses battements de zèle et de dévouement, se sont comme recueillis en son cœur pour s'y rénover et s'y épurer sous la vivifiante inspiration d'une atmosphère plus forte et plus sereine.

Notre humble brochure va répercuter derechef, pensons-nous, ces grandes émotions. On jugera l'écho bien tardif. Sans conteste, sa portée en serait sérieusement compromise, à plus d'un an d'intervalle, s'il n'allait atteindre des âmes toujours filiales et toutes vibrantes, pour leur parler d'une mère, de cette mère chaste et aimante qui est comme un rayon détaché du cœur même de l'Immaculée.

Le pressant devoir de chaque jour, le souci d'être exact et véridique tout en restant discret, expliquent en partie notre lenteur. Ajouté que l'entreprise vue de plus près a élargi ses horizons, et qu'au lieu du récit

exclusif des noces d'argent du Scolasticat Saint-Joseph, installé dans son splendide édifice aux bords de la Rivière Rideau, on a cru justement interpréter à l'avance les désirs des lecteurs même les plus impatients, en faisant précéder ce compte rendu d'une chronique abondante et sobre tout à la fois, non seulement du dernier quart de siècle d'existence du Scolasticat canadien, mais de sa vie entière depuis ses premières origines. Il a fallu pour cela remonter jusqu'en 1843, au lendemain même de l'arrivée de nos missionnaires dans ce pays. On soupçonne les recherches minutieuses et les attentives précautions exigées par ce travail. L'équité nous commande d'offrir au R. P. Lauzon, de la maison de Québec, les prémices de notre vive gratitude. Pour tout ce qui est des commencements du Scolasticat de la Congrégation en terre canadienne, s'il n'a pas fourni la substance entière, du moins a-t-il découvert le filon historique qui en est tout l'élément. A d'autres nous devons également des détails dont nous demeurerons reconnaissants.

Soixante-huit ans se sont écoulés depuis l'heure où les deux premiers Frères scolastiques Oblats abordaient au Canada. Ils ont été les chefs d'anneaux d'une chaîne encore à se forger, bien que plus de 450 jeunes apôtres, épris d'idéal surnaturel et d'amour apostolique, se soient déjà rivés à leur suite. Dans les annales d'une contrée, dans celles d'une province religieuse, il y a là plus qu'une simple contingence négligeable. Une aussi longue série de Missionnaires, martelés en quelque sorte sur la même enclume,

aimantés de science et de vertu, c'est une force d'attirance catholique et de cohésion sociale trop marquante pour qu'il ne soit pas opportun de la saisir, cette chaîne, et d'en palper au moins hâtivement le précieux fil conducteur. Réflexion qui nous semble justifier la publication de ces pages, et qui nous récompense dès le principe du bien qu'elles nous donnent l'espérance d'accomplir, partout où les porteront notre reconnaissance et notre affection

25 janvier 1912.

96e Anniversaire de la Fondation
de notre Congrégation.





Mgr Chs-Jos.-Eug. de Mazenod,

évêque de Marseille, fondateur des Oblats de Marie Immaculée.

Si quis noster esse voluerit, propriæ perfectionis desiderio flagrabit, Domini Nostri Jesu Christi et ejus Ecclesiæ amore inflammabitur. (*Const. et Reg., art. 736*).

PROLOGUE

Précis historique du Scolasticat des Oblats de Marie Immaculée au Canada.

I. ORIGINES.

Il y avait juste vingt-cinq ans que Dieu avait fait naître notre Institut sous le ciel de Provence quand son premier rejeton vint prendre racine en terre canadienne.

On sait l'unanime « *Ecce ego, mitte me* » qui sortit de la bouche de tous les Oblats, lorsque le Fondateur voulut les consulter avant d'accepter des missions lointaines. Ce dévouement intrépide et cet esprit tout apostolique ne pouvaient demeurer sans récompense. A partir de ce moment, en effet, la petite vigne plantée par le Seigneur en son Église toujours féconde commença d'étendre ses sarments pour en couvrir en quelque sorte l'univers : « *Tunc vinea ista quam plantavit dextera Dei extendit palmites suos ad mare et usque ad flumen propagines ejus.* » (1)

Le jour même de leur arrivée à Montréal, 2 décembre 1841, nos Pères trouvaient une nouvelle recrue dans la personne du R. P. Dandurand. A partir de ce moment, outre les nombreuses vocations d'Europe provoquées par nos œuvres d'Amérique, du Canada même de dignes sujets vinrent grossir les trop faibles rangs de nos Missionnaires. Ce sera l'objet particulier de cet historique d'en montrer la progression successive.

Nous n'aurons pas à mentionner dans ce travail les Oblats canadiens entrés dans la Congrégation après leur sacerdoce, non plus que ceux d'Europe arrivés au pays déjà prêtres. Pourtant, ici, un souvenir de gloire est dû à l'illustre Mgr Taché, venu au Noviciat de Longueil sur la fin de 1844, sous-diacre seulement, mais qu'une vocation sublime devait prématurément conduire à la Rivière Rouge, où il serait comme la semence de toute l'arborisation actuelle de notre famille religieuse au Manitoba et dans les Territoires du Nord-Ouest. Nous devrons maintenant nous borner à parler des scolastiques, étudiants en philosophie et en théologie, que la Congrégation enrégimenta dans ses cadres apostoliques et conduisit elle-même au sacerdoce, entre les murs du Scolasticat canadien, selon les moyens de ses différentes périodes d'organisation.

---

(1) Lettre de Mgr de Mazenod, Fondateur, 17 février 1853.

* * *

Deux ans à peine les premiers Oblats avaient-ils mis pied à Montréal, et le Scolasticat canadien commençait. En effet, parmi les envoyés de la deuxième heure, on trouve les FF. Nicolas Laverlochère et Auguste-Albert Brunet. tous deux simples scolastiques. Ils avaient fait voile pour l'Amérique, sous la garde du P. Telmon, qui revenait du Chapitre Général, et arrivèrent à Longueil, notre unique établissement d'Amérique à cette date, sur la fin d'octobre 1843, pour y reprendre leurs études théologiques.

Ce scolasticat embryonnaire était précoce mais viable, comme on le verra. Prémices de riche augure, religieux de forte trempe aussi, que ces futurs Pères Laverlochère, l'apôtre du Témiscamingue et de la Baie d'Hudson, et Brunet, que la desserte des chantiers et les rigueurs d'un emprisonnement encouru pour la cause de la foi conduisirent au ciel en même temps qu'au tombeau.

Qu'ils fussent de haute valeur apostolique, ces deux premiers scolastiques de la Congrégation au Canada, rien pourtant en cela de trop étonnant, ils étaient à bonne école. Ce fut sous la menée du R. P. Allard qu'ils achevèrent leurs études cléricales et leur préparation au sacerdoce, commencées en France. Or le R. P. Allard était par nature et par grâce conducteur des âmes dans la double voie de la sagesse et de la sainteté. A cette époque, en même temps qu'ils remplissait les fonctions de Modérateur, il était le premier Directeur spirituel de la Congrégation naissante des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, auxquelles chaque jour il faisait des conférences pédagogiques et des instructions spirituelles : il moulait ainsi l'esprit de cet Institut d'enseignement, universellement répandu à l'heure présente dans l'Amérique du Nord, et dont il fut « *une providence* », au témoignage des Chroniques de cette Congrégation. Plus tard évêque de Natal, il mourut à Rome en 1889, dans une grande réputation de vertu.

Par suite de l'ordination du F. Laverlochère, le 7 mai 1844, le Scolasticat n'a plus qu'un seul sujet, à moins que le F. Mignault, novice, n'y suivît quelque cours en même temps. Mais ce ne devait être de longue durée. Presqu'aussitôt, au mois d'août, arrive le F. Garin, déjà diacre, c'est vrai, mais qui n'a point terminé sa théologie. Destiné d'abord à l'Angleterre et hâtivement promu aux ordres majeurs pour cette fin, il a vu son obédience se tourner subitement vers le Nouveau-Monde, où il traverse en la compagnie des RR. PP. Guigues et Pierre Aubert.

Le F. Brunet étant ordonné un mois après, le F. Garin forme tout le Scolasticat. Pourtant le F. Mignault alors a sûrement pris ses études, qu'il continuera jusqu'en 1849, ce qui fait une chaîne ininterrompue, si simple soit-elle, dans l'existence du Scolasticat. Elle se fortifie un peu plus tard par l'arrivée des deux frères J. Ryan et Thomas Fitzhenry, que Mgr de Montréal se hâtera d'ordonner, le 29 août 1847, à cause de l'épidémie du typhus qui sévit en ce moment. Ils sont aussitôt dirigés sur

Bytown, pour y donner leur dévouement et même leur vie, s'il le faut, au soin des contagieux, à côté de leurs admirablement héroïques aînés.

* * *

Le F. Cauvin est arrivé à Longueil cette même année, déjà diacre lui aussi. Il y est vraisemblablement sous la direction du P. Allard, jusqu'à la fin de septembre 1848, époque où il suit les PP. Telmon et Gaudet, à Pittsburg : ils vont prendre la direction du séminaire diocésain. Au mois de mai suivant, il en revient ; c'est sous la direction du P. Gaudet qu'il achève son Scolasticat, jusqu'à son ordination, en septembre.

Un peu auparavant, 15 août 1849, le R. P. Allard a été appelé à Bytown : il y est supérieur de la communauté. Mgr Guigues vient d'ouvrir un Séminaire, établi dans la maison même de l'évêché : le Père Allard aura sans doute à s'en occuper. Quant au Scolasticat, il a suivi, ou peut-être même précédé, le Père Allard, dès 1848, à Bytown, pour rendre service au collège que Mgr Guigues vient aussi d'ouvrir et de confier aux Oblats. Sous la direction du P. Chevalier, le collège utilise les services des FF. Tisserant et Mignault. Ce dernier sera bientôt prêtre, à la fin de 1849, alors qu'il succède au Père Chevalier comme directeur des élèves, puis comme Supérieur du collège l'année suivante. Les séminaristes, dès cette époque, aussi bien que les scolastiques, donnent leur quote-part chaque jour dans le travail de l'enseignement au collège.

Quels sont les autres scolastiques vers ce même temps ? Voici ce que l'on en peut préciser. Le F. Déléage, diacre arrivé au pays en juillet 1848, se présente à l'ordination, la première faite par Mgr Guigues, le 29 octobre. Le F. Arnault est ordonné le 1er avril suivant. C'est à la fin de cette année 1849 que le F. Mignault est devenu prêtre, mais il n'a pas dû laisser le scolasticat sans sujet. Si le F. Tisserant s'est retiré, d'autre part il y a le F. Corbett, ordonné le 25 mai 1850, et le F. Tabaret, venu la même année, qui se présente à son tour le 21 octobre, pour recevoir l'onction sacerdotale.

On trouve alors que tous les scolastiques de Maryvale, élément d'une province anglaise en formation, eurent ordre de passer au Canada, où ils arrivèrent en mars 1851. Qui furent-ils ? On ne saurait le dire précisément. Le F. Babel, ordonné le 27 juillet de cette année, peut-être ? Plus sûrement, le F. McDonagh, prêtre à la même date, et le F. Coopman, ordonné au mois de janvier qui suit. Il y a aussi le F. Andrieux, investi du sacerdoce au mois de juin 1852, mais venu de Marseille. Le F. Pinet, canadien d'origine, doit aussi faire ses études, en ce même temps, de 1849 à 1852.

En tout cas, il est sûr que le Modérateur des scolastiques a été remplacé, puisque le R. P. Allard s'est embarqué pour Natal, l'année 1851. Qui lui succède, dans cette fonction, *in petto*, comme du reste à peu près toutes les charges subsidiaires, à cette époque d'organisation quelque peu

chaotique ? Le R. P. Aubert, son remplaçant comme Supérieur, Grand Vicaire du diocèse, et Directeur du Séminaire, du moins aussi longtemps que les Frères Scolastiques demeurent à l'évêché, après quoi ils passent sous la direction du Supérieur du collège, le R. P. Tabaret, jusqu'à l'arrivée du R. P. Tortel, en 1858, aussitôt nommé leur Modérateur.

Le P. Dandurand, qui a enseigné la philosophie en 1850, et les RR. PP. Trudeau et Burtin, Directeurs du Séminaire après le départ du R. P. Aubert, ont dû voir nos scolastiques suivre leurs cours. D'ailleurs quelques années durant, à la suite de 1852, les Oblats étudiants sont peu nombreux, s'il en est. Au collège, à part les Pères, on ne mentionne que des Séminaristes comme professeurs. Il ne paraît pas venir de Scolastiques européens, et le Noviciat, à Montréal depuis la fermeture de Longueil, en 1849, n'a pas fourni de sujets persévérants autres que des prêtres.

Le 1er mai 1855, le F. Joseph Lefebvre, qui a fini son noviciat, s'en vient au Scolasticat ; il sera prêtre le 18 avril 1858. Il n'a pas de compagnon d'abord, mais plus tard il est rejoint par le F. James McGrath, arrivé dans le cours de l'année 1857, du collège de Galveston, Texas, et ordonné au mois de juillet 1859. Les FF. Richer et Beaudin, le premier ordonné en 1861 et le second en 1862, sont leurs plus prochains successeurs.

II. PREMIÈRE ORGANISATION.

Nous voici dans de l'histoire plus assurée. A partir de 1858, c'est sûrement et sans interruption le R. P. Tortel qui a charge du Scolasticat, à Ottawa, jusqu'en 1868. Le P. Tortel était une digne et remarquable personnalité. Quand il prit la direction du Scolasticat et du Séminaire, il avait déjà treize ans d'expérience sacerdotale ; l'ascétisme de son âme aussi bien que l'exemple de ses vertus ne pouvaient imprimer à ses subordonnés que du dévouement sans limites et de la piété à toute épreuve. Outre de fréquentes prédications, il donne régulièrement une classe de morale et de philosophie ; c'est le Père Lefebvre qui fait le dogme. Ils ont succédé dans ce double professorat aux PP. Trudeau et Burtin. Comme on avait fait à Marseille, dans les commencements de la Congrégation, ainsi fait-on à Ottawa : Scolastiques et Séminaristes se mêlent habituellement, situation du reste inévitable à cette époque.

Quand la fonction de Modérateur lui est échue, le P. Tortel doit avoir comme Scolastiques d'abord les FF. McGrath, Richer et Beaudin ; au mois de mai 1861, le rapport du R. P. Tabaret, Supérieur du Collège, mentionne les trois Frères Derbuel, Beaudin et Genin, parmi les professeurs. Cette même année, arrivent d'Irlande les FF. Barrett et McCarthy. Le F. Chaborel à son tour vient renforcer le corps professoral du Collège, où il va se signaler dans l'enseignement de la musique, de l'escrime, et dans la surveillance des élèves, qu'il s'efforce en vain de plier à sa discipline toute militaire. Le F. Burque, son compagnon d'oblation,

le 10 août 1864, s'en ira faire son Scolasticat à Autun. On ne saurait omettre de dire ici, en effet, que si le Scolasticat canadien s'est enrichi souvent de sujets européens, il a bien lui-même en échange fourni quelques recrues à celui de France. Le P. Trudeau, l'unique oblat canadien ordonné par notre vénéré Fondateur, avait été conduit en Europe par la maladie : il s'en allait à Rome quand un arrêt à Marseille le saisit dans les liens bénis de la Congrégation. Le P. Lavoie fut à Autun de 1862 à 1864. Après le P. Burque qui ne revint qu'au mois de janvier 1869, deux autres frères y furent envoyés vers 1873.

* * *

A partir de cette heure, les vocations canadiennes deviennent plus nombreuses. Le pays a déjà donné seize oblats à la Congrégation, d'après le rapport du Visiteur en 1864. Et l'évêque de Montréal rend à nos Pères des témoignages si élogieux, il fait des vœux si favorables, que leur expansion ne peut qu'en tirer fruit. En 1866, au cinquantenaire de la fondation de notre Institut, il leur disait publiquement dans la chapelle intérieure de Saint Pierre de Montréal :

« C'est un témoignage que je suis heureux de vous rendre, et que vous « saurez mériter de mes successeurs... Après Dieu, c'est à vous, mes « Pères, que je dois la conservation de mon diocèse... Par toute l'Amé- « rique, au Texas, au Mexique, dans la Colombie Britannique, à la Rivière- « Rouge, au Mackenzie, dans les campagnes canadiennes du St-Laurent, « il y a des populations qui tendent vers vous des bras suppliants, qui « demandent votre concours, vous disent : *Adjuva nos*... Demandons « au Maître de la moisson qu'il bénisse toute la Congrégation comme « je vous bénis. »

Ces louanges et ces désirs du pieux évêque qu'on a appelé le saint François de Sales du Canada, et qui fut vraiment pour notre Congrégation un second Père, ne restèrent point sans effet. En 1866, le F. Fournier termine son noviciat à Lachine et passe à Ottawa. L'année suivante, les FF. Lauzon, Z. Durocher et Ls. de G. Gladu, font de même.

En 1868, le R. P. Vanderberghe, Provincial, compte six scolastiques, à Ottawa, mêlés aux séminaristes, et chargés d'enseigner quelque matière quotidiennement. On est content de leur bon esprit, en ces difficiles circonstances. Ce doivent être les FF. Barrett et McCarthy, déjà connus ; les FF. O'Riordan et MacKennan amenés d'Irlande en 1868 par le R. P. Provincial ; enfin les FF. Durocher et Gladu, les deux FF. Fournier et Lauzon ayant été ordonnés au mois de mai de cette même année.

Peu après viennent encore du Noviciat les FF. Dazé, Duhaime, Lecomte et G. Marion.

Mais à ce moment, le R. P. Tortel, Modérateur des Scolastiques et Directeur du Séminaire, (qui occupe une aile du collège), est appelée à la direction de notre établissement de Buffalo, et le Scolasticat va passer aux mains du R. P. Lepers.

Ne faisons pas pourtant nos adieux au R. P. Tortel sans admirer son esprit d'organisation, et sans reconnaître ses efforts pour doter les scolastiques qui lui étaient confiés d'une formation plus régulière que les circonstances antérieures ne l'avaient permis. Ses successeurs n'auront qu'à avancer dans la même voie.

* * *

Le Rév. P. Lepers, auquel était dévolue la charge lourde mais sublime de former les Séminaristes et les Scolastiques, était comme fait exprès pour ces fonctions. Sa vertu consommée, faite d'une foi sans écueil, d'une fermeté irréductible et d'une charité généreuse autant qu'universelle malgré sa réserve ; son savoir dans toutes les questions de dogme, de philosophie, de droit canonique et d'histoire, qui lui étaient familières avec la dernière précision de l'époque ; son expérience enfin puisqu'il avait été successivement second Maître des Novices, à Notre-Dame de l'Osier, puis Supérieur du Scolasticat de Montolivet et d'Autun, avec un séjour au Juniorat de N. D. de Lumière, des prédications assez nombreuses, et, depuis les trois ans de son arrivée au Canada, la rude desserte des chantiers ; toute une providence spéciale l'avait prédisposé à cette nomination. Aussi pendant dix ans, c'est-à-dire presque jusqu'à sa mort, en 1878, le Scolasticat prit-il un rapide élan de progrès sous sa poussée sage et efficace.

Rien d'étonnant qu'il songe avant tout à la mise des cours ecclésiastiques en des cadres plus fixes et déterminés. Aux trois ans seulement qu'on avait jusque-là donnés aux cours de dogme et de morale, les seuls antérieurement institués, il porta bientôt la durée des études à quatre ans, vers 1871.

Il ajoute dès son arrivée un cours hebdomadaire d'éloquence sacrée, qu'il donne en plus de ses classes de morale, pendant que le R. P. Froc enseigne le dogme. Un an après s'ouvrent des cours réguliers d'Écriture Sainte et d'Histoire Ecclésiastique, celui-ci confié au R. P. Paillier, celui-là au R. P Froc.

Avant longtemps, aussi, la philosophie retiendra-t-elle nos Frères pendant deux ans au lieu d'un. La première année, dans la mesure du possible, et jusqu'à meilleur arrangement, sera enseignée à la suite des exercices du Noviçiat, à Lachine, où s'abritent déjà les classes d'un Juniorat naissant ; le R. P. J. Lemoine, puis le F. Paré, en seront chargés. La seconde année, on suivra les cours du R. P. Filliâtre, au collège d'Ottawa, en attendant que tout se fasse régulièrement au Scolasticat même. Toutefois, les scolastiques devront être à même de se pénétrer des principes de la raison chrétienne, tant le Modérateur a le coup d'œil juste et prévoyant en fait de formation apostolique.

La vertu des scolastiques ne lui donnait pas de moindres soucis. Sa correspondance avec le Maître des Novices, le R. P. Boisramé, et ses

ouvertures, sagaces autant qu'impartiales, au R. P. Soullier, à la visite de 1876, le manifestent abondamment. Aussi le Visiteur rend-il hommage à sa détermination de procurer l'unité de direction, la vigueur de la discipline et le religieux respect de l'autorité ; son grand fonds de sagesse et de discrétion, l'un des traits saillants de sa vie, lui inspirent d'heureuses suggestions. Il est question des efforts du P. Modérateur pour favoriser l'unité de direction. . .chez les scolastiques. C'est que leur présence au collège, leur fréquent emploi dans l'enseignement, créaient une situation souvent épineuse, et occasionnaient des conflits de pouvoir entre deux autorités, guidées l'une et l'autre par des principes de zèle véritable, mais pas du tout en mesure de juger les choses au même angle de vision.

Aussi le P. Lepers ne manquera-t-il pas de hâter l'ère d'un Scolasticat absolument détaché du Séminaire et du Collège. Ce mouvement s'accentue d'autant mieux que le nombre des Scolastiques croît sensiblement. Au chapitre de 1873, le Provincial du Canada compte 4 sujets fournis annuellement par le Scolasticat, depuis 1868. En 1877, le P. Paillier, Supérieur, accuse un personnel de 20 Scolastiques au Collège. Mais c'est déjà l'heure où le saint Modérateur achève sa course de voyageur sur la terre. Dès 1873, un affaiblissement de poitrine l'avait forcément soumis au repos, le Père Froc puis le Père Fournier se chargeant de le suppléer. Un mieux relatif le rattacha au poste, où il ne put se maintenir pourtant qu'au prix d'une énergie héroïque et presque miraculeuse ; elle lui faisait oublier ses souffrances et ses insomnies pour le clouer au devoir sans que jamais l'idée lui vint d'une exemption, soit pour un exercice de Règle, soit pour une classe, fût-elle supplémentaire. Il dut céder enfin, à son grand regret, à celui des Scolastiques et des Séminaristes aussi, qui l'affectionnaient profondément, et s'en aller à Saint Pierre de Montréal, y déposer au tombeau sa chair fragile, sur la fin de 1878.

* * *

Le R. P. Mangin, son compagnon de traversée, en 1865, devint son successeur. C'est au cours de la fondation du Scolasticat Saint Joseph que les qualités du nouveau Supérieur se révèleront en leur plein, nous réservons de leur rendre alors le témoignage mérité.

Toutefois, notons dès maintenant que le nombre des Scolastiques va monter jusqu'à 25 et même 30 avant leur translation au nouveau local, ouvert en 1885, bien que le courant d'immigration des Scolastiques européens soit relativement minime. Ce résultat portera à la centaine les Oblats qui auront jusque-là reçu en partie ou en totalité leur formation cléricale au Scolasticat canadien. Toujours soumis au même régime de gêne perpétuelle, étant donné l'exiguité de leur département au collège d'Ottawa, avec les mille autres incommodités qui en résultaient, et la

fréquente présence des Séminaristes au milieu d'eux ; souvent abstraits aussi par des travaux au profit des élèves, ils ont gardé dans leur physionomie religieuse, cette trempe de sacrifice, cette abnégation sans réserve qui avait marqué l'âme de leurs premiers devanciers à Longueil.

Aussi comprend on qu'ils aient formé une génération d'apôtres dévoués, dont plusieurs ont fourni leur carrière surabondante en œuvres de bien. Il ne se pouvait du reste que de deux choses l'une, à la forte école qui les avait formés et au ministère si lourd qui les attendait à leur sortir : fléchir sous le poids du jour, ou bien se fortifier à jamais au joug du Seigneur. Des persévérants, on n'eut que des intrépides, parmi lesquels il nous est flatteur de citer le R. P. N.-S. Dozois, aujourd'hui Assistant Général, et, venu quelque temps ensuite, celui qui devait être après un laborieux ministère dans le Vicariat de la Colombie Britannique, Mgr Aug. Dontenwill, archevêque de New-Westminster, à l'heure présente notre Révérendissime et Bien-Aimé Père Général.





Le Scolasticat St-Joseph, Ottawa.

Incessanter satagant in oblatis Christum informare, favente Immaculata Ejus Matre Virgine Maria. (*Const. et Reg., art. 64*).

III. LE SCOLASTICAT S. JOSEPH.

1885—1910.

Construction du nouvel édifice.

L'heure était venue d'une organisation définitive du Scolasticat, dans un local à part, suivant toutes les exigences de cette œuvre et pour répondre parfaitement à l'esprit de nos Constitutions. Il devait alimenter déjà la Province si prospère du Canada, puis celle des États-Unis, bientôt détachée de la première ; les Vicariats de l'Ouest ouvraient à son zèle leurs vastes champs de missions : il le fallait régulièrement et fortement constitué pour affermir les progrès antérieurs et assurer la satisfaction des besoins nouveaux.

La confusion avec les Séminaristes n'avait été que du provisoire, longtemps prolongé. L'occupation à l'enseignement, s'il offrait à nos étudiants de réels avantages de formation pédagogique et même générale, n'était cependant pas sans être un préjudice pour leur achèvement plénier dans les études ecclésiastiques ; en tout cas, elle exigeait d'eux un surcroît d'efforts et de dévouement, peu favorable à leur santé, s'il pouvait l'être à leur vertu. Les sages et clairvoyants directeurs l'avaient compris depuis longtemps. Ils ne manquaient pas de prendre en leur propre bouche les sévères et justes protestations du bon vieux Rodriguez contre l'emploi des religieux de sa Compagnie dans l'enseignement, pendant la seconde année de leur noviciat : ce qui prouve bien que la coutume de faire plier la théorie aux nécessités présentes est ancienne, et même légitime dans une mesure relative. On répondait donc : *omne quod est bonum non expedit.* Il fallait trouver des ressources, il fallait un emplacement, il fallait un personnel. . . Bref, était-ce vraiment possible ?

Le 30 août 1883, le Conseil Provincial, réuni à Ottawa après la retraite générale, trouva bon d'escompter les fonds de la Providence, en délibérant d'une façon pratique sur la nouvelle fondation. L'Administration Générale promettait du secours quant au personnel. De la Province du Canada on pouvait espérer quelque générosité pécuniaire, vu sa grandissante prospérité.

Trois projets perçaient au jour. Laisser au Scolasticat l'aile gauche de l'ancien édifice du collège, — maintenant détruit par l'incendie de 1903, —

et construire une aile à l'extrême droite, pour l'usage des élèves, en compensation ; ou encore bâtir pour les scolastiques sur le terrain déjà acquis derrière l'église S. Joseph ; enfin prendre l'emplacement magnifique que le Collège possédait au sud-est de la ville, au bord de la Rivière Rideau, et qui avait servi depuis longtemps de campagne aux collégiens pour les congés : on y ajouterait dix arpents de terre circonvoisins, régularisant ainsi la propriété ; on y aurait la solitude et des ombrages feuillus ; on en ferait un Nazareth, puis un Béthanie que la Congrégation chérirait comme la maison de son cœur au Canada. . .

Était-ce un vain espoir ? — L'économie se prononçait pour le premier projet ; la prudence inclinait vers le deuxième ; une libéralité sage et prophétique fit adopter le dernier. Qu'il soit permis de rendre ici un nouvel hommage au R. P. Tabaret pour sa sagacité et la précision de ses vues toujours larges et sûres, tant de fois en d'autres circonstances manifestées ; c'est son avis qui, dans une deuxième séance du Conseil Provincial, tenue à Montréal au mois d'octobre, entraînait la balance dans le sens de cette décision, restée en suspens jusque-là ; son génie éducateur ne pouvait que concourir aux desseins proposés avec insistance par le P. Mangin, fortunément Consulteur Extraordinaire, et secondé par le bon P. Lefebvre alors Supérieur de Montréal, qui ouvrait par là la série de ses faveurs à l'égard du Scolasticat St. Joseph.

* * *

Le rêve si longtemps caressé allait devenir un fait. Saint évêque du Natal, qui jadis aviez porté en votre main la première semence du Scolasticat Canadien, aviez-vous entrevu dès lors le grand arbre qu'il deviendrait, tous les oiseaux du ciel que sur ses fortes branches il porterait ? Vous, vénéré Père Lepers, de là haut, comme vous deviez sourire de voir enfin aboutir votre impulsion, dans le sens de cette plus définitive organisation d'une œuvre qui vous avait ravi le cœur et enfin coûté la vie ? Le P. Tortel apprendrait avec aise lui aussi sur la terre américaine l'épanouissement de ses sillons d'autrefois.

Décidée en principe depuis la visite du R. P. Soullier, 1876, au témoignage du R. P. Antoine Provincial, lors du Chapitre Général de 1879, la nouvelle construction devait être l'œuvre de gloire de ce fécond provincialat : trop longtemps le Père Provincial avait souffert de voir trente et plus de ses Scolastiques, emprisonnés dans un espace qui aurait dû en contenir quinze, avec des cellules devenues comme nécessairement autant d'infirmeries. Il sanctionna avec impatience les résolutions du Conseil, dût-il en coûter $40,000 pour cette entreprise, comme on pouvait approximativement le prévoir.

On se mettait bientôt à l'œuvre. Le R.P. Gendreau, Économe du Collège, accordait ses services pour la surveillance des travaux. Quant au Père Mangin, il prouva par une activité pressante, sa hâte de voir ses espérances se changer en bonheur.

Ce fut presque un rite liturgique que celui par lequel, à cet automne de 1883, le Modérateur du Scolasticat donnait lui-même les premiers coups de pioche du creusage des fondations, en la solennelle présence de toute sa communauté réunie. On devine si pareil exemple rendait légers pics et pelles au bras des Scolastiques, stimulés en même temps par la perspective du Scolasticat, construit dès cette heure dans les désirs de chacun. Il arrivait bien quelques menues fois que tous les calculs d'édification proposés par les particuliers n'étaient pas absolument soutenus avec édification commune ; mais l'ardeur et l'impatience en ces conjonctures ne sont point absolument hors de mise. Compter les pierres, mesurer du sable, aux moments du repos, mais bel et bien en faire des murs solides aux heures de travail, ce furent là des soucis constants jusqu'au printemps qui suivit.

Les murs sortirent de terre,. . . s'élevèrent à quatre étages,. . . se couvrirent. On y renferma des divisions spacieuses, aérées ; les différentes pièces se dessinèrent avec une physionomie tout expressive ; des salles communes, des classes, des dortoirs, un réfectoire, une cuisine, une chapelle, commençaient à prendre l'apparence de leur destinée future. Et c'était déjà 1885. Pour le coup, malgré l'état encore nu et même inachevé de la nouvelle habitation, on devait y entrer incontinent : c'est là que s'ouvrirait le prochain cours.

Prise de possession.

Ces vacances de 1885, comme d'habitude les Scolastiques prenaient leur repos à notre mission de N.-D. du Désert, Maniwaki, à 90 milles d'Ottawa. C'était une tradition antique. Dès 1866, le P. Ryan, Supérieur du Collège, note que les trois Frères Scolastiques alors existants y sont allés chercher un agrément restaurateur. Depuis lors sans doute, très régulièrement, on s'y rendait pour juillet et août. Les dernières années, le nombre des Scolastiques, les progrès de la mission, et la toujours croissante cordialité de l'hospitalier P. Pian, Supérieur, rendaient le séjour vraiment enchanteur. Et puis on y jouait à de sérieux jeux de rame en canot d'écorce et de portage dans les montagnes, voire même de chasse et de pêche, d'expéditions lointaines et de dures nuitées, qui donnaient de l'endurance au corps, du courage au cœur, de saintes flammes pour l'apostolat à venir.

Or donc, cette année-là, quand septembre s'annonça, le bruit courut à la campagne que de Bethléem le Scolasticat irait non point en Égypte mais en un délicieux Nazareth. Laissons au P. Duvic de nous raconter dans les Missions de 1889 ce qu'il en advint : « A cette heureuse nouvelle, on fait à la hâte les préparatifs de départ, les canots sont remis à l'eau et on descend à toute vitesse la rivière Gatineau. Déjà nos voyageurs sont en route

depuis près de trois jours, ils n'ont plus que 9 milles pour atteindre le terme du voyage ; ils font un de leur derniers portages en suivant la route qui longe la rivière, lorsque tout-à-coup ils aperçoivent, à quelque distance, la voiture du Scolasticat et celles des Pères de Hull, venant au-devant d'eux. Leur joie est à son comble lorsque, arrivés à l'extrémité du portage, ils trouvent sur le bord de la rivière, à l'île Wright, toute une communauté d'Oblats. C'est le R. P. Mangin, jusque là leur Modérateur et désormais leur Supérieur ; les RR. PP. Fayard et Gohiet, arrivés tous deux récemment en Canada, et venant, le premier de Belcamp-Hall, le second de Rome; puis, le R. P. Cauvin, l'ami dévoué et l'un des généreux bienfaiteurs du Scolasticat, et le R. P. Harnois, tous deux de la maison de Hull ; quelques Frères scolastiques qui prenaient leurs vacances au Collège, et enfin plusieurs Frères convers. Se revoir et s'embrasser était pour tous une joie inexprimable ; ceux qui ont eu part à ces douces effusions n'en perdront jamais le souvenir. Après avoir pris de nouvelles forces et un peu de repos, on se remit en marche et on arriva au Scolasticat vers le coucher du soleil. Les Frères donnèrent en arrivant une joyeuse accolade à leur nouvel économe, le R. P. Van Laar, qui les attendait sur le seuil de la maison ; puis leur première visite fut pour la chapelle. Notre Seigneur eut sans doute pour agréables les actions de grâces que lui offrirent ses jeunes Oblats ; et, pour les engager à supporter avec courage les privations inséparables d'une nouvelle installation, ce divin modèle avait voulu leur donner lui-même l'exemple, car la pauvreté régnait dans sa demeure comme dans tout le reste de la maison.»

Le P. Van Laar, économe nommé, s'était d'abord installé dans la maison, avec quelques Frères convers ; au 1er septembre il y avait célébré solennellement le Saint Sacrifice. Le 4, le Supérieur en prenait possession *sine strepitu.* Le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, 28 scolastiques y faisaient leur entrée toute jubilaire, et 5 autres Frères le lendemain arrivaient du Noviciat.

Parlons de ce lendemain, 9 septembre. Il en vaut la peine, puisqu'on pendit la crémaillère *ad morem pauperum.* Car, si l'on était déjà heureux du chez soi, le luxe n'existait point : l'ameublement en était complet à ce point que pour passer d'un exercice à l'autre, chacun devait transporter avec lui sa chaise, de la classe au réfectoire, ou du réfectoire à la salle commune. On montait l'eau à force de bras, on se chauffait surtout de zèle et de patience. Mais quand même, comme on l'aimait cet asile béni, et comme on pressentait les bonheurs qu'un quart de siècle viennent de couronner!

Dans une cérémonie d'inauguration, que la plume pittoresque et toute charmeuse du R. P. Gohiet, l'unique survivant des premiers directeurs, s'est chargée de peindre au naturel, on put voir sous quels auspices de charité religieuse et de surnaturel bonheur, la nouvelle communauté commençait son existence. Insérons ici cette lettre du R. P. Gohiet, si précieuse d'intérêt et de fidélité pour l'histoire des commencements du Scolasticat St-Joseph. Pour en respecter la teneur toute chaude et personnelle, nous

devons de la citer intégralement, au risque de revenir par là sur quelques détails déjà mentionnés, ce dont on nous saura bon gré, nous avons bien lieu de le croire.

* * *

Lettre du R. P. Gohiet.

A mes Vénérés Pères et chers Frères du Scolasticat d'Ottawa.

Mes chers Amis,

J'arrive trop tard pour les noces d'argent du cher Scolasticat d'Ottawa. Je suis trop loin, vous le savez bien, la Côte d'Azur ne voisine point avec le cours sinueux du Rideau. Mais je serai là, présent d'esprit et de cœur, à votre solennité jubilaire. Si, au dernier jour de ce mois d'août, loin de Nice comme d'Ottawa, je porte l'austère parole de la retraite annuelle aux bons prêtres vendéens, je prêterai quand même l'oreille aux échos venus de l'au-delà de l'Océan, et je mêlerai mes prières et mes actions de grâces aux vôtres. La Vierge Immaculée, pour qui les distances n'existent plus, fera de tout cela une gerbe odorante et suppliante, qu'elle déposera devant le Trône Éternel.

Et j'ai bien le droit d'être là-bas avec vous, en ce jour jubilaire. Merci à vous d'avoir reconnu ce droit, malgré qu'il vous fut notoire que je ne pouvais être là qu'en esprit. Je fus un ouvrier de la première heure, à cet établissement fécond du Scolasticat canadien. Et seul je demeure parmi ces zélés directeurs qui étaient là, aux premiers jours de septembre de l'an 1885. Ils sont partis, leur noble tâche achevée, partis pour l'éternité, ce grave Père Mangin, premier Supérieur, ce pieux et bon Père Fayard, cet aimable P. Van Laar, providence parfois trop parcimonieuse de la jeune famille qui venait s'abriter sous le toit du frais édifice.

Si je me souviens bien, c'est le 9 septembre, au lendemain du jour de la Nativité de la Vierge, qu'eut lieu la bénédiction et l'inauguration solennelle du nouveau Scolasticat. Jusque là, nos jeunes Frères avaient reçu leur formation au Collège d'Ottawa et suivaient les cours du Séminaire. On avait jugé à bon droit que, dans cette ruche universitaire, les futurs Oblats ne pouvaient avoir cette vie de recueillement et de prière, cet isolement absolu du monde, qu'exigeait leur vocation apostolique et religieuse. Il leur fallait une vie bien à eux, des maîtres tout à eux, un ensemble d'exercices aptes à les préparer à leur sublime idéal. Le nouveau Scolasticat allait leur donner tout cela, il serait la pépinière de saints ouvriers évangéliques. Gloire et actions de grâces à Dieu ! Louange éternelle à la Vierge Sainte, qui ouvrait son manteau maternel pour couvrir et abriter les futurs apôtres, au jour même où elle réjouit le monde par sa bienheureuse naissance !

C'est dire comme elle fut saintement joyeuse notre fête d'inauguration, au lendemain même de l'arrivée des Scolastiques. Ils étaient là nombreux autour des nouveaux directeurs, les doctes professeurs de l'Université, plusieurs jadis les maîtres de nos chers Scolastiques, d'aucuns leurs condisciples, en tête l'illustre P. Tabaret, qui avait contribué pour sa grande part à la fondation de ce nouveau séminaire apostolique. Un vieillard aux cheveux blancs, présidait la fête, alerte, vif, aimable et toujours modèle des vertus religieuses : c'était le R. P. Antoine, Provincial du Canada, délégué du Supérieur Général. Lui, il était allé chercher en Europe deux des professeurs.

Autour de ces vétérans de l'apostolat ou de l'enseignement, se groupaient nos jeunes Frères, heureux d'avoir un *home* bien à eux, et quel séjour ! Un magnifique établissement, l'une des beautés de la banlieue métropolitaine. Et la Providence leur avait fait la part libérale : outre l'édifice de pierres, spacieux, bien aéré, buvant la lumière par de larges ouvertures, il y avait ces champs potagers, ce jardin aux platebandes débordant de melons, de salsifis, de rhubarbe, et de céleri ; ce parc favorable aux méditations solitaires ; cette prairie faisant bordure à un quart de mille de rivière où, baigneurs intrépides, ils pourraient rivaliser avec les Naïades et les Tritons. Même, tout près de cette vétuste Maison Blanche, seul reste de l'antique campagne du Collège, il y avait cet enclos aux mélancoliques thuyas, le *cimetière de famille*, où ils pourraient venir verser leurs prières sur des tombes aimées et ils y viendraient souvent comme a chanté le poète Gerbet,

Par prémices
Goûter la mort!...

Car la pensée de la mort est douce à un jeune cœur dépris du monde. « *Mourir, c'est voir Dieu* » comme disait Mgr Gay.

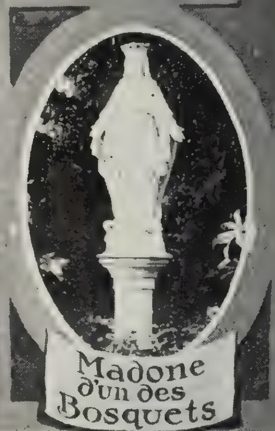
Ils devaient donc dire, eux aussi, dans un enthousiasme plus justifié et plus personnel, ce qu'exclamait jadis le vieux Balaam, à la vue des pavillons d'Israël : « *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob! et tentoria tua, Israel!* »

La joie était unanime, et comme toute joie religieuse, elle eut son premier écho aux pieds des autels. Elle était bien modeste, plutôt austère dans son dénuement, dépourvue de toute prétention au style, cette chapelle de l'Immaculée, qui ce jour-là, pour la première fois, reçut sa bénédiction, vit le premier sacrifice, entendit les premiers chants et les premières prières. Mais dès ce moment elle fut bien chère à nos cœurs : en est-il un qui ne puisse dire, après une longue et douce expérience: « *Illic mandavit Deus vitam et benedictionem* » ?

La fête s'achevait dans des agapes fraternelles, où notre bon économe et ses cuisiniers improvisés firent bien les choses, donnant aux estomacs des espoirs qui furent parfois déçus ; dans de joyeuses causeries et des ébats à travers tout le domaine. Nos jeunes gens faisaient déjà, et avec quelle complaisance, le *tour du propriétaire!*

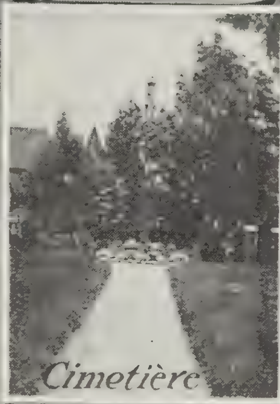






















Groupe de vues sur la propriété.

Ainsi finit cette journée toute embaumée du parfum de la prière et de la joie : c'était l'aube d'un radieux avenir.

Dès le lendemain commençait la vie sérieuse. Cette vie intime d'un Scolasticat pleine de silence, de prière et d'étude, je ne veux pas la décrire. La monotonie du tableau ferait croire à la monotonie d'une existence, où pourtant la joie est profonde et l'activité intense. Louis Veuillot a écrit un beau chapitre, sous ce titre : « Est-ce qu'on s'ennuie au couvent ? » S'il eût pénétré dans notre Thébaïde des bords du Rideau, il eût sans doute ajouté de nouveaux traits à la gracieuse esquisse que sa plume si gaie et si chrétienne a brossée, en réponse à l'impertinente question. C'est le *fervet opus*, dans sa plus énergique expression. Là, dans la prière et dans l'étude, de la chapelle à la récréation, sous une discipline acceptée de tous, dans un joyeux acquiescement aux exigences d'un règlement qui ne laisse rien à l'imprévu, se réalise le mâle dessein que la sainte Liturgie assigne à la formation des élus : « *Scalpri salubris actibus* — *Et tunsione plurima,* — *Fabri polita malleo* — *Hanc saxa molem construunt,* — *Aptisque juncta nexibus* — *Locantur in fastigio.*» Oui, *tunsione plurima,* vous le savez, vous qui avez passé sous cette enclume, dans le laboratoire sacré où l'on fabrique des prêtres-missionnaires !

Là se bornait le travail fécond du Scolasticat, dans une ombre douce de silence et de piété. La prière alternait avec les classes et les longues heures d'études, que venaient soulager d'opportunes récréations et deux promenades hebdomadaires. En ce temps-là les visites étaient rares, si rares qu'en huit ans je ne fus appelé que deux fois au parloir. Nous, professeurs, nous nous adonnions uniquement à notre tâche, qui nous paraissait suffisamment noble et douce, faire l'éducation d'ouvriers évangéliques. Bien rarement l'on quittait la solitude, pour aller porter au dehors la parole de Dieu.

Au début, nous n'étions que quatre Directeurs. Le P. Mangin, supérieur, cœur chaud sous une enveloppe de glace, — nous disions plaisamment que c'était un *iceberg,* — enseignait la Théologie morale et l'Éloquence Sacrée : il savait défendre ses pupilles contre les emballements oratoires ! Le P. Fayard professait la Théologie Dogmatique et le Droit Canon : si son passage fut court parmi nous, il laissa le souvenir d'un homme d'étude et d'oraison, bon et religieux modèle. Le P. Van Laar, Batave mâtiné d'Américain, prédestiné par son tempérament à gérer nos finances où il n'y avait que des *dépenses* et point de *recettes,* professait les cours alors appelés secondaires, l'Écriture Sainte et l'Histoire Ecclésiastique, en même temps qu'il était le préfet spirituel des Frères Convers. Son cours manquait peut-être de profondeur, mais il y mettait un brio et une originalité de langage, qui égayait sa classe et donnait du charme à des matières arides. Quant à moi, le dernier venu, on m'avait confié la Philosophie et je devais imposer le harnais d'Aristote sur des épaules parfois récalcitrantes !

Autour de nos chaires modestes se groupèrent bientôt une quarantaine et plus de disciples, canadiens-français, irlandais-américains, et quelques

français, des Vieux Pays. L'un de ces derniers a passé comme ces jeunes Saints dont la Compagnie de Jésus est justement fière, les Stanislas de Kostka, les Louis de Gonzague, les Jean Berchmans : ce fut le bon frère Dumet, venu de Lyon, que la mort moissonna dès notre première année. Sa douce mémoire, faite d'intelligence et de candeur, de piété ardente et de simple amabilité, ne s'effacera point de la pensée de ceux qui l'ont connu et aimé. Il fut le premier à prendre le chemin de l'enclos solitaire, où nos morts attendent le grand réveil. *Consummatus in brevi,. . .*

Dans cette existence, non pas monotone, mais uniforme et régulière, peu d'évènements, la chronique trouverait peu à glaner. Quand on essuie les plâtres d'une maison neuve, on paie le *denier à Dieu.* Nous le payâmes par plus d'une épreuve. Bien des choses manquaient à ces débuts, le régime était souvent ultra-frugal, et surtout. . . l'hiver vint nous surprendre, sans feu ! Cela en dit long, au Canada. Je nous vois encore, au jour de la Toussaint, l'appareil de chauffage encore inachevé, nous en aller tous, après Vêpres, battant la semelle le long des chemins pour nous réchauffer ! Quand enfin la vapeur circula dans nos tuyaux, nouvel accident qui nous fit une vive alerte. La chaufferie était alors dans le sous-sol de notre maison, en sorte qu'il y avait sous nos pieds comme une fournaise d'enfer. Or, un jour, — c'était un dimanche, 25 janvier, — la cheminée prit feu et la flamme se communiqua au premier étage, vers les 9 heures du matin, Dieu en soit béni, car si l'accident avait eu lieu la nuit, ciel ! quelle effroyable holocauste ! Un brave scolastique, qui venait me consulter, — c'était le frère J. Campeau, lui aussi passé maintenant dans le « *silent majority of mankind* » — découvrit ce commencement d'incendie. Il courut chez le P. Mangin, tout affolé : — *Mon Père, le feu, le feu !* — Et celui-ci, avec sa placidité flegmatique : *Le feu! eh bien! il faut l'éteindre.* — Mais ce disant, il était pâle d'émotion. En effet, on réussit à éteindre cet incendie qui pouvait tout dévorer, et à midi, tout péril était conjuré. Mais une partie du corridor avait été défoncée, et, en attendant les réparations nécessaires, le chauffage dut être suspendu. Le froid était si intense que pendant deux jours les cours furent interrompus, nos scolastiques passant le temps à se réchauffer à la Maison Blanche.

Telles sont, chers amis, à vingt-cinq ans de distance, mes réminiscences de nos débuts au Scolasticat d'Archville. Chère solitude, je lui dus bien des joies mêlées aux épreuves ; encore aujourd'hui je vis sur un capital accumulé alors de bénédictions célestes et d'études fécondes. Et quand, huit ans plus tard, l'obéissance m'appela sur un théâtre d'action plus large, il m'en coûta bien des déchirements intimes, il fallut, pour me rassurer, la voix divine qui me commandait : *Duc in altum.*

Dès cette aurore de la vie du Scolasticat se formèrent ces saintes traditions de piété et de travail, de régularité et d'union fraternelle, d'amour de Dieu, des âmes, de la Sainte Église et de notre chère Congrégation, que ceux de la première heure léguèrent à leurs successeurs.

O mes frères de là-bas, laissez-moi vous redire la parole de Saint Paul à Timothée : *Depositum custodi.*

F. Gohiet, mission.

21 août, 1910. Nice.

* * *

Revenons à la première visite du R. P. Provincial, le 9 septembre, au cours de laquelle, au nom du T. R. P. Général, il notifiait officiellement la communauté de la situation juridique faite aux scolastiques d'Archville, comme s'appelait alors la localité, plus tard Ottawa-Est, maintenant à l'intérieur des limites de la capitale.

Au cours de l'été, le R. P. Provincial avait été mandé à Paris pour régler ces dispositions avec l'Administration Générale. Le Scolasticat St-Joseph, ainsi fut-il dénommé par le T. R. P. Fabre, Supérieur Général, passerait à l'avenir sous l'administration directe de l'autorité majeure, à l'instar des autres Scolasticats, la Province, pour prix de ses déboursés, gardant propriété de l'immeuble. Depuis le Chapitre Général de 1906, des modifications ont été apportées à cette loi : les Scolasticats sont maintenant sous la surveillance directe des Provinciaux, la Maison Générale concourant à l'entretien des scolastiques et gardant sur eux le droit de la première obédience ; stipulation qui sauvegarde les intérêts de nos Vicariats de Missions, et entretient la catholicité des rêves apostoliques chez nos jeunes missionnaires.

Le R. P. Provincial ayant amené avec lui le R. P. Fayard et le R. P. Gohiet, le nombre des Directeurs se chiffrait, pour cette première année, à quatre, avec la distribution respective que voici : le R. P. Mangin, Supérieur, professeur de morale et d'éloquence sacrée pour les théologiens ; le R. P. Fayard, professeur de dogme, de droit canon, de liturgie ; le R. P. Van Laar, économe, chargé aussi des cours d'Écriture Sainte et d'histoire ecclésiastique ; enfin, le R. P. Gohiet, professeur de philosophie, avec un cours d'histoire et de littérature pour les philosophes.

Les Frères qui composaient la communauté étaient ainsi répartis : le F. A. Chaumond, diacre ; les FF. J. Magnan et J. Jacob, sous-diacres ; les FF. A. Dumet, J. H. Émard, H. Legault, A. Caron et J. Pelletier, minorés ; les FF. O. Charlebois H. Gervais, A. Giroux, E. Emerson, G. Charlebois X. Portelance, A. Thérien, O. Cornellier, A. Désilets, T. Sullivan, P. Gagnon, A. Hébert, H. Roy, A. Gratton, C. Desrochers, J. Campeau, D. Dubois, E. David, J. Tranchemontagne, J. Allaire, H. Brunette, F. X. Brulé,A. Naassens, J. Dacey, C. Lefebvre, H. Roy, L. Favreau et M. Desjardins, simples Oblats. En plus, six Frères convers : les FF. Proulx, Foret, Capel, Dubois, Bélanger et Verret.

Nous ne pourrons évidemment désormais mentionner nommément tous leurs successeurs, mais ces premiers-nés de la nouvelle maison méritent de passer à la postérité. D'autant plus que ce ne fut pas pour eux autant un avantage qu'un mérite ; ils connurent les commencements, c'était parfois

à en regretter les oignons d'Égypte ; ils payèrent de leur personne largement pour donner à leurs successeurs ce berceau presque paradisiaque qui les reçoit maintenant quand le noviciat leur a donné l'existence religieuse.

Supériorat du R. P. Mangin.

1885-1893.

Le 13 septembre, fête du S. Nom de Marie, la première émission de vœux perpétuels avait lieu. Douce fut-elle aux cœurs témoins, cette oblation heureuse. Les murs de la chapelle, dans leur candide nudité, durent tressaillir en des vibrations prophétiques, puisqu'ils voyaient s'immoler à l'autel celui-là même qui serait le troisième Supérieur de la communauté, le F. Guillaume Charlebois. Il avait pour compagnon les FF. X. Portelance, O. Cornellier, A. Désilets. Peu de jours après, quelques ordinands scolastiques se présentaient à la cathédrale, ce qui, avec la reprise régulière mais non point monotone des exercices et des cours, donnait au Scolasticat l'extérieur qu'il a gardé depuis ; toujours le même et toujours aimable dans son austérité, pour tous ceux qui le voient avec des yeux de fils éclairés par la foi et l'esprit religieux.

De temps en temps quelque évènement nouveau rompt la trame uniforme des jours, tel par exemple, le 11 mai 1886, une cloche qui vient animer le clocheton jusque là silencieux et vide du Scolasticat, pour lui donner de l'âme, une voix qui chante souvent, qui pleure parfois, qui commande avec fidélité et douceur tous les jours ; pressante voix du devoir qu'on ne peut entendre et endurcir son cœur : *Si vocem Domini audieritis...* Cet airain de 525 livres était dû à la munificence du Supérieur de Bethsiamits, le R. P. Charles Arnaud. Une pensée délicate voulut associer à ce timbre qui vibrerait chaque jour aux oreilles d'aspirants-missionnaires, le souvenir ému et héroïque des deux Pères Fafard et Marchand, massacrés dans leur mission du Nord-Ouest, un mois plus tôt, le 2 avril, à l'occasion des troubles insurrectionnels. L'exemple de ces vaillants martyrs du devoir, anciens scolastiques d'Ottawa, sonnera désormais au cœur de leurs jeunes frères. Leurs noms furent gravés sur cette cloche, bénite par Mgr Grandin. La croix du P. Fafard, encore tachetée de son sang, fut aussi exposée peu après dans la salle commune des Scolastiques pour leur parler de devoir et de sacrifice.

La cérémonie de cette bénédiction fut suivie d'une représentation, œuvre du F. J. Bédard, bien propre à émouvoir et à enflammer : on reproduisit quelques scènes relatives au massacre de nos deux chers Oblats. Un premier acte mettait en scène le conseil de guerre du lac La Grenouille et les sauvages se rangeant à la révolte ; un deuxième faisait assister aux cérémonies du

Jeudi-Saint dans l'église de la Mission, rappelait les recommandations suprêmes des deux Oblats martyrs et l'envahissement subit du lieu saint par les Indiens rebelles ; enfin au troisième acte, on voyait les corps mutilés des deux victimes, on entendait le récit de leur fin héroïque, on apprenait le remords de quelques-uns de leurs bourreaux, le repentir et la conversion au catholicisme des autres, premiers fruits du sang versé pour la cause de Dieu. Grande leçon ; la seule mesure du dévouement de l'apôtre, c'est le don de sa vie, même jusqu'à l'effusion du sang.

* * *

Au mois de juillet suivant, le gros de la communauté, pour la dernière fois, prenait ses vacances complètes à Maniwaki, non sans faire entre temps œuvres de zèle : les Scolastiques concouraient aux exercices d'une mission prêchée par le P. Brunet, de Montréal ; ils rehaussaient l'éclat des cérémonies de la visite pastorale dans toutes les missions voisines ; et se distribuant les offices, ils préparaient aussi les enfants du catéchisme pour la première communion et la confirmation.

Pendant ce temps, resté avec quelques compagnons à Ottawa, le bon F. Dumet remettait paisiblement son âme au Maître qui, après l'avoir appelé à la vigne, voulait le récompenser dès la première heure du jour. Il s'en alla dormir dans notre petit cimetière de famille, sur la propriété, au bout du jardin, où reposaient déjà ,sous leur modeste croix noire, le P. Déléage, les FF. Scolastiques Bresson, Ward, et les Frères Convers Girardin et Cooney; les PP. Bennett et Pascal, les FF. Martel, Scolastique, et Chalifoux, Convers, iront successivement les rejoindre, au cours de la présente période; en 1890, on y transportera la dépouille mortelle des PP. Tabaret, Vincens, Dugas et Gigoux, avant cette date, déposée dans la crypte de l'église St Joseph. C'est là que depuis vingt-cinq ans ils sont visités, nos chers morts, d'un salut d'espérance chrétienne et de charité fraternelle par nos quotidiens *De Profundis.*

Si le ciel devait faucher quelques épis prématurés, il mûrissait aussi de fécondes semailles. Le Noviciat de Lachine avait fourni le principal contingent des Scolastiques d'Ottawa. Pourtant, la nouvelle Province des États-Unis, de son Noviciat ouvert en 1884, avait envoyé ses prémices, et chaque année, jusqu'à la fondation de son Scolasticat de Tewksbury en 1906, elle paierait son écot de sujets, tantôt canadiens, souvent aussi irlandais américains. C'était pour la maison un courant d'énergie nouvelle et comme un stimulant fondu avec le premier élément pour le doubler en le faisant moins homogène. Cette généreuse infusion d'une vie plus haute que les races et les langues, elle vint aussi des contingents de Scolastiques européens que la persécution ou les lois du service militaire chassaient hors de France. De telles immigrations portent le nombre de nos Frères à 42 en septembre 1886, pour varier jusqu'à 48 qu'il devient lors du Chapitre Général de 1893, avec 7 Pères professeurs et 8 Frères convers. Tout

ce monde butine industrieusement le miel de la vertu et de la science qui s'épanouissent en cet Éden de la vie religieuse.

* * *

Et pendant ce temps la maison s'accommode et se complète. En septembre 1886, on construit un édifice à part pour contenir les chaudières à vapeur, perpétuel danger d'incendie jusque là, avec une cheminée monumentale en briques : les Scolastiques en ont creusé les fondations. Le travail manuel, en vérité, n'est pas en négligence. Ouvrages d'ameublement et de décoration intérieure, acquisition d'harmonium, enrichissement de la bibliothèque et de la sacristie par des dons, dus plusieurs au R. P. Sardou, Économe Général ; à l'extérieur, tracés d'ornementation régulière des abords de la maison, ce qui suppose le nivellement des buttes et le comble des marais qui forment une partie de la propriété, plantations et transplantations d'arbustes par centaines, défrichements de la prairie et du bosquet pour y dessiner des sentiers sinueux et des allées aux gracieuses courbures : tous travaux à la vérité gigantesques, qu'inspire activement le Supérieur et que les Scolastiques exécutent laborieusement sous la poussée immédiate du R. P. Duvic, depuis son arrivée en 1887.

Mais si l'on prie fervemment, si l'on étudie fiévreusement, et enfin si l'on défriche vigoureusement, on se réjouit de même fort gaiement, aux heures opportunes. L'éclat des cuivres de la fanfare que jadis ont fondée au collège des *docteurs-ès-musique,* les FF. Valiquette Adrien, Jacob, Dontenwill et Émard, principalement, et qui continue sa vie active, vient mettre du retentissement à toutes les fêtes ; cependant qu'autres artistes ne négligent point les harmonies plus douces des instruments à cordes, des bois et des claviers.

On s'en sert aux grandes fêtes, à la suite de la partie religieuse de ces solennités. Car déjà des traditions s'établissent en outre que celles apportées de l'ancien séjour se renouent avec une liberté de pompes et de mise en train jusque là impossible.

Les fêtes religieuses, — faudra-t-il nommer la Noël avec ses messes nocturnes, suivies du réveillon, de la visite à la Crèche édifiée annuellement par nos chers Frères Convers dans leur salle commune, autour de laquelle on chante les naïfs couplets d'antan ; l'anniversaire de l'Approbation de nos Saintes Règles, 17 février, et le dîner à Hull ; la St Joseph, fête patronale du Supérieur et de la maison ; la St Patrice, qu'on fête en l'honneur de nos très rares mais précieux Frères irlandais ; le mois de mai avec sa prédication quotidienne par les scolastiques ; la Fête-Dieu, et les autres ; — les fêtes religieuses, laissent dans les âmes des souvenirs suaves et imprégnants.

Les philosophes ont leur fête de la Ste Catherine, et les théologiens ont la St Thomas, où les thèses et les contre-thèses exercent à l'escrime de la pensée, sans compter à l'occasion d'autres joutes oratoires.

Et puis les oblations, et puis les ordinations, toujours précédées de longues retraites, où l'on vit dans les clartés et les ivresses du Thabor... Un jour de fête splendide couronne ces silences prolongés : on y a souvent à table, outre le Père Prédicateur, — presque toujours un dignitaire ou un ancien membre du haut personnel provincial,—quelques Pères de nos communautés voisines, du Collège, de la maison de Hull ou du Juniorat, fondation cadette de la nôtre dans la ville. L'affection de ces bons Pères est un réconfort et une félicité pour une institution qui, comme le Scolasticat, garde toujours un besoin d'appui sur la tendresse et les ressources d'un âge plus mûr.

* * *

Au vrai, ces sympathies et ces visites ne nous sont point rares. Outre celles de nos vénérés Visiteurs extraordinaires, le R. P. Martinet en 1891, par exemple, celles plus fréquentes des RR. PP. Provinciaux, celles de nos illustres évêques et valeureux missionnaires de l'Ouest, quand ils passent ici en route vers l'Est du Canada ou même vers l'Europe, assez fréquemment viennent mettre liesse en notre studieuse atmosphère. Quelquefois, néanmoins, ils nous font des déprédations qui nous rendraient sombres, sans les lumières vives de la foi, et les consolations intimes de la grâce : ils ont des regards d'envie en voyant cette fraîche couronne de jeunes missionnaires, et, crainte de rivaux, il leur arrive de cueillir les fleurs encore au bouton... On embrasse les élus, on leur baise les pieds devant l'autel, on les laisse partir et s'éloigner ou plutôt nous précéder dans la carrière apostolique. Parfois celui qui part ainsi, encore imberbe et le front juvénile, reviendra couvert de la mitre et portant la crosse pastorale dans sa main de missionnaire ; il s'appellera Mgr Ovide Charlebois ; le sein de son *Alma Mater* tressaillera d'allégresse ; sa parole simple et sublime d'évangélisateur fera jaillir aux yeux de ses jeunes frères des larmes, et de vifs désirs en leur âme. Toujours, du reste, quand ces glorieux Pontifes dont la miséricorde de Dieu nous a faits les cadets dans les liens de la religion, et les humbles conscrits sous la bannière de l'Immaculée, toujours, qu'ils s'appellent D'Herbomez, Grandin, Clut, Faraud, Taché, Durieu, Pascal, Grouard, Dontenwill, Breynat, Legal, Joussard, ou qu'ils s'appellent Langevin, toujours ils ravissent l'enthousiasme de nos cœurs et l'admiration de nos pensées.

D'autres fois, c'est Mgr Duhamel, notre archevêque, qui vient nous témoigner sa paternelle affection. Elle est généreuse, elle est confiante. Ce vénéré Pasteur, qui a reçu le sacerdoce de notre Congrégation, en quelque sorte, il se plaît à le déverser maintenant qu'il en a la plénitude, sur nos ordinands avec surabondance et prédilection. Il aime aussi à venir les voir de près produire le fruit de leurs travaux. Aux examens semestriels, il préside souvent une séance principale, entouré de nos doctes professeurs de l'Université, et sourit des embarras que sèment devant l'esprit des élèves

des interrogateurs retors tout en restant candides. Car nous avons nous aussi des Docteurs : on ne saurait voisiner l'Université sans en éprouver les glorieux rejaillissements marqués d'une grande sagesse distributive, dont bénéficient justement nos propres Directeurs.

Depuis que le Père Martinet, Visiteur, a fait du Scolasticat, quant aux études, une partie intégrante de l'Université d'Ottawa, les Frères se présentent annuellement pour y conquérir les grades universitaires en philosophie et en théologie ; les doctorats soit en philosophie, soit en théologie, de leur nature sont hors de portée pour nos élèves, puisque le premier exige trois années de cours, et le second six ; voilà pourquoi, ce sont des diplômes de licenciés et de bacheliers, qui envahiraient la communauté, ne fussions nous satisfaits à cet égard d'un simple *jus ad rem.* Deux de nos étudiants ont obtenu le titre de Docteur en philosophie, grâce à des labeurs redoublés.

A la suite de ces efforts titanesques pour atteindre les hauteurs de la métaphysique, une détente pour l'esprit et du travail pour les muscles. On ne va plus à Maniwaki passer les vacances, excepté peut-être dans une courte promenade, mais en revanche les excursions se multiplient : tantôt aux Grandes Chûtes de la rivière Le Lièvre, tantôt sur le canal Rideau, vers Ste Brigitte.

* * *

Les années courent à ce train de vie. N'y a-t-il pas déjà 8 ans que le Scolasticat St Joseph a eu ses commencements ? Le savant P. Fayard est parti depuis six ans déjà prendre le rectorat de l'Université, et ensuite travailler à la Colombie Britannique qui le rendra à l'Europe comme Procureur Général de la Congrégation. Le tendre P. Van Laar a porté son zèle d'économe fondateur à Liège, puis sa vaillance d'apôtre en Afrique ; il a trouvé un deuxième successeur dans le jeune Père Guillaume Charlebois, après le dévoué P. Brault. Il a fallu combler ces vides. C'est en 1887 que les PP. Duvic, Poli et Valence ont pris possession des places laissées vacantes par ces départs. Le dernier pour être le collègue en sapience du P. Gohiet ; il partagera avec lui le double cours de philosophie, ainsi rétabli en deux années successives, comme antérieurement. Le P. Poli enseignera principalement le dogme, après le P. Fayard, et jusqu'à ce qu'il prenne la direction du Séminaire en 1896. Le R. P. Duvic continuera d'enseigner la morale, honorable métier, qu'il remplit déjà depuis plusieurs années, et poursuivra au moins vingt ans encore.

Pendant ce temps le P. Mangin a toujours tenu la roue du gouvernail. Le Chapitre Général de 1893 l'a vu siéger comme délégué de la Province du Canada : il en reviendra avec une obédience qui lui confie la direction du Séminaire d'Ottawa, comme successeur du futur archevêque de St-Boniface, Mgr Langevin. Et c'est ainsi qu'il couronnera ses fonctions de modérateur, qu'il a exercées pendant 15 ans, à savoir 7 ans au Collège d'Ottawa et 8 ans à Ottawa-Est. Maintenant qu'il repose dans le silence de sa tombe,

sa modestie et sa gloire peuvent souffrir qu'on le juge. Certes, il fut une figure inoubliable que cet impassible P. Mangin, austère il est vrai, mais d'une bonté vive quoiqu'elle ne connût pas les débordements, trop souvent factices et éphémères ; ce fut un homme intérieur, apte à tremper les caractères, et qu'on ne pouvait connaître sans l'estimer, et aussi l'aimer quand cette connaissance allait jusqu'à son cœur. Peu bruyant, il avait la force d'un esprit sobre et droit, d'une volonté sans retour, d'une influence calme mais irrésistible sur tout son entourage. Il fut la cheville ouvrière de la fondation du Scolasticat séparé. Les liens de ceux qui furent ses fils sont demeurés aussi forts qu'ils étaient peu fondés sur la faiblesse et sur une superficielle attirance. On le regretta : on l'eût regretté plus encore, à vrai dire, son successeur n'eût-il été celui qu'on se plaît universellement à appeler le *bon* Père Duvic. Coups de pinceaux hâtifs, essayons d'esquisser quelques traits de la nouvelle administration.

Supériorat du R. P. J. Duvic.

1893-1906

Il y a dans l'Église différents types de saints canonisés. Il y a des S. Jérôme, il y a des S. François de Sales. Dans l'ordre aussi que tous les Modérateurs ne se ressemblent pas. Or au régime hiéronymien, succédait quelque chose comme le gouvernement du saint évêque de Génève. D'aucuns prisèrent cette variation.

Ce qui ne veut rien dire de plus, au demeurant, sinon que les choses en changeant peut-être un peu leur surface, gardèrent leur même fonds de vertu et de force. Le nouveau supériorat marcha en avant et sans aucune diversion latérale. Le progrès, on le sait bien, n'est pas un éternel recommencement : c'est une *progression* dans le chemin déjà parcouru, un épanouissement de la fleur déjà éclose. La formation des Scolastiques aux sciences et aux vertus du missionnaire Oblat de Marie Immaculée continua de s'accomplir par les mêmes moyens, et avec de non moindres résultats. Aussi n'avons-nous à signaler que des évènements extérieurs au cours de cette nouvelle décade, évènements qui rident à peine l'étendue des années toujours pareilles de la vie scolastique.

On étudie toujours en un scolasticat. Et pour cela il faut une bibliothèque riche d'ouvrages précieux autant que choisis. Nonobstant notre mendicité, peu à peu nos rayons se garnissent, grâce aux générosités de la Maison Générale d'abord, puis de quelques Supérieurs de la Province, grâce aussi à l'industrie des préposés à la bibliothèque : nommons donc, à ce dernier titre, les Pères Duvic, Perruisset et Faure.

La chapelle semblablement acquiert des trésors, entre lesquels un calice du R. P. Tempier, et puis celui-même de notre vénéré Fondateur, qu'elle cache dans ses sacristies pour ne les en sortir qu'aux plus grandes fêtes. Ajoutez un orgue qui sans être monumental donne du grave et du sonore à nos cérémonies religieuses.

On a quasi des stalles de moines désormais pour psalmodier l'office. Et les motifs de décoration dont les murs de la chapelle se sont revêtus mêlent leur note à ce concert liturgique. C'est le F. Horeau, aidé des FF. Priour, Hanon et Soubry, qui a mis là la poésie de son âme, comme elle a jailli déjà de sa plume et va jaillir ensuite de sa parole évangélique dans les *ranchos* du Texas.

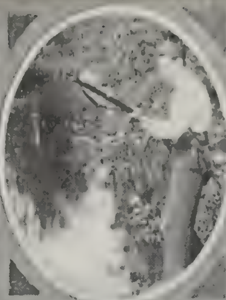
D'autres ont fait de la prose, sans moins d'utilité : on a reculé de 100 pieds vers la rivière l'antique Maison Blanche ; on a drainé le terrain de la propriété ; on a installé une pompe éolienne qui transporte l'eau de la rivière au sommet de la maison et la distribue en des artères aux différents étages ; puis la lumière électrique, dont le posage est dû au *savoir-faire* de nos scolastiques ; puis le téléphone, puis un atelier de reliure, puis le chauffage à basse pression, puis que sais-je ? Qu'il y a loin de la lecture spirituelle aux clartés d'une veilleuse à pétrole, et du bougeoir sur un bas prie-Dieu au milieu de la chapelle pour la lecture des prières publiques !

Les Frères scolastiques mettent la main un peu à tout, mais nos chers Frères convers ont fait le gros de la besogne. Il en est un de ces chers Frères que nous nommerons puisque sa mort tragique à la Baie d'Hudson nous rend son souvenir plus inoubliable : c'est le Frère Cadieux. Il lui est dû de la reconnaissance pour maints services. Une œuvre qu'il a faite avec toute sa dévotion et tout son savoir-faire lui mérite une gloire impérissable ; à savoir la chapelle et la maison de campagne, à La Blanche, sans parler de notre église paroissiale et du couvent de nos Sœurs, construits sous sa direction.

* * *

Maison de campagne, La Blanche, mais nous venons d'évoquer tout un peuple de réminiscences qu'il faut saluer au passage. Qu'était-il besoin de maison de campagne, quand on a pour demeure un édifice entouré de vastes prairies, de cours d'eau, de frais ombrages ? — Les oiseaux en cage, fût-elle dorée, aiment à en franchir les grilles . . . Jeunesse est volage, ce qui veut dire sans doute qu'elle ressemble aux oiseaux et n'aime point toujours sa cage. Au surplus, ni la glissoire et la patinoire en hiver, ni, en été, les jeux de paume tardivement construits et les courses au ballon, n'enlèvent la monotonie des horizons toujours les mêmes, quand on a goûté l'air bruissant des montagnes, la profondeur des solitudes forestières et l'immensité des lacs sauvages. Là, presque exclusivement, vivent les fruits d'une nature encore vierge, les chants tendrelets cachés sous











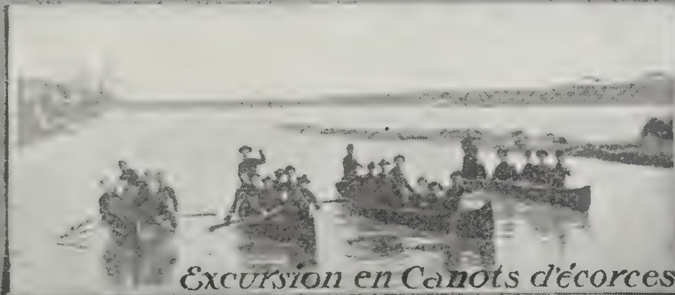
Maison de Campagne



Lac MacGregor







Excursion en Canots d'écorces



Maître Autel



Vues de la Maison de Compagne et des Environs



Façade de la Chapelle

les ramures ou le cri strident des huards plongeurs, qui se répercute au loin derrière les monts. On aime ainsi à vivre où les autres ne vivent point.

Ah ! ces plaisirs des vacances, purs comme les flots limpides et l'azur des nuits de juillet, qui ne les a point connus ne les saurait comprendre. Chants et harmonies du soir, éclatantes vibrations des montagnes, doux émois de nos cœurs, anciens, faites-les résonner dans les vôtres et vous sentirez s'adoucir quelque chose de vos amertumes et s'alléger vos labeurs. Pensez aussi aux plus pittoresques encore et plus gigantesques expéditions du Poisson Blanc : si la terre a des coins pareils, qu'est-ce donc qui nous attend dans le paradis des cieux ?

Nous l'avons dit, depuis 1886, on n'était plus allé qu'en simple voyage à Maniwaki, et les campements de quelques jours sous la tente n'avaient pas exclusivement les avantages de la fête des Tabernacles. L'Administration Générale voulut bien autoriser un établissement fixe pour les vacances, sur les bords du lac McGregor, à quelque vingt milles d'Ottawa, dans la municipalité de Perkins. C'est là, au sein des Laurentides, que nous avons niché notre castel de bois, plus gracieux qu'imposant, en dépit de son faîte crénelé. Il est dû au dévouement de nos Frères. La chapelle aussi, petit bijou de boiserie, qui dans sa modestie tout agreste a des allures gothiques. On y prie avec repos et simplicité, le soir, au froissement du feuillage qui l'environne, à l'arrivée des courses de la journée sur d'autres lacs et vers d'autres montagnes. Le dimanche, elle voit se presser d'accourir les familles du voisinage. Plusieurs années quelques frères dévoués se firent maîtres d'école pour leurs enfants ou bien catéchistes de première communion, et nos jeunes Pères y font souvent leurs débuts dans la prédication.

* * *

Ces essais de ministère par nos Scolastiques nous amènent à parler d'une œuvre très importante qui s'est adjointe au Scolasticat, sous le supériorat du R. P. Duvic. La localité d'Ottawa-Est où depuis quinze ans le Scolasticat était établi, jadis à peu près déserte, devenait un village dont les familles catholiques dépassaient la centaine. Une église paroissiale s'imposait. Mgr l'archevêque nous pressait d'en prendre la direction ; après un premier refus et de longues hésitations, la réflexion et la prudence nous obligèrent de nous rendre à ses instances réitérées. Le bien des âmes, et les avantages qui résulteraient de cette œuvre collatérale, nous y déterminèrent, et l'Administration majeure jugea opportun de nous en donner l'autorisation.

Ainsi se fait-il que sur notre propriété même s'est bâtie l'église Ste-Famille, et que nous avons à perpétuité la desserte de cette paroisse canoniquement érigée. Le R. P. Guillaume Charlebois, curé fondateur, lui donna une forte poussée initiale par l'établissement de classes et d'une

chapelle dans la Maison Blanche, ce qui fut suivi d'abord de la construction d'une école confiée aux Sœurs Grises d'Ottawa et ensuite d'une église provisoire ; sans briller extérieurement par son architecture, notre église maintenant respire à son intérieur du bien-être autant que de la dévotion. Le R. P. Charles Charlebois, frère du précédent, en prit peu après la direction, et depuis lors, secondé habituellement par un vicaire, il mène efficacement cette œuvre à bonne fin. Nous devons à la justice d'inscrire ici le nom du R. P. Cornell pour son dévouement à l'œuvre de la paroisse dès son origine et plusieurs années par la suite ; son souvenir est resté vif chez nos catholiques de langue anglaise.

Voilà comme il se fait que sans nuire en quoi que ce soit à la régularité et au caractère propre d'une institution telle que la nôtre, nos Scolastiques trouvent sur place l'avantage de s'initier au soin des âmes, suivant le conseil de l'abbé Guibert: « Il faut mettre en principe que l'initiation aux œuvres de zèle est nécessaire dès le temps de la formation réligieuse ». Ils y font le catéchisme et chaque année organisent, vers la Noël, une fête en l'honneur de S. Nicolas, pour les enfants catéchisés. Nos jeunes Pères y prêchent quelquefois. Tous les Scolastiques assistent aux cérémonies des grandes fêtes, et en ces jours remplissent les fonctions liturgiques.

Ce dernier avantage leur est également offert dans les églises de nos Pères, à N. D. de Hull, à S. Joseph et au Sacré-Cœur d'Ottawa, relations qui resserrent l'union entre nos jeunes Oblats et leurs devanciers. En de grandes circonstances, répondant aux invitations généreuses des supérieurs, toute la communauté ira s'asseoir à leur table : notre encombrante multitude n'enlève rien au bon accueil et à la commune gaieté. A leur tour, ces bons Pères nous viennent, avec tous les retraitants de la Province, vers la fin d'août, et, à part quelques autres occasions, régulièrement à la fête du Supérieur, qui coïncide maintenant avec la S. Jean, 27 décembre.

Nos diacres profitent de la coïncidence : quand ils célèbrent leur saint patron, S. Etienne, ils ouvrent les premières Vêpres de la fête du Supérieur par un cadeau, toujours des plus délicatement choisis. C'est ainsi que nos murs se sont ornementés de splendides statues, et que notre chapelle a fait l'acquisition d'un riche manteau royal pour les expositions solennelles.

Une année, ce fut la fête de notre Révérendissime Supérieur Général lui-même, qui fut solennisée au Scolasticat, la S. Louis, le 25 août 1896, au passage du T. R. P. Louis Soullier, qui nous fortifia et nous édifia solidement dans l'amour de notre sainte vocation.

Plus tard, le R. P. Tatin, et le R. P. Miller, maintenant Vicaire Apostolique du Transvaal, Assistants Généraux, nous honorèrent de leur présence. Il serait trop long de nommer tous les autres distingués visiteurs, pendant cette période.

* * *

Parlons plutôt des migrations diverses par rapport à la communauté. Pendant plusieurs années, à partir de 1893, un excédent des scolastiques d'Allemagne apportait au Scolasticat canadien le tribut de leurs talents distingués et de leurs solides vertus. D'autre part les FF. américains devenant plus nombreux, en 1903, le personnel scolastique de la maison montait jusqu'à 72 sujets, nombre qui n'a pas été dépassé. Il a diminué plutôt, par de nombreuses obédiences hâtives, sous divers motifs, notamment la fondation d'un scolasticat au Texas, et plus tard le retrait des Scolastiques de la première Province des Etats-Unis, appelés à former le noyau d'origine du Scolasticat de Tewksbury.

Le personnel dirigeant, sans varier quant à ses cadres, vit bien, au cours du long supériorat du R. P. Duvic, les noms de ses membres subir quelques changements. Le R. P. Mangin revenait de 1897 à 1898 pour un court séjour avant de retourner travailler sur le territoire de la Grande République. Les RR. PP. Poli, Valence, Malmartel, Perdereau, G. Charlebois, McGown, C. Charlebois, Bernèche Perruisset, Faure, F. Blanchin, Baron, Cornell, L. Simard, Jasmin, M. Magnan, J. Denizot, Rivet, O. Paquette et Georges Simard, furent appelés à y remplir quelques fonctions, sans que nous puissions entrer ici dans le détail de leurs attributions d'office ou de la durée de leur séjour.

Le R. P. Royer, après cinquante ans dépensés au ministère des missions et retraites, à peu près uniquement au Canada, les épaules chargées de plus de 700 travaux apostoliques, voulut venir se retremper au contact de la jeunesse religieuse, qu'il édifia par ses derniers jours et sa mort dans le Seigneur, le 1er mai 1905.

La mort nous avait enlevé déjà le P. Malmartel, professeur, et le P. Hermitte, à l'aurore de son sacerdoce. La plume du R. P. Duvic s'est plu à retracer dans une pieuse notice biographique les rares qualités et les douces vertus du dernier. Les Frères Jäger, Botrelle, Guertin et O'Brien, scolastiques ; les Frères Dubois, Deschênes, Samoisette et Proulx, convers, nous ont quittés eux aussi pour la patrie. De nos communautés voisines, notre cimetière a reçu les précieux restes des Pères Vaillancourt, Howe, Whelan, Boisramé, Froc, McGurty et Fulham. Le F. Duchesneau, scolastique, a été inhumé à Montréal.

La chronique de cette période serait ingrate si elle n'avait un mot de souvenir pour l'établissement, dans leur couvent adjacent à notre bâtisse, des religieuses du Sacré-Cœur, originaires du diocèse de Vannes, France. Depuis septembre 1902, elles nous rendent les services de sainte Marthe au Sauveur, avec un dévouement et une prévenance qui ne se lassent point ; ce qui mieux est, jamais elles n'ont l'air d'envier nos loisirs pour la contemplation et de vouloir nous faire partager leurs sollicitudes, détachement qui nous édifie beaucoup et nous rassure d'autant. De leur

établissement au Scolasticat, elles ont essaimé en d'autres fondations canadiennes.

* * *

L'an 1904, le bon Père Supérieur, un soir, contre son habitude parut soucieux, sur la véranda de la maison de campagne : à la lecture spirituelle, il nous annonçait sa convocation personnelle au prochain Chapitre Général. Il s'en alla, notre cher Père, et notre orgueil de le voir ainsi honoré nous consolait un peu de son absence. Trois mois s'écoulèrent : enfin il nous revenait, après un passage à Rome, à Liège et à Hünfeld, maisons-sœurs de la nôtre, en Europe. Hélas, à peine a-t-il franchi le seuil, à son retour, qu'une maladie menaçante le cloue à son chevet, sur lequel, pendant de longues semaines, sembla planer la mort. Nos prières l'arrachèrent, nous osons le croire, à ces augures sinistres, mais il lui en coûta une convalescence langoureuse et le mal laissait des vestiges toujours inquiétants. Pour prévenir toute éventualité subite, pour décharger aussi notre vénérable supérieur du poids de l'autorité que sa délicatesse et son humilité faisaient lourde à son âme, le R. P. Guillaume Charlebois fut appelé à prendre la charge de Supérieur du Scolasticat S. Joseph, au mois d'octobre 1906. C'était le premier canadien d'origine appelé au gouvernement de la communauté.

Supériorat du R. P. G. Charlebois.

Ici, on le soupçonne, la plume diseuse du chroniqueur est liée par de sévères recommandations; il lui faut user d'épikie pour s'avancer un tant soit peu au-delà des réserves qui lui ont été imposées.

Il n'a pas été tout dit, mais on a peut-être suffisamment insinué déjà sur les qualités du R. P. Duvic pour n'avoir pas ici d'autre chose à ajouter, sinon qu'il continue, sous l'autorité de son successeur, un solide enseignement de la théologie morale, pendant qu'il est l'ange du grand conseil et que sa vertu aussi bien que son amabilité s'épanouissent progressivement avec les années.

Rares pensons-nous sont les successions opérées avec tant de calme et une soudure si naturelle. Le bon Père Duvic remettait avec délivrance et assurance à la fois le sceptre du pouvoir entre les mains du R. P. Charlebois. Celui-ci ne voulut le recevoir qu'à moitié puisqu'il demanda son prédécesseur pour Mentor et sénateur de son choix.

Le nouveau Supérieur ne manquait pas de titre, lui non plus, à la confiance et de ses Supérieurs et de ses sujets. Sa piété et sa vertu avaient

conquis tous les témoignages. Il joignait à cela une expérience longue et variée. Procureur dans la maison même durant 13 ans, fondateur de la paroisse, aumônier des Sœurs du Précieux-Sang, professeur de morale, préfet spirituel des Frères Convers, et directeur au Scolasticat depuis 17 ans, toutes ces fonctions l'avaient acheminé à son nouveau poste, ajouté un fréquent commerce avec les hommes et les choses qui intéressent les Oblats au Canada. Nonobstant sa réserve, ces qualités avaient fait jour, au Chapitre Général, en 1906, d'où il revenait comme notre Modérateur, le 20 novembre.

Il n'avait pas voulu s'embarquer pour le retour sans emporter tous les titres possibles à notre affection et à notre soumission. Voilà pourquoi il avait obtenu du Supérieur Général une précieuse relique de notre saint Fondateur, à savoir, une parcelle de son cœur. De là, on le comprend bien, au Scolasticat, naquit une recrudescence de piété envers notre vénéré Père, toujours grandissante : un monument a été construit pour servir de reliquaire à ce trésor de notre vénération ; il est à la tribune de la chapelle ; tous les membres de la communauté y font leur pèlerinage journellement et il préside régulièrement à nos fêtes.

Ce sont toujours les mêmes que par le passé, avec quelque chose en plus peut-être. La dévotion au Sacré-Cœur avait toujours eu de la prise sur les âmes du Scolasticat : tradition de famille. Les fêtes eucharistiques et la fête du Sacré-Cœur en font foi. Tout de même, l'exemple du Scolasticat de Liège nous a entraînés à établir le Service Royal du Sacré-Cœur de Jésus avec toute une série de pratiques adjointes qui ne contribuent pas peu à l'embrasement apostolique de nos jeunes Oblats.

Le culte filial et tendre de l'Immaculée fleurit en raison même de cette chaleur de dévotion qui nous vient du Sacré-Cœur. En 1904, au jubilé cinquantenaire de la proclamation du dogme si cher à nos cœurs d'Oblats, c'étaient des fêtes inoubliables qui marquèrent la date du 8 décembre. Depuis lors, nos fréquents pèlerinages à N. D. de Lourdes, près d'Ottawa, et nos processions en l'honneur de notre Immaculée Patronne dans le dédale de nos jardins, en outre du grand pèlerinage diocésain organisé par la maison au sanctuaire national du Cap de la Madeleine, en l'honneur de Notre Dame du Très Saint Rosaire, sont des rayons particuliers du foyer d'amour marial dont toujours veulent brûler nos cœurs.

* * *

Une organisation d'un autre ordre demande ici une mention spéciale. La mentalité de notre époque et l'énergie acquise par bientôt un quart de siècle d'expérience poussaient le personnel dirigeant de la maison à constituer des comités de travail en collaboration pour nos Frères, ayant pour objectif plus immédiat diverses questions d'ordre pratique. Dès 1909, les vues sages du professeur d'éloquence, le R. P. Dalpé, avaient déjà fait établir dans la maison un Comité du Parler Français, bientôt

appelé Association S. Jean Baptiste, d'accord avec le mouvement général de notre contrée pour l'épuration et l'assolement de notre langue. En 1910 à la suite du Congrès de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne, tenu à Ottawa et auquel nos Frères purent assister, l'idée hanta tous les cerveaux à la fois d'élargir, suivant le premier plan, les cadres de notre association pour la transformer en un cercle d'études sociales catholiques, tout en se gardant de nuire en la moindre mesure aux matières classiques ; on croit ainsi répondre au besoin des temps et donner à la formation scolastique de nos Frères une trempe capable de résister aux influences déprimantes de l'atmosphère contemporaine. Pour endiguer en même temps qu'utiliser les énergies disponibles, cette organisation a été assise sur des cadres mobiles autant que solides. Les travaux ont été déjà fort remarquables, fructueux aussi. Nos quelques Frères de langue anglaise ont créé, selon leurs moyens, une institution similaire, intitulée « St Paul's Litterary Society ».

C'est ainsi qu'a été mis en pratique le conseil du grand éducateur et psychologue déjà cité : « Chaque vocation réalise sa fin par des méthodes bien déterminées. Dire exactement aux jeunes gens le bien qu'ils doivent produire, leur apprendre les moyens que l'expérience a montrés les plus utiles, les exercer à les mettre en œuvre : c'est suppléer à leur inexpérience et rendre leur travail avantageux, en attendant qu'ils puissent faire appel à leur propre initiative. De là vient pour les formateurs de prêtres et d'éducateurs, la nécessité de s'adapter sans cesse aux besoins du temps et de participer à la vie de la génération dont ils font partie. Autrement ils parleraient et ils enseigneraient une langue incomprise ! ainsi des vies entières se perdent. » (1)

———

Ajoutons que le courant d'intellectualisme intense, parallèle au renouveau des idéals et des énergies catholiques en notre contrée, a suscité une législation mieux concertée pour ce qui est des vacances. Des heures d'études régulières avec programmes conformes aux circonstances, faits de liberté en même temps que de suggestion, y ont ajouté de l'aveu commun un charme de plus, et par le fait l'utilité de ces jours de repos s'en est trouvée doublée.

Quand l'historiographe du Scolasticat aura maintenant indiqué la visite de Monseigneur le Supérieur Général, au printemps de 1910, après celles du Très Révérend Père Dozois, Assistant Général, qui ont précédé ; le voyage du Révérend Père Supérieur dans l'Ouest pour y prêcher des retraites générales aux Vicariats de S. Albert et de Prince-Albert ; sa présence aux assises conciliaires de Québec, en 1909, avec nos évêques et nos autres religieux oblats, au nombre respectable de 21 ; il aura tout dit ce que la délicatesse lui permet de faire subir aux personnalités intéressées.

---

(1) *Guibert. La culture des Vocations, p. 188.*

Il reste à rappeler pour l'édification générale, la pieuse mort après une longue maladie, du Frère Valiquette, Scolastique, et du R. P. de Grandpré, jeune et dévoué professeur, moissonné au matin de ses désirs et de ses espérances.



Maison de Campagne du Scolasticat.

La présence des RR. PP. J. Duvic, F. Blanchin, L. Simard, G. Simard, L. Peruisset, D. Dalpé, A. Jasmin, R, Villeneuve, R. deGrandpré, M, Magnan, U. Robert, A. Joyal et J. Denis, dans le personnel directeur, a laissé des traces profondes de dévouements et de labeurs dans la vie du Scolasticat, ces dernières années.

Mais déjà le 25e anniversaire de la fondation s'annonce... Cessons le récit détaillé du passé pour en saisir l'écho synthétique en des solennités jubilaires dont le souvenir sera tout aussi impérissable.



1885 1910



T. Rév. P. J. FABRE O.M.I
Sup. Gen.



Mgr. A. Dontenwill O.M.I
Sup. Gen.



R. P. J. E. Antoine O.M.I.
Prov.



Rév. P. J. Dozois O.M.I.
Prov.

Les 4 Supérieurs, Généraux et Provinciaux, 1885 et 1910.

Noces d'Argent

du

Scolasticat Saint-Joseph

Ottawa.

PRÉPARATION

> Sub tegmine Dominæ suæ statuta, et morans sub ramis ejus, novo robore viguit et sancta fœcunditate exsultavit.

Ces accents d'enthousiasme et d'actions de grâces que notre vénéré Père Fondateur exprimait au sujet de la Congrégation, après l'heureux épanouissement provoqué en notre jeune famille religieuse par le Chapitre de 1850, ils venaient aussi à la pensée des Oblats sortis du Scolasticat Saint Joseph, à mesure qu'ils en voyaient l'adolescence se transformer en une jeunesse vigoureuse et féconde. Oui, se disaient-ils, notre Immaculée Mère et Patronne couvre de sa tendresse ce béni Nazareth, et à l'ombre de ses rameaux protecteurs, une sève de vie apostolique le renouvelle chaque jour et le fait tressaillir d'une fécondité toujours croissante. Et l'idée de célébrer par des fêtes solennelles le 25e anniversaire de sa fondation hantait déjà les cœurs un an à l'avance, dès l'automne de 1909.

Les bons désirs trouvent difficilement leurs voies : au mois de juin qui suivit, rien n'était fait encore. A la fin des cours, toutefois, le R. P. G. Charlebois, Supérieur du Scolasticat, convoquait son personnel pour prendre avis sur l'opportunité de cette célébration ; tout le monde fut, on le comprend, unanimement favorable au dessein projeté.

ORGANISATION

Les vacances commencées, des autorisations et des directions furent demandées au R. P. J. Dozois, Provincial. Il daigna accorder à nos fêtes son précieux patronage : on se mit à l'œuvre.

Le R. P. Supérieur adressait une circulaire de faire part aux RR. PP. Provinciaux et Vicaires des Missions d'Amérique, aux RR. PP. Supérieurs des différents Scolasticats de la Congrégation, et à tous les Oblats qui ont été, en son premier quart de siècle, attachés à notre maison, comme bienfaiteurs, professeurs, scolastiques ou frères convers. En même temps la retraite générale était annoncée par le R. P. Provincial du Canada, à tous les sujets de son obédience, pour le 23 août ; elle pourrait ainsi être immédiatement suivie de nos fêtes jubilaires. Le Scolasticat avait l'honneur de voir un de ses membres, le R. P. F. Blanchin, professeur de dogme, appelé à diriger les exercices de la retraite.

Les frères, de leur côté, se mettaient sérieusement à l'œuvre pour réaliser les nombreux travaux qu'imposait le programme entrevu. Les plumes couraient sur les feuilles blanches, les voix jouaient à l'artiste, les têtes mûrissaient des projets d'ornementation, et les cœurs palpitaient d'impatience.

TRAVAUX DÉCORATIFS

Le 23 août, vu les circonstances, la communauté tout entière avait quitté la campagne. Tout de suite, on se mit

à revêtir la propriété de sa toilette la plus gracieuse. Les arbres émondés, les haies taillées, les pelouses rasées; les plates-bandes semées en mosaïques brillantes et en tapisseries parfumées, au centre des gazons ou bien sur les bordures; les allées géométriquement découpées le long des prés verts; en un mot, nos jardins devenus un Eden où l'harmonie des lignes mettait en relief le varié et le capricieux de la nature, — ce fut là pour une escouade fidèle de travailleurs une occupation assujettissante : ils en devaient être récompensés par les félicitations réitérées de nos affectionnés visiteurs. En effet, il y aura satisfaction légitime à les conduire à travers nos promenades et sous nos feuillages frais et enchanteurs, beaux des splendeurs estivales, riches de maturité, pieux comme tout ce mystère des créatures qui chantent silencieusement leur Dieu.



" Forsan et hæc olim meminisse juvabit "

D'autres prétendaient tout de même faire plus que d'exploiter les beautés de la nature. C'était des feux artificiels et ingénieux qu'ils voulaient créer : inscriptions et symboles, lanternes vénitiennes, ampoules électriques aux cent couleurs embrasaient déjà... les imaginations, puisqu'il fallait attendre les garanties de l'azur, avant d'en opérer au dehors la distribution définitive.

Et nos corridors donc ! Pendant huit jours, ce fut du tapage, des pas de course,... des rires, des éclats de voix et des ordres, ...des escabeaux, des coups de marteaux, ...des tentures, des courants verts... De tout cela, nous sortit un Scolasticat habillé princièrement.

Du rez-de-chaussée aux étages, des draperies se sont enroulées le long des rampes, les murs ont voilé leur teint, assombri par l'âge, sous des festons et des banderolles voyantes. Ici et là, des drapeaux étalent leur symbolisme.

Au salon, c'est le Souverain Pontife qui règne. Un tableau du Pape, et ceux de tous nos dignitaires réguliers et ecclésiastiques, sont gracieusement encadrés d'orange et de blanc qui s'entremêlent en ramures, avec, dans ce feuillage décoratif, des drapeaux aux armes pontificales élégamment distribués.

Au réfectoire, les drapeaux des nations, les rideaux tendrement nuancés, les fleurs d'un vert tout frais et plein d'espérance, de petits « *Verte Erin* » et des « *Carillon Sacré-Cœur* » seront un banquet oculaire de bonne tenue.

Néanmoins, c'est à la salle des exercices de la communauté que les efforts artistiques convergent principalement. L'œil de nos hôtes y devra être fasciné. Laissons nous la surprise d'admirer tout à l'heure.

Cependant que les Sœurs Grises, maîtresses sacristines, ont été invitées à substituer leur fin goût et leur délicatesse aux talents de nos sacristains, auxquels un mauvais lutin aura soufflé à l'oreille :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier...

L'église paroissiale, elle aussi, rivalisera de splendeur, puisque les religieuses depuis un mois tressent des ramilles et filent des guirlandes à cet effet.

Conçoit-on tout l'émoi que causent pareils préparatifs ? Il faut dire qu'on ne se sent plus. Et c'est tant mieux, car on aurait l'envie d'être fatigué. Mais non, c'est pour Dieu d'abord, c'est pour la Congrégation, c'est pour le Scolasticat, c'est pour les anciens, c'est pour le Supérieur, c'est pour

tout ce qu'on aime le plus au monde depuis qu'on a quitté le siècle: qui donc soupçonnera qu'on puisse manquer un tant soit peu de générosité. . . ?

PRÉLUDES

Nos fêtes jubilaires ont leur prélude. D'abord, quelques visites avant l'ouverture de la retraite des Pères, au Juniorat, puis des parfums d'édification qui nous viennent de cette maison-sœur.

Le dimanche, 28 août, Sa Grandeur Mgr Legal, O. M. I., évêque de S. Albert, confère les saints ordres à deux de nos oblats, dont l'un reçoit le sacerdoce et l'autre est promu au sous-diaconat. Nos dévouées sacristines ont couronné l'autel d'un large ruban d'une blancheur immaculée, piqué de bouquets de lis, émaillé de l'inscription en exergue : *Tu es sacerdos in æternum.*

Une intimité et une suavité de bonheur indicibles, comme toujours, c'est le cachet de cette ordination particulière, faite en notre propre chapelle. Le lendemain, le R. P. Côté, l'élu de la veille, pour la première fois immole l'auguste Victime. L'émotion est dans tous les cœurs. Les chants sont doux. Le Saint Sacrifice est d'une sensible odeur de divinité et d'amour.

Monseigneur de Saint-Albert demeure avec nous. D'autres visiteurs, le dimanche et le lundi matin, commencent à nous arriver. Successivement, le R. P. Arthur Lajeunesse, de Prince-Albert ; le R. P. J. Lefebvre, ancien provincial du Canada puis des Etats-Unis, maintenant de maison à Lowell ; le R. P. Constantineau, provincial du Texas, le R. P. Chs. H. Magnan, du Texas aussi. Le R. P. Brault, du Juniorat, autrefois notre économe, est notre hôte depuis huit jours. Le R. P. Pian, vétéran des missions du Témiscamingue, a quitté sa chambre de Maniwaki pour venir se réjouir avec nous. Monseigneur l'archevêque de S. Boniface arrivera à l'ouverture de nos solennités.

Voici le programme des fêtes, tel qu'il se distribue discrètement en attendant de paraître au grand jour :

Programme

LUNDI, 29 août

4.30 h. p. m.—CLOTURE DE LA RETRAITE GÉNÉRALE des Pères de la Province,—au Scolasticat.

Rénovation des vœux, salut solennel.

5.45 h.—SOUPER CHAMPÊTRE.

7. h.—RÉUNION DE FAMILLE, ALLOCUTIONS—Les Scolastiques d'aujourd'hui et d'autrefois.—Le Rév. P. Supérieur. Les Invités.

Chant,—Musique.

APRÈS LA RÉUNION,—Illuminations,—Concert dans le parterre.

MARDI, 30 août

9.30 h. a. m.—MESSE PONTIFICALE, dans l'Église paroissiale.

SERMON

12 h.—BANQUET, au Scolasticat.

DISCOURS

5 h.—VISITE AU CIMETIÈRE, chant du Libera.

5.30 h.—BÉNÉDICTION DU T.-S. SACREMENT.

6 h.—SOUPER.

8 h.—SOIRÉE sur le RIDEAU.—Illumination.—Chant,—Musique.

MERCREDI, 31 août

---

6 h.—MESSE DE REQUIEM—au Scolasticat, pour nos défunts.

L. J.-C. et M. I.



PREMIER JOUR : 29 AOUT 1910

CLOTURE DE LA RETRAITE

Sur les quatre heures, une grande animation envahit la maison. Les Pères de la retraite nous viennent du Juniorat par groupes, le cœur afferventé, l'âme pleine d'espérance, avec aussi un peu de curiosité, légitime à coup sûr. Ils sont soixante-quinze, en plus des Frères convers. A peine ont-ils franchi le seuil de la propriété que des exclamations trahissent leur stupéfaction, leur joie, leur enthousiasme. Notre verdure semble rajeunir, vivifiée des resplendissements de l'astre-roi, dont l'or brûle les pavés.

Sous le ciel ensoleillé, la maison déploie son massif de pierre grise, imposant et dégagé tout ensemble, avec sa crête à fleurons, ses dentelures de fer fraîchement vernies et bronzées, son avant-toit tout planté de pavillons divers qui étendent leurs ailes au gré des vents, et sa façade pavoisée de banderolles et d'inscriptions. Bientôt le gazouillis des oiseaux stupéfaits laisse la feuillée de nos jardins aux gros rires francs de nos missionnaires et à leurs voix graves et pleines. Sous le dais que forment les ciels de carrière de nos corridors vont et reviennent déjà des groupes bruyants : ils s'entremêlent comme des flots aux courants divers. Les uns sont à admirer le coup d'œil splendide de la salle de communauté, les autres à respirer l'arôme de nos parterres, et les derniers arrivés en sont encore aux embrassements quand un timbre sonore se fait entendre. C'est la cloche intérieure du Scolasticat, qui célèbre, elle aussi, presque son jubilé d'argent ; elle seconde l'appel de la cloche extérieure. Au dehors, les ondes joyeuses s'épandent, en avant, par toute notre paroisse Ste Famille, pour la faire



Allée des ormes.

tressaillir à l'unisson de nos joies; en arrière, vers la campagne, après s'être baignées dans le ruban liquide qui borde la propriété.

* * *

Il est cinq heures. Les murmures s'assoupissent. Les pas se pressent. Les corridors s'engorgent. L'orgue à la chapelle chante une invitation dont les bribes s'échappent au dehors. Deux rangs de prêtres en surplis se forment et pénètrent en notre pieux sanctuaire, et dans les stalles les figures juvéniles des scolastiques ont fait place à des visages plus mâles, aux traits mûrs, encadrés quelques uns de barbe fournie. Sur tous ces fronts la retraite semble avoir posé un rejaillissement nouveau d'héroïsme et d'attachement aux austères devoirs de l'apostolat.

Les frères, eux, sont montés à la tribune. En attendant le sermon de clôture, leurs voix lancent les émouvantes harmonies du cantique d'oblation, *Sacrifice d'amour, holocauste sublime,* et tous les yeux fixent nos autels somptueusement et religieusement vêtus de parures.

On remarque au-dessus du maître-autel un serpentin fleurdelisé sur lequel se détache l'inscription toute de circonstance : *Pauvreté, Chasteté, Obéissance.* Depuis les gradins de l'autel jusqu'à la voûte, ce sont des bouquets de lis et de roses : ils s'entremêlent au feuillage et embaument l'enceinte. Le crépuscule darde ses flammes à travers les vitraux des ogives : elles s'en vont découper des ombres sur les murs, puis peu à peu s'effacent pour permettre plus de splendeur au luminaire sacré, qui tout à l'heure embrasera le trône eucharistique de Jésus.

Le R. P. Blanchin, prédicateur de la retraite, paraît à l'autel pour la dernière instruction. L'allocution n'a pas besoin d'être longue pour attiser les ardeurs qu'on sent brûler dans toutes ces âmes sacerdotales et apostoliques. Le Révérend Père se contente de leur faire un souhait de persévérance dans leurs dispositions présentes, souhait qui devra les garder des prêtres saints et de dignes Oblats. Ils sont venus au Scolasticat, à la source même de leur vie de

religieux et de missionnaires, se retremper dans l'esprit de leur sublime vocation. Qu'ils y soient bienvenus. Qu'ils soient remerciés pour l'exemple donné au personnel tout entier du Scolasticat, aux scolastiques surtout, souverainement édifiés de l'acte qui s'accomplit, ce soir, par la rénovation des vœux. Voir venir au pied des autels pour y faire l'holocauste parfait de leur vie, des hommes, non plus dans l'enthousiasme fébrile et emporté de leur jeunesse, mais dans la froide réflexion de leur maturité, après des années d'expérience dans le sacrifice, après dix, vingt, trente ans de combats sacrés, les voir d'une volonté ferme et puissante, d'un cœur généreux et grand, redonner à Dieu le don que jadis ils Lui ont fait d'eux-mêmes, à l'aurore de leurs années, c'est un spectacle admirable, c'est un exemple entraînant, c'est un événement dont le souvenir indélébile sera fécond en fruits intérieurs. Le Cœur Adorable du Bon Maître, le Cœur maternel de l'Immaculée Vierge ne peuvent en éprouver qu'une joie attendrie et munificente.

* * *

L'autel s'illumine, l'orgue s'émeut de nouveau, les officiants de la bénédiction du Très Saint Sacrement rentrent au chœur. C'est le R. P. Provincial et ses assesseurs, le R. P. H. Legault, Supérieur à S. Sauveur de Québec, et le R. P. Tourangeau, Supérieur au Cap de la Madeleine, comme diacre et sous-diacre.

L'ostensoir projette ses lames chatoyantes, où scintillent les feux de l'autel; la blanche Hostie rayonne de pâleur immaculée, discrète comme le mystère sublime qu'elle voile; un nuage embaumé tourbillonne en l'auguste Présence eucharistique du Roi des rois, pour lui dire l'hommage adorateur de tous ces ministres, de tous ces prêtres, de tous ces apôtres, prosternés devant son Infinie Majesté.

Après un *Ave Verum* des plus saisissants, s'élève un *Ave Maris stella* avec alternance de refrains vigoureux à la façon des âges monastiques : c'est une pièce de Peel, genre Palestrina, arrangée par le R. P. Habbets, O. M. I., de Régina.

Puis, l'imposante cérémonie de la rénovation des vœux. Le R. P. Provincial en premier lieu, les retraitants ensuite par groupes de six à la fois, y procèdent. Le murmure de ces voix pénètre l'âme. Les Frères convers viennent d'avoir leur tour, lorsque le célébrant entonne le *Te Deum*, dont la reprise générale est véritablement empoignante. De là-haut, les Frères alternent avec les Pères dans les stalles. *Te Deum laudamus* ! . . . Quel chant aux ailes divines. La légende de son origine s'expliquerait dans l'expression céleste qui en jaillit. Ce sont d'abord des envolées hardies, puis un essor plus calme : il semble redescendre graduellement vers la terre pour remonter à nouveau et finir en une note grave et reposante qui ressemble à l'éternité bienheureuse : *In te Domine speravi, non confundar in æternum.* Avec le Tantum ergo, après la consécration au Sacré-Cœur, un dernier hommage au Roi-Hostie ; les fronts s'inclinent *sub rore benedictionum*, et pendant que Jésus rentre dans le silence de son Tabernacle, on chante avec notre Immaculée Mère et Patronne : *Magnificat anima mea Dominum, quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.*

***

A la sortie, le programme annonce un souper champêtre dans nos bosquets, mais la fraîcheur de l'automne naissant nous a fait craindre pour la santé précieuse de nos plus vénérés visiteurs : c'est donc au réfectoire qu'est servi le repas. La table d'honneur réunit nombre de dignitaires: Mgr Legal, des provinciaux actuels ou anciens, des supérieurs locaux et des vétérans dans l'apostolat. Le long des autres tables s'alignent des générations plus jeunes, la plupart sorties de la maison même, en ses 25 ans. Inutile d'ajouter qu'il y a de l'entrain dans les conversations, de l'excitant dans les appétits, et de la jouissance dans les cœurs. Le Père économe, du reste, dont les succès pléniers ne ressortiront qu'au banquet de demain, a su fournir un *substratum* solide aux réjouissances de famille qui nous attendent pour la soirée.

RÉUNION DE FAMILLE

Aux premières agapes ont succédé de gaies et franches causeries dans les allées de nos jardins. On admire encore, on ne cesse de répéter les admirations qu'excite notre magnifique propriété. Il n'est pas sans charme le tableau des scolastiques ardents et diserts, faisant silence pour laisser la parole à quelque visiteur qui raconte les prouesses d'autrefois, un épisode des temps héroïques, ou quelque bon tour sans malice joué jadis, estompé dans le lointain d'une couleur tant soit peu hyperbolique et chevaleresque... Les anciens du Scolasticat revivent tout un passé de bonheur qu'ils n'ont plus retrouvé avec les mêmes nuances et les mêmes quiétudes. Ils respirent la fraîcheur d'âme d'une première jeunesse. Ils le disent, ils le redisent, tout en eux le manifeste plus ouvertement encore que leurs discours.

Mais sept heures et demie viennent de sonner au timbre de l'horloge : c'est l'heure annoncée de la grande réunion de famille, le morceau le plus savoureux du programme.

La salle de communauté écarte ses portières cramoisies, et nos visiteurs y font leur entrée, à la suite du R. P. Provincial, de Monseigneur l'évêque de S. Albert, et des autres dignitaires. En même temps que les cuivres de la fanfare éclatent en vibrations retentissantes, les yeux sont captivés par l'opulence des luxueux décors.

Au plafond, tapisseries aux couleurs voyantes, guirlandes fleuries, encadrements festonnés. Aux murs, de minuscules drapeaux croisés, aux couleurs papales ou canadiennes, se détachent sur la pâleur du fond, entre nos portraits de famille. Qu'elle rayonne de la joie aux cœurs, cette galerie complète, avec ses trois cents figures et plus, tant de nos premiers Pères, en France et ailleurs, que des principaux dignitaires de la Congrégation, des anciens Oblats de la maison et de plusieurs frères convers ! L'œil en a bientôt suivi la conduite jusqu'au mur qui fait face à l'assemblée : c'est là surtout que sont multipliés, lumières, couleurs, bouquets et symboles.

Au centre, un grand Christ saignant. La sublime leçon du Calvaire qui domine l'histoire des siècles, c'est elle qui a été le germe de notre famille religieuse, elle aussi qui depuis vingt-cinq ans dirige de son enseignement et active de son efficacité la marche de notre institution jubilaire : le nombre 25 en chiffres d'argent, tout à côté et au-dessous du crucifix, trois fois imprimé, a pour rôle de le marquer.

Dans le cadre enverduré qui renferme ces signes héraldiques, on en lit la saisissante devise : « *Evangelizare pauperibus misit me* ».

Evangelizare pauperibus. Où évangéliser ? Quels pauvres évangéliser ? « *In omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum* », répondent les amples drapeaux, dont les faisceaux bouclés servent de tentures aux fenêtres de la pièce. Ce sont, d'une part, les couleurs papales, d'une tendre majesté ; le drapeau de la France, comme à Loigny, orné d'un Cœur de Jésus ; le drapeau national des Canadiens-Français, fond d'azur, croix blanche, fleur de lis, couronne de feuilles d'érables, Sacré-Cœur au centre ; le drapeau britannique, dont les plis couvrent presque toutes nos missions étrangères ; d'autre part, le drapeau ancestral de la Verte Erin, l'Union Jack de la Confédération Canadienne, l'aigle puissante d'Allemagne et le drapeau aux étoiles des Etats-Unis d'Amérique.

Tous décors pourtant dont la vie est par trop froide et par trop muette. Il faut des figures pour ressusciter l'âme de cette histoire que racontent les inscriptions, les emblêmes, les étendards nationaux. Entre des palmiers qui verdoient, sur des appuis aux guipures frangées, on a situé les portraits des trois Supérieurs successifs du Scolasticat, depuis son origine, les RR. PP. J. Mangin, 1885-1893, J. Duvic, 1893-1906, G. Charlebois, depuis 1906. Aux deux plans extrêmes, ceux du T. R. P. Fabre, Supérieur Général à l'époque de la fondation, et de Monseigneur Dontenwill, notre Révérendissime et Bien-Aimé Supérieur Général actuel. Les chiffres 1885 et 1910 qui dominent ces tableaux en forment la légende. Cependant, il est une physionomie, aux

traits vaillants comme ceux d'un apôtre, doux comme ceux d'un père, paisibles comme ceux d'un saint, qui a droit à un siège d'honneur entre tous les ouvriers de l'œuvre morale incarnée dans l'édifice matériel du Scolasticat.

Cette figure, illustre dans l'Église de Dieu, bénie des peuples qui la révèrent, délicieusement chérie de nos cœurs d'oblats, celle de notre vénéré Fondateur, il lui faut une place à part : elle la possède, en avant, à gauche, et c'est en vain que les dorures et les reliefs essaient de circonscrire les irradiations qui éclatent sur ce visage sacré.

C'est trop peu encore que ces traits absents, c'est trop peu pour célébrer le passé. Le langage des physionomies est attirant, combien plus celui des cœurs ! Et quel cœur nous dira toute la charité qui, depuis un quart de siècle, pousse cette maison, et depuis un siècle pousse cette famille religieuse, dans les larges voies de leurs providentielles destinées, sinon le cœur de ce prêtre marqué au front d'une vocation souveraine, et qu'une passion de zèle embrasait, le 25 janvier 1816, jusqu'à lui faire projeter sur le monde une intrépide génération d'apôtres ? Béni soit Dieu, ce cœur, il est là, lui aussi, là, devant nous : il préside à nos joies et à nos actions de grâces. En effet dans un monument aux sculptures simples et sans recherche, là-contre, se trouve la précieuse parcelle du cœur de notre vénéré Fondateur ; c'est le plus inappréciable trésor dont le Scolasticat ait la garde affectueuse.

* * *

Mais il a fallu moins de temps pour embrasser du regard ces séduisantes décorations, qu'il n'en faut pour les décrire. L'assemblée est au complet, excepté Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de S. Boniface, qui nous apparaîtra dans quelques instants : son entrée dans la salle soulèvera les premières vagues d'un enthousiasme indescriptible, qui ne devra plus se calmer du reste de la soirée.

DISCOURS DU R. P. G. CHARLEBOIS, SUPÉRIEUR

Le R. P. Supérieur du Scolasticat, le premier, prend la parole et annonce un télégramme envoyé de Rome, pour nous communiquer les bénédictions du Saint Père à l'occasion de notre jubilé d'argent. L'assemblée est debout, respectueuse et émue, pour entendre l'écho de cet auguste message qui vient du ciel en passant par la Ville Eternelle. En voici la teneur :

Rome, août 27.

Révérend Père Supérieur du Scolasticat
des Oblats de Marie Immaculée,
Ottawa.

Le Saint Père, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de cette maison, envoie de tout cœur la bénédiction apostolique, et implore le gage des plus abondantes faveurs pour vous-même et les Révérends Pères et Frères de ce Scolasticat.

Cardinal Merry Del Val.

L'assemblée se rasseoit. Le R. P. Supérieur adresse alors la bienvenue à nos hôtes nombreux en ces termes accueillants :

Messeigneurs,
Rév. Père Provincial,
Mes Révérends Pères,
Mes bien Chers Frères.

C'est à dessein que nous avons désigné la présente soirée sous le nom de « *Réunion de famille.* » Nous supposions que ce mot irait droit au cœur de nos anciens scolastiques ; et les lettres reçues prouvent que nous avions raison.

Nous aimions aussi à prévoir que cette réunion aurait vraiment le caractère d'une réunion de famille : or qui ne voit en ce moment la réalisation parfaite de nos prévisions ? Une réunion de famille est présidée

par un père chéri : notre Vénéré Fondateur préside cette réunion non-seulement par son esprit et ses représentants, mais aussi par la présence réelle d'une parcelle de son grand cœur de père. Une mère bien-aimée est le centre d'attraction de toute réunion de famille : est-il mère plus aimée et plus aimante que notre « *Alma Mater* ». ?

Et les enfants ! Jamais ils n'ont été plus nombreux ni plus affectueux dans cette enceinte. . .

Les personnages distingués, les amis et bienfaiteurs sont un excellent complément de toute réunion de famille. Jouissons donc à plein cœur des douceurs de la véritable vie de famille : « *Gaudeamus omnes in Domino.* »

Au nom de la chère *Alma Mater*, laissez-moi vous souhaiter à tous la plus cordiale bienvenue. Soyez les bienvenus, Messeigneurs. Nous n'oublierons jamais le bonheur que vous nous causez en daignant prendre part à nos fêtes.

Soyez le bienvenu, Monseigneur de S. Boniface. Votre présence ici, malgré vos occupations, nous est une nouvelle preuve de votre attachement et de votre dévouement à cette maison. Je dis : nouvelle preuve ; car vos visites passées et vos conférences nous ont déjà montré l'intérêt que vous prenez à notre œuvre. Ici comme ailleurs vous êtes *avec les jeunes* et les jeunes *sont avec vous.*

Son seul titre de successeur de Mgr Grandin suffirait à rendre Monseigneur de S. Albert sympathique au personnel de cette maison. Il a souvent daigné nous donner des marques non équivoques de sa bienveillance dans ses diverses visites, et spécialement en voulant bien venir hier faire une ordination dans notre chapelle.

Bienvenue à vous, Révérend Père Provincial de la Province du Canada.

Depuis votre nomination au Provincialat, vous n'avez cessé de nous donner des marques d'un dévouement vraiment paternel, et nous savons que ce dévouement s'étend même à ceux de nos scolastiques qui ont déjà quitté le Scolasticat. A l'occasion de nos noces d'argent, vous avez mis le comble à vos bontés en favorisant de tout cœur l'organisation de cette fête, et en prenant les meilleurs moyens d'en assurer le succès. C'est donc à vous après Dieu que nous devons notre bonheur de ce soir. Agréez nos sincères remerciements.

C'est avec grand plaisir que nous souhaitons la bienvenue au Révérend Père Constantineau, Provincial du Texas, et au Révérend Père Joseph Lefebvre, représentant officiel de la Province des Etats-Unis.

Le Révérend Père Constantineau était scolastique, lors de la construction et de l'ouverture du Scolasticat. Mais, nouveau Moïse, il se vit interdire l'entrée de cette terre promise, non certes en punition de quelque faute, mais en considération de ses talents de professeur et de son dévouement à l'Université d'Ottawa.

Plus tard, devenu Recteur et Consulteur Provincial, il se montra toujours très bienveillant envers le Scolasticat. En venant du lointain

Texas, assister à notre fête, il nous prouve que ses dispositions à notre égard sont encore les mêmes.

Le Révérend Père Joseph Lefebvre est pour le Scolasticat un ami de la première heure, dont la fidélité ne s'est jamais démentie. En ses diverses qualités de Provincial, de Supérieur local, de Consulteur et de Procureur provincial, il nous a rendu des services aussi nombreux qu'empressés. Je puis bien ajouter qu'il a honoré d'une véritable amitié les Supérieurs qui se sont succédés à la tête de cette institution.

Bienvenue au Révérend Père Recteur de l'Université, qui ne manque jamais une occasion de nous être agréable. Nous n'oublions pas qu'il est un peu chez lui ici, puisque nous formons partie intégrante de l'Université. Qu'il soit assuré que nous tenons à entretenir les meilleurs rapports avec la maison dont il est le chef.

Le Révérend Père Jeannotte représente ici le Juniorat, maison qui, en vérité, mérite peut-être le plus du Scolasticat, puisqu'elle lui fournit l'*unum necessarium* : des scolastiques... ! Nous savons tous avec quel dévouement, le Révérend Père Jeannotte a consacré presque toutes les années de sa vie d'Oblat à nous préparer de bons et nombreux scolastiques. Le Supérieur du Scolasticat salue en lui un ami de longue date ; les professeurs, un confrère toujours bienveillant ; et nombre de scolastiques, un ancien Supérieur sage et paternel.

Les anciens scolastiques me sauront gré de saluer nommément un vieil ami du Scolasticat et des Scolastiques, le vénérable Père Pian. Aucun d'eux, j'en suis sûr n'a oublié la si cordiale hospitalité qu'il nous donnait pendant les fameuses vacances passées à Maniwaki... Avec quelle charité aussi, n'a-t-il pas maintes fois reçu dans sa maison et comblé de ses bons soins les scolastiques malades !

Aux Pères de la Province du Canada nous devons un salut spécial. Ce Scolasticat est bien le leur ; ils y sont chez eux. Ils ont le droit comme le devoir de s'y intéresser de toute façon. Nous leur protestons donc de notre entier dévouement à la belle Province du Canada. Nous souhaitons que cette fête ait, entre autres bons effets, celui de resserrer les liens qui doivent unir le personnel du Scolasticat à celui de la Province ; de cimenter l'*entente cordiale*, la *réciprocité* d'estime et d'affection... le *libre échange* des bons procédés.

Merci d'être venus en aussi grand nombre. C'est un bel exemple d'esprit public que vous donnez aux jeunes...

Et aux chers anciens scolastiques, ce ne sont pas de simples souhaits de bienvenue que leur offre l'*Alma Mater*, ce sont de tendres embrassements. Si vous êtes heureux de la revoir, son bonheur de vous recevoir dépasse sûrement le vôtre ; car les sentiments de l'affection maternelle l'emportent toujours en intensité sur ceux de la piété filiale.

Vous l'appelez *Alma Mater*, votre Scolasticat : vous avez raison. N'étaient-ils pas maternels les soins qu'elle prit de vous pendant vos

études ? N'êtes-vous pas tous d'accord à dire que vous y avez vécu les plus belles années de votre vie ?

Et après votre départ, tout comme une mère, elle ne vous a pas perdus de vue. Avec quelle sollicitude elle vous suit dans vos missions diverses ! Quelle joie elle éprouve à recevoir les bons témoignages que rendent de vous les provinciaux et les autres supérieurs ! Ces bonnes nouvelles sont communiquées aux jeunes pour les engager à marcher sur vos traces. Chaque jour, ses plus ferventes prières sont pour vous.

Goûtez bien votre bonheur, chers anciens, qu'il soit augmenté par la vue de la joie que votre présence cause à l'*Alma Mater*. Soyez scolastiques encore un jour au moins. Sans avoir à l'observer, rappelez-vous le « *Règlement ordinaire* » du Révérend Père Mangin et surtout préparez bien votre *dominicale*. . . !

Goûtez votre bonheur, dis-je ; vous êtes les privilégiés : vos nombreux confrères dispersés dans les cinq parties du monde envient votre sort en ce jour.

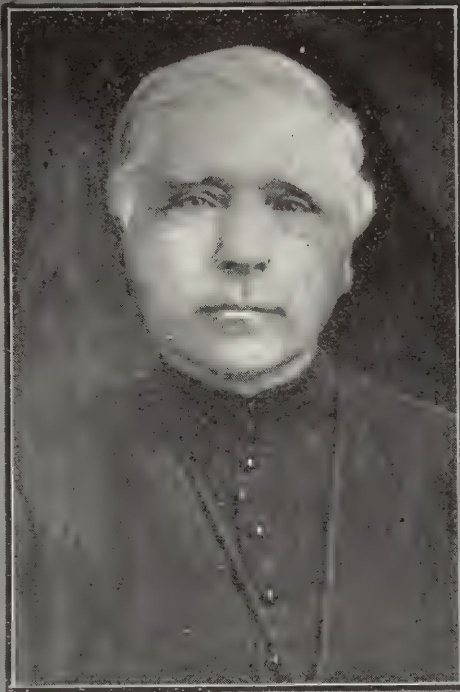
Presque tous nous ont écrit pour nous exprimer dans les termes les plus touchants leur vif regret de ne pouvoir en ce jour revenir à leur cher Scolasticat, revoir leurs anciens Supérieurs et professeurs ainsi que leurs condisciples. . . « Ils seront présents d'esprit et de cœur, » disent-ils tous. Ils font les meilleurs souhaits pour l'avenir et promettent de ferventes prières.

A tous les chers absents, notre souvenir ému et un salut du cœur.

Devons-nous mettre au nombre des absents ceux qui sont décédés ? Sans doute nous aimons à croire qu'ils prennent une part bien réelle à notre fête. « Les morts ne sont pas des absents, ils sont des invisibles, » a dit quelqu'un. Il ne nous est pas moins impossible de ne pas regretter leur absence corporelle. Il est un de ces défunts à qui nous devons un souvenir spécial. C'est le vénérable Père Mangin. Quelle épreuve pour nous de ne pas le voir ici ce soir à côté du bon P. Duvic ! Pour lui comme pour les regrettés Pères Fayard, Van Laar, Malmartel et de Grandpré, pour nos autres défunts, scolastiques ou convers, nous ferons une prière affectueuse, et nous chanterons un service solennel mercredi matin.

* * *

Scolastiques anciens, Scolastiques actuels, nous ne pouvons célébrer les 25 ans de notre Scolasticat sans rendre un hommage bien mérité à ceux qui ont fondé cette œuvre et à leurs successeurs. En tête de la liste des fondateurs, citons le Provincial du Canada d'il y a 25 ans, le Révérend Père E. Antoine, mort depuis Assistant-Général. Ce fut l'œuvre capitale de son fécond provincialat de 12 ans. Ses consulteurs étaient les Révérends Pères Tabaret, Joseph Lefebvre, ici présent, J. Mangin et Bournigalle. Le Révérend Père Provost était Procureur Provincial.







Les 3 Supérieurs successifs du Scolasticat.

Le Révérend Père Gendreau, alors économe de l'Université, se chargea de surveiller les travaux de construction : ce qui certes ne constituait pas une sinécure.

Les Scolastiques du temps, (automne de 1883), voulurent mériter à leur façon le titre de fondateurs en travaillant ferme au creusage des fondations. Du nombre de ces dévoués ouvriers étaient les Frères P. Magnan, aujourd'hui Provincial du Manitoba, H. Legault, actuellement Supérieur à Québec. Le Frère Jos. Pelletier, aujourd'hui apôtre de la tempérance, les Frères Ad. Valiquette, Emard, Ovide Charlebois, Bédard, etc.

Un peu fondateurs aussi, les frères Bédard, Ad. Chaumont, Geo. Lemoine et Pierre Gagnon, qui en 1885 consacrèrent tout le temps de leurs vacances à déblayer le devant de la maison, à tracer et à rendre passable le chemin qui conduit de la maison à la rue, etc., etc.

Le principal fondateur du Scolasticat en tant que maison régulière fut bien le R. P. Mangin. Premier Supérieur, il demeura en charge pendant huit ans.

Ce regretté Père, le P. Duvic et moi savons plus que tous autres les exemples de dévouement, de courage, de patience qu'il donna pendant ces années difficiles.

Le Père Mangin était le type de l'homme de caractère. Sous un extérieur plutôt sévère, il cachait un cœur sensible et aimant. Ce sont ces deux qualités qui le feront vivre toujours dans le souvenir de ceux qui l'ont connu dans l'intime.

Les membres du premier personnel dirigeant de la maison furent, outre le Père Mangin, le Père Fayard, de bonne et sainte mémoire, le Père Van-Laar, économe, brave homme que tout le monde aimait, et le Père Gohiet, qui enseigna la philosophie pendant huit ans.

Seul survivant des premiers héros de la maison, le cher Père Gohiet est sûrement, en esprit, au milieu de nous ce soir. Sa mémoire fidèle et son cœur affectueux lui font revivre les premières années de sa carrière professorale : années fécondes en souffrances physiques et en aventures légendaires, non moins qu'en consolations réelles et en brillants succès. La distance ne nous empêchera pas de lui faire parvenir l'expression de notre reconnaissance.

Vers la fin d'août, 1887, le Révérend Père Fayard devenait Recteur de l'Université, et en septembre, trois professeurs nous arrivaient d'Europe : les Révérends Pères Duvic, Poli et Valence. Depuis lors, (donc depuis vingt-trois ans), le bon Père Duvic n'a pas cessé de se dévouer, corps et âme, au progrès spirituel et temporel de cette communauté. Il mérite sans contredit le titre de *second fondateur* de ce Scolasticat.

Arrivé deux ans seulement après l'ouverture de la maison, il a goûté aux temps héroïques. . ! Supérieur pendant treize ans, il a été le héros du *moyen âge*. . . Il est devenu le modèle et le soutien de l'*âge moderne*. Pendant six ans, il avait été le bras droit de son prédécesseur ; il l'est devenu de son propre successeur depuis quatre ans.

Les plantations et autres travaux d'embellissement de notre propriété suffiraient à l'illustrer. Ce ne fut pourtant là que l'occupation de ses menus loisirs, et un faible symbole de l'œuvre qu'il a accomplie ici au point de vue intellectuel et moral. Il y a déjà un « Jean le Bon » au martyrologe. Il y en aura un second, croyez-moi. . .

Les Pères Poli et Valence furent de dignes collaborateurs des Pères Mangin et Duvic, le premier, pendant dix ans, le second, pendant douze ans. Ceux-là seuls qui les ont vus à l'œuvre peuvent concevoir la somme de travail accomplie par ces hommes au dévouement sans bornes. C'est dire qu'ils n'ont pas peu contribué à faire du Scolasticat l'institution prospère que nous admirons. Ces bons Pères ne nous quittèrent qu'après avoir formé des disciples dignes de les remplacer.

L'un d'eux, le Révérend Père Perruisset, s'est dévoué sans compter à l'œuvre du Scolasticat pendant quatorze ans. Successivement, et quelque fois simultanément, professeur de diverses matières, économe, aumônier de religieuses, etc., il fut souvent le *fac totum* de la maison, avec une bonne volonté au-dessus de tout éloge.

Le Révérend Père A. Faure, digne émule du Révérend Père Perruisset, par la science et le dévouement, a enseigné pendant huit années, et l'on sait avec quelle clarté et quel brio, tantôt la philosophie, tantôt le dogme, en même temps que l'éloquence ou l'Ecriture Sainte.

Le Révérend Père François Blanchin est dans sa douzième année de service, et pas n'est besoin d'ajouter que c'est un *service actif*. . . Professeur, maître de musique, prédicateur, controversiste, il sait être tout cela, et trouver encore le temps de rendre service à tout le monde. Confrères et élèves demandent au Ciel de lui faire atteindre, au moins, les années de professorat du Révérend Père Duvic.

Le Révérend Père A. Baron, qui fut, ici, professeur de philosophie pendant cinq ans, avait reçu de la nature et de la grâce un esprit passionné pour la science, et un cœur passionné pour les âmes. La fondation du Scolasticat de Tewksbury le ravit trop tôt à ses disciples, dont il était chéri autant qu'estimé.

Et nos économes ! Nous leur devons d'autant plus de reconnaissance que leur charge, dans cette maison, est tout particulièrement onéreuse et prosaïque. . .

J'ai déjà nommé les Pères Van-Laar et Perruisset ; il me reste à faire mention des Pères S. Brault et M. Magnan, et à clore la liste par le nom du cher Père Robert, qui est actuellement en charge.

Les Pères qui desservent notre paroisse, apportent à la formation de nos scolastiques une coopération réelle, qui leur donne droit à notre reconnaissance. En effet, la paroisse de la Ste Famille a été acceptée dans le but d'en faire une sorte de cours de pastorale en action.

Depuis dix ans, le Révérend Père Charles Charlebois se dévoue à cette œuvre délicate avec un zèle vraiment apostolique.

Je n'en finirais plus si j'entreprenais de faire l'éloge — si bien mérité d'ailleurs — de ceux de nos anciens, dont le professorat fut de moindre durée : des Malmartel, des McGowan, des Perdereau, des G. Bernèche, des Cornell, des C. Denizot, des Louis et Georges Simard, des Jasmin, des De Grandpré, etc. Leurs services n'en ont pas moins été appréciés à leur juste valeur, et nous conservons d'eux tous un reconnaissant souvenir.

***

Nos chers frères convers ont rendu au Scolasticat des services inappréciables, que nous devons reconnaître en ce jour. Ces bons frères ! ils ne se doutent pas, souvent, du bien qu'ils font, ni du bon souvenir que l'on conserve d'eux ! Qui des anciens n'aime pas à se rappeler le Frère Nicolas Proulx, que j'ai eu le bonheur d'assister dans ses derniers moments ; le Frère Albini Dubois, qui a demandé comme une faveur de venir mourir au Scolasticat ; le dévoué F. Cadieux ; le Frère David Pelletier, le Frère Louis Pelletier, si habile jardinier, le Frère Mercure, le Frère Cormier, et bien d'autres encore.

Il en est un de ces bons Frères que *tous* les Scolastiques ont connu et aimé ; il est arrivé dans cette maison avant eux tous, il y a 25 ans, et il n'a jamais cessé depuis de se dévouer : c'est le Frère Edmond Verret. Il est le doyen de la maison, et nous célébrons aujourd'hui ses noces d'argent de résidence continue dans cette maison. Au nom de tous je lui offre nos félicitations, nos vœux et l'expression de notre reconnaissance. Qu'il accepte mes propres remerciements pour les services sans nombre qu'il m'a rendus, spécialement pendant mes treize années d'économat.

A tous nos visiteurs je tiens à dire que les membres du personnel actuel du Scolasticat s'efforcent d'être aussi dignes que possible de leurs devanciers. Les Pères forment un vrai corps moral, unis qu'ils sont par la charité et la confiance mutuelle, par l'unité de vue quant à la fin et aux moyens dans leur travail commun, par l'esprit d'entente et d'organisation. Ils sont à la fois *traditionnels* et *progressistes*, savants et pratiques. Ils aiment leur besogne et y consacrent toutes leurs énergies.

Et les scolastiques ! Sans doute, par le fait qu'ils sont mes enfants, je les trouve tous *gentils* et *mignons*. Mais en me basant sur des témoignages plus désintéressés, je puis dire aux anciens qu'il y a du bon *blé qui lève*, et que les jeunes font des efforts sérieux pour n'être pas trop inférieurs à leurs aînés.

Encore une fois bienvenue et merci à tous.

DISCOURS DU R. P. J. DUVIC

Plusieurs fois les paroles du R. P. Supérieur ont été soulignées d'applaudissements nourris, mais point plus peut-être

que quand il a exprimé la reconnaissance due au *bon Père Duvic*, (c'est l'expression reçue), pour son dévouement à l'œuvre du Scolasticat. *Le bon Père*, notre professeur de morale, matière qu'il enseigne depuis au-delà de vingt-cinq ans, et premier assesseur de la maison, parle à la suite du R. P. Supérieur, au grand bonheur de tous. La dignité modeste qu'on lui connaît et qui inspire tant de vénération, est un charme ajouté à son discours, fait de discrétion et d'oubli de soi-même.

Messeigneurs,
Mes Révérends Pères,
Mes chers Frères scholastiques et convers.

Nous applaudissons de tout cœur, n'est-il pas vrai, à l'excellente idée qu'a eue notre Révérend Père Supérieur, de célébrer solennellement les noces d'argent de notre cher scolasticat. Il est bien naturel, en effet, de nous réjouir et de rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, lorsque, jetant un regard en arrière, il nous est donné de constater que pendant ces 25 premières années de son existence, le scolasticat St-Joseph a pleinement atteint le but que s'étaient proposé ses fondateurs. Il a donné à notre famille religieuse des enfants pieux, fidèles, dévoués : il a donné à l'Église de vaillants missionnaires, de véritables apôtres ; il en a peuplé cette Province du Canada, les deux Provinces des États-Unis, celle du Manitoba; il en a envoyé dans les Vicariats du nord et de l'ouest de l'Amérique, en Europe, en Asie et jusque dans le sud de l'Afrique. Tous ont été conviés à cette fête de famille, aussi j'ose dire que tous sont avec nous ce soir, sinon de corps, au moins d'esprit et de cœur; et si par hasard, quelqu'un avait été oublié dans nos invitations, qu'il sache bien qu'il n'est pas oublié dans notre souvenir, dans nos affections ni dans nos prières.

Quant à ceux qui sont ici ce soir et qui ont appartenu à un titre quelconque au scolasticat pendant ces 25 ans, professeurs, économes, Frères scolastiques ou convers, je les remercie, en ma qualité d'ancien Supérieur et en mon nom personnel, puisque le R. P. Supérieur se charge de le faire pour la communauté, je les remercie, dis-je, de la joie qu'ils m'apportent et de l'honneur qu'ils font à nos fêtes jubilaires par leur aimable présence.

Cependant, mes Révérends Pères, permettez-moi de vous faire connaître ce soir, un autre motif de réjouissance, motif qui sans avoir peut-être l'importance du premier, n'en est pas moins cher à nos cœurs. C'est un autre jubilé, d'autres noces d'argent, c'est le 25e anniversaire de la profession religieuse de notre vénéré Supérieur, le R. P. Guillaume Charlebois.

Oui, par une coïncidence heureuse, ou plutôt par une disposition providentielle et une sorte de prédestination, ce scolasticat que le R. P. Augier

Célestin ne craignait pas d'appeler un vrai palais, et celui qui en est l'âme, que nous y vénérons comme notre père, sont nés à la vie religieuse la même année et à quelques jours seulement d'intervalle. Le 8 septembre 1885, les frères scolastiques prenaient possession de leur nouvelle demeure et le 13 du même mois, le frère Guillaume Charlebois se consacrait à Dieu par les vœux perpétuels de pauvreté, de charité et d'obéissance. En même temps que lui se consacraient trois autres frères dont les noms comme le sien méritent d'être cités à l'ordre du jour, car ces religieux ont persévéré dans leurs engagements ; ils ont toujours été dignes de notre estime et de notre affection, ce sont les Pères Portelance, Cornellier et Désilets. Le frère Charlebois participait ainsi à la première oblation qui ait eu lieu dans notre chapelle et qui a été suivie de tant d'autres depuis ; bien plus, il occupait le premier rang parmi ces victimes de cette première hécatombe, ouvrant ainsi la voie du sacrifice aux 350 Oblats qui sont venus s'immoler après lui dans ce même sanctuaire.

Ordonné prêtre quelques années plus tard, en 1888, il est envoyé d'abord à l'Université d'Ottawa où il resta un peu plus d'une année. Cependant son cœur était orienté vers le scolasticat. Il y venait souvent, y faisait de fréquentes visites au regretté Père Mangin, alors Supérieur, et qui a laissé un souvenir inoubliable dans le cœur de tous ceux qui ont pénétré quelque peu dans son intimité : j'avais quelquefois moi-même le plaisir de le recevoir dans ma cellule. Un jour je dis au R. P. Mangin, et c'est une des rares actions de ma vie dont je crois pouvoir me glorifier : « Puisque sa mauvaise santé oblige le R. P. Brault à nous quitter, pourquoi ne demanderiez-vous pas le R. P. Charlebois pour le remplacer ? il a, ce me semble, toutes les qualités voulues pour faire partie du personnel du scolasticat, vous ne pourriez faire un meilleur choix. » Le R. P. Mangin avait le R. P. Charlebois en haute estime, mais sans doute pour mieux dissimuler ses intentions, il m'objecta aussitôt le jeune âge puis la faible santé de mon candidat et s'éloigna sans me laisser grand espoir. Cependant le coup avait frappé juste ; réflexion faite, ma proposition fut adoptée par le R. P. Supérieur, puis par le R. P. Provincial, le R. P. Célestin Augier, et enfin par l'Administration générale de laquelle relevait immédiatement le scolasticat.

Depuis cette époque, fin janvier 1890, le R. P. Charlebois n'a plus quitté le scolasticat St-Joseph ; il lui a consacré sans interruption ces vingt années de sa vie sacerdotale et y a exercé soit successivement, soit simultanément, à la satisfaction de tous, les charges de Supérieur pendant ces quatre dernières années, économe pendant treize ans, professeur, directeur spirituel des frères convers, chapelain de couvent, préfet de sacristie, infirmier. Il a contribué pour la part principale à la fondation de notre petite paroisse Ste Famille dont il a été le premier curé ; il y a fait construire l'école, puis l'église provisoire actuelle, y a tout organisé, au spirituel comme au temporel, de sorte que son digne successeur, le R. P.

C. Charlebois n'a eu qu'à continuer et à développer l'œuvre si heureusement commencée.

Avec quelle prudence, quelle égalité d'humeur, quel dévouement le R. P. Charlebois a rempli les diverses charges qui lui ont été confiées ? Ceux-là le savent qui, comme moi, l'ont vu à l'œuvre ; ceux-là surtout pourraient nous le dire, qui ont eu l'avantage de vivre sous son autorité, qui ont été l'objet de ses soins empressés et de sa sollicitude paternelle.

Il était donc de toute justice de ne pas oublier ce glorieux anniversaire de l'oblation de notre bien-aimé Père Supérieur ; de profiter d'une occasion si favorable pour lui exprimer notre reconnaissance pour le passé, en même temps que nos espérances pour l'avenir. Oui, en le voyant aujourd'hui plein de santé et dans la force de l'âge, nous espérons qu'avec la grâce de Dieu et par la volonté de nos Supérieurs, il gouvernera longtemps cette maison pour notre bonheur à tous ; qu'il continuera encore pendant de longues années à y diriger, à y édifier, à y former des générations d'Oblats pénétrés de l'esprit de leur vocation, des missionnaires remplis de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes les plus abandonnées ; c'est le souhait de nos cœurs et l'objet de nos plus ferventes prières : *Ad multos annos* !

DISCOURS DU R. P. J. DOZOIS, PROVINCIAL

Le R. P. Provincial a sa place indiquée d'elle-même pour épancher les délectables sentiments de son âme en ces solennités jubilaires : c'est la première, après l'exposé des motifs de la fête par les deux Supérieurs du Scolasticat, le R. P. G. Charlebois, et son prédécesseur le R. P. Duvic. Il le fait avec émotion, délicatesse et esprit.

S'étant excusé de ne pouvoir maîtriser les mouvements de son cœur en une aussi touchante réunion d'Oblats, il fait remarquer d'une façon très humoristique le *scandale*, comme il dit, que lui a causé l'adresse de bienvenue du R. P. Supérieur. C'est là, pense-t-il, un péché de paroles inutiles. En effet, les Oblats du Canada ne sont-ils pas aussi bien *chez eux* au Scolasticat que le personnel lui-même ? Oui, reprend-il, avec des accents pathétiques, nous avons toujours aimé et nous aimerons toujours cette maison bénie, où nous avons coulé les premières années de notre vie religieuse. Certes, nous nous sentons *chez nous*. Le Scolasticat, c'est apparent, aujourd'hui est aussi bien à nous tous qu'à ses aimables supérieurs.

Il rappelle le spectacle édifiant qu'offrait tout à l'heure la cérémonie de la rénovation des vœux, au pied de cet autel, où là même jadis presque tous firent le sacrifice de leur vie. En des mots choisis, il évoque le souvenir des jours d'antan, années d'études laborieuses, de piété tendre, de formation intérieure, d'épreuves et d'espérances, que les ans qui ont suivi ne peuvent plus ni ramener ni anéantir...

En terminant, il fait ressortir le triple objet de nos jubilations, noces d'argent de la fondation, noces d'argent d'oblation du R. P. Supérieur, noces d'argent enfin de séjour dans la maison pour le cher Frère Verret. Un témoignage des plus reconnaissants appartient à ce bon frère convers, qui, depuis son arrivée ici, s'est dévoué sans mesure pour tous a connu toutes les vicissitudes de cette institution pendant ses vingt-cinq ans, et, toujours égal à lui-même, au temps de la joie comme au temps de la souffrance, s'est constamment montré un *saint religieux.* Après ses vœux personnels et ses félicitations de chef de la Province du Canada au R. P. Charlebois, son confrère au Scolasticat, avec lequel ses relations ont été sans cesse des plus cordiales, il signale le cachet d'allégresse qui doit marquer le vingt-cinquième anniversaire d'une communauté, qui a déjà donné 350 valeureux Oblats à la Congrégation, dont 275 prêtres à l'Église de Dieu. Il y a là un diadème de gloire au front de notre religieuse Alma Mater, qui doit faire tressaillir le cœur de ses enfants.

DISCOURS DU R. F. G. VERREAULT

Maintenant que les Supérieurs ont fait entendre leur voix d'une sincérité exubérante, mais qui garde toujours quelque empreinte un tant soit peu officielle, celle des scolastiques et d'aujourd'hui et d'autrefois va se donner la liberté plus facile d'offrir des tributs d'hommage à l'institution que l'affection filiale ou fraternelle viennent célébrer en cette circonstance. Le Frère G. Verreault, diacre, présente aux

anciens, au nom de leurs successeurs en ce Nazareth de la Province du Canada, l'adresse dont voici le texte littéral :

Messeigneurs,
Révérends Pères,

Le Scholasticat termine la vingt-cinquième année de son histoire. Il s'est arrêté pour regarder le passé et pour envisager l'avenir. A l'occasion de cet heureux évènement ses fils d'hier et ses enfants d'aujourd'hui se pressent autour de la relique de leur vénéré Fondateur, pour se complimenter mutuellement d'avoir vécu quelques-unes de leurs plus belles années sous son toit béni.

Pour exprimer les sentiments qui envahissent nos âmes de Scholastiques à l'égard de la Maison-Mère, nous appelons à notre aide le chant, la lyre et la prière, mais cependant le cœur a des paroles que l'art ne peut manifester. Toutefois le concours de 274 anciens qui se joignent à nous, soit par leur présence personnelle, soit par leur lointaine et sympathique adhésion, nous assure que nos accents seront compris. Convaincus nous sommes que, ce soir, tous les cœurs chantent en harmonieux accord une note bien nette et bien précise : l'attachement au foyer des études scholastiques.

* * *

C'est Notre Seigneur qui a dit : « Vos affections sont là où est votre trésor ». Le Scholasticat est notre trésor et donc l'objet d'un attachement profond.

Le Scholasticat nous est cher parce qu'il nous ouvre les portes d'une famille au glorieux blason, de vaillance historique.

Le Scholasticat nous est cher parce que c'est lui qui nous donne Marie Immaculée pour notre Mère et Patronne très spéciale.

Il nous est cher parce qu'il nous fait enfants de l'intrépide missionnaire des pauvres, Monseigneur de Mazenod.

Le Scholasticat nous est cher par-dessus tout parce qu'il doit faire de nous des prêtres saints et savants, des missionnaires ardents et inlassables, des Oblats fidèles aux méthodes et traditions qu'un siècle d'épreuve a consacrées.

Pour toutes ces raisons le Scholasticat nous est cher, mais aussi parce qu'un personnel héroïquement dévoué se donne à nous avec toute son âme. L'occasion nous invite de présenter publiquement aux Directeurs de cette maison nos plus sincères expressions de gratitude filiale, pour l'énergie et le dévouement qui se dépensent, chaque jour, chaque heure, chaque minute, ici, autour de nous et pour nous.

Bref, le Scolasticat nous est cher parce qu'il nous est un trésor de lumière et de vérité, trésor des joies de la famille, de la piété et d'une sage direction dans les voies de la vie intérieure.

***

Contempler le faste de ses richesses, c'est la récompense de celui qui possède. Souvent la vigilance lui fait visiter ses domaines afin de cultiver ses intérêts et aussi de soutenir son courage au labeur.

Vénérés anciens, votre présence nombreusement empressée, parce qu'elle évoque devant nous, dans toute son ampleur, ce trésor qui est le nôtre, c'est à la fois une récompense appréciée et un stimulant pour l'avenir. En voyant votre attachement à l'Alma Mater, tous ses charmes et toute sa valeur se découvrent à nos yeux. Le travail personnel de notre formation se voit du coup rétribué, par ce sympathique encouragement que votre présence nous témoigne. Et l'exemple de votre souvenir va nous ancrer davantage dans nos dispositions actuelles et les développer en les soutenant aux heures monotones de la vie.

Révérends Pères, acceptez l'expression de notre sincère reconnaissance, et la plus cordiale et chaleureuse bienvenue.

Révérend Père Supérieur,

Les RR. PP. Professeurs vous ont dit leurs vœux . A leur tour les Scolastiques voudraient vous présenter leurs souhaits de bonne fête. Puissiez-vous diriger cette maison, encore assez longtemps pour y célébrer vos noces d'or.

Demain, nous demanderons à Jésus-Hostie, qu'il vous accorde, avec la santé et les joies intimes de l'âme toutes les consolations de votre ministère. Toujours comme par le passé et comme à l'heure actuelle, vous garderez la confiance et l'affection de vos sujets ; cette assemblée doit vous le dire assez par son nombre, sa distinction et son enthousiaste sympathie.

Soumission, respect, amour filial, tels sont, mon Révérend Père, les trois petites violettes qui composent l'humble bouquet de fête des Scolastiques, *Ad multos annos.*

DISCOURS DU R. P. E. TOURANGEAU

Maints applaudissements ont déjà entrecoupé ces pièces d'une éloquence qui ne saurait languir parce qu'elle vient à larges flots du fond des cœurs. Le R. P. Tourangeau qui se lève pour répondre au nom des scolastiques d'autrefois est accueilli de même avec des transports émouvants. Le passé chante toujours doux au cœur, il chante doux à ceux qui ont été le passé, doux aussi à ceux qui seront l'avenir,

et quand il vibre en un timbre clair, harmonieux et tressaillant comme celui du R. P. Tourangeau, les accents ne peuvent en être que plus suaves et émotionnants.

Le Révérend Père n'a passé que deux ans, dit-il, au Scolasticat d'Ottawa, mais pour ne répéter que ce que d'autres ont énoncé, car c'est la vérité, il peut affirmer que c'est au scolasticat qu'on goûte les grands bonheurs, où,—excepté le mauvais génie des *Dominicales* ! — on a cueilli jadis tant de glanures précieuses... Que de liens rattachent à cette maison qui nous a conduits à l'oblation religieuse, et qui nous a fait gravir les degrés du saint autel ! Les grands bonheurs, il le dit aux jeunes, sont bien rares dans la vie : aussi leur souvenir est-il comme une chaîne qui nous rive aux endroits où on les a goûtés. Ah ! si l'on pouvait y vivre toujours!

Il comprend que l'on ait fait beau et solennel, pour le fêter, ce Scolasticat si cher à tous, ce n'est pas sans raison. Il remercie ceux qui ont préparé ces fêtes grandioses. Tout ici du reste parle de la plus belle époque de notre vie passée, rayonne le bonheur et provoque la reconnaissance. Chaque arbre exhale comme l'arôme des différentes générations qui se sont succédées, et semble dire à chacun en saluant son retour : « J'ai dans ma sève quelques gouttes de tes sueurs ». Quel bonheur spécial de revoir là encore le *bon Père Duvic*, qui a dirigé tant de générations de scolastiques et qui a tant mérité du personnel actuel de la Province du Canada! En revenant à ces lieux enchantés, on sent le besoin d'emprunter la voix du poète pour s'écrier :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à mon âme et la force d'aimer ?

Non, ni le temps, ni la distance ne sauront jamais détruire le souvenir ému des années du Scolasticat.

Le R. P. s'adresse ensuite plus particulièrement aux jeunes pour leur prouver par des arguments mathématiques l'attachement inviolable que leur ont voué les anciens qui

sont maintenant dans les diverses provinces de la Congrégation. Il fait le calcul des taxes imposées aux membres de la Congrégation occupés par le ministère extérieur et fait ainsi voir que la plus grande partie des revenus de la Congrégation s'en va à l'entretien des œuvres de formation. Est-ce un reproche ? Oh ! non. Saint Joseph faisait-il donc des reproches à l'Enfant-Dieu pour les sueurs que lui coûtait le soin de son Corps Sacré, et qui servaient à former cette Hostie du suprême Sacrifice de la Rédemption ! C'est le même devoir que les missionnaires remplissent envers leurs frères cadets. Ils sont heureux d'être de tels Pères nourriciers et de travailler à former des Apôtres du Sauveur Jésus.

DISCOURS DU R. F. I. DANIEL

Jusqu'ici c'est dans le verbe « *qui sait verser dans une pensée tant de force et tant de douceur* » qu'on a chanté nos allégresses. Toutefois le parler saxon, positif et plein d'énergie, a droit de cité parmi nous. Glorieuse distinction pour notre famille religieuse, dès sa première heure, elle a su ouvrir son sein à des âmes apostoliques venues du dehors de la France. Toute française par l'origine, pour ses naissantes missions lointaines, variées de mœurs et de langues, elle s'est ainsi procuré des membres qui ont donné à la générosité du zèle de France une expansion universelle. Notre province du Canada compte elle-même en nombre des Oblats de langue anglaise, dont le Scolasticat St-Joseph, pour la plupart, a été le nid de formation religieuse. Le programme de nos fêtes, diversifié et complet, leur réservait une part légitime dans la jubilation, et il convenait que ce fut dans le parler britannique. C'est le F. Daniel, qui fut l'écho de la communauté pour saluer en anglais nos hôtes jubilaires, particulièrement les anciens scolastiques.

Your Lordships,
Revd and Dear Fathers,

It is my pleasing duty to welcome within these walls to-day, the English-speaking members of our Congregation, who have received their scholastic

formation in this house, and who return in our midst to render grateful thanks to Almighty God for the past and to implore His blessing on the future. In the name of the Superior and Members of this Community, I extend to you, Dear Revd. Fathers, the heartiest of welcomes.

You have come here this evening moved by a double sentiment : a sentiment of gratitude for the past, a sentiment of hope and encouragement for the future. First of all, of gratitude for the past ; for you have reflected on all that Almighty God has done for us since the Scholasticate opened its doors in 1885. You have therefore come here to honour the Institution that has moulded your career, to honour the memory of such religious as the venerable Father Mangin,—now, alas ! no longer with us — and the presence of former members of the Community such as Revd. Fathers Poli, Perruisset, and above all of the Revd. Father Duvic, still hale and hearty in our midst.

You have come here to celebrate the Jubilee of this house, and with it, that of two faithful Religious,—our devoted Superior Revd. Father Charlebois, and our good friend Brother Verret — both of whom have spent themselves generously for the Scholasticate since its very beginnings. And, dear Revd. Fathers, you have come here to give thanks to Almighty God for the years of quiet preparation which have enabled you since to do valiant work for our Congregation and for the Church of Christ.

You have come here moved by a sentiment of hope for the future. You feel sure that the blessing of Almighty God will not leave a work that it has so visibly blessed in the past. At this moment nearly 275 missionaries of varying nationalities, who received their formation side by side in this house, are exercising a fruitfu ministry in various portions of the globe. At this moment a healthy and happy community of 40 Scholastics salutes and welcomes you. At this moment a hero-band of aspirants are passing through the genial crucible of the Noviciate, and a flock of 100 Juniorists give us the brightest hopes for the future.

You, Dear Revd. Fathers, have seen and realised the needs of the Church in this vast Dominion. You have been sent, first of all, to the lost sheep of the house of Israel, and then to the stranger that is within our gates, be he of the Fold, or looking for the birthright that is his. Help us therefore by guiding to our doors the vocations that are so necessary for us if we are to hold the strong places that are ours. Help us to bring all within the Fold of Christ, that all may be one, as Christ with the Father.

We thank you, Dear Revd. Fathers, for your presence here this evening. It is a sealing and consecration of the past; it is a pledge of your interest in the future. In the name of all I bid you welcome.

DISCOURS DU R. P. TH. MURPHY

Le R. P. Thomas Murphy, professeur à l'Université d'Ottawa, répond à l'adresse du F. Daniel, au nom des Pères et

des anciens scolastiques de langue anglaise. Son discours, dont nous n'avons pu nous procurer le texte, est plein d'humour et de jovialité. Il atteste le bon souvenir que les anciens élèves du Scolasticat, de quelque nationalité qu'ils soient, conservent de leur séjour dans cette institution. De nombreuses lettres, d'ailleurs, dont on trouvera quelques extraits plus loin rendent ce même témoignage formel.

DISCOURS DU R. P. FRANCŒUR

La fête du R. P. G. Charlebois, Supérieur, n'avait pas été inscrite au programme officiel, on devine par quelle intervention prohibitive. Nonobstant toute défense, les frères scolastiques n'omirent point de mentionner ce titre particulier de nos réjouissances : les anciens pensèrent ne pas pouvoir, non plus, faire moins que d'exprimer publiquement par l'un d'eux leur compliment de fête au digne Supérieur du Scolasticat. Le R. P. Athanase de Charette Francœur, sorti depuis un an à peine de la maison et dont la carrière de missionnaire s'annonce déjà pleine de promesses, en a assumé l'agréable tâche. La voix forte et décidée, la chaleur communicative, outre les accents de sincérité et de gratitude qui marquent son discours, lui ont gagné de sympathiques applaudissements. C'était le concert de toutes les reconnaissances fidèles dues à tous les dévouements généreux consumés à l'ombre de nos murs.

Messeigneurs,
Révérend Père Supérieur,
Chers Pères et Frères,

L'idéal de l'Oblat nous a été manifesté dans la personne de notre Vénéré Fondateur : il consiste a être homme de foi et homme d'action, c'est-à-dire apôtre. Lui-même toute sa vie, il le réalisa cet idéal, c'est ce qui a fait, ici-bas, sa gloire, et c'est ce qui fait là-haut, son mérite.

A la suite de notre premier Père, sont venus se ranger près de 3,000 vaillants imitateurs. Eux aussi, rêvant la vie du véritable apôtre, le cœur rempli d'amour de Dieu et dévoré du zèle pour les âmes, un jour, ils se sont prosternés devant l'Hostie Sainte, et d'une voix forte, ils ont formulé leurs

vœux de religieux Oblats, et partant, se sont engagés à réaliser le même idéal.

Certes, ce fut un jour mémorable, et nous étions heureux de nous être donnés au Seigneur.

Cependant, à n'en pas douter, il est un jour où l'on doit se sentir encore plus heureux, c'est celui où, après 25 ans de vie religieuse, l'on peut prononcer fièrement les mêmes paroles et entendre de Dieu, de l'Immaculée Vierge, de notre Vénéré Fondateur et de ses Frères en religion, le témoignage que l'on a été fidèle à ses engagements, que l'on a reproduit dans sa vie l'idéal de ses vingt ans.

Ce témoignage, R. P. Supérieur, vous l'entendrez surtout demain, lorsque pour la 25ième fois vous renouvellerez vos vœux de religion.

L'homme de foi, sa conduite et ses paroles le trahissent à tout instant. L'exemple d'une fidélité constante aux saints exercices religieux, un esprit de piété qui jaillit d'une profonde vie intérieure, n'en sont-ils pas des signes sans équivoque ? Et s'il a, à un degré plus qu'ordinaire, le zèle de la vie eucharistique, de la fusion des âmes dans les énergies divines puisées chaque jour au grand Sacrement, on reconnaît là l'homme d'une foi vivante et active. Ce fut la vôtre, Révérend Père.

Mais il est une circonstance particulière où l'on a pu pénétrer la foi de votre âme religieuse. C'est à votre industrie que le Scolasticat St Joseph doit de posséder une si précieuse relique de notre saint Fondateur. Et combien de fois l'on vous entendit nous dire et nous redire que c'était à ce cœur béni que nous devions aller demander les exemples d'une vraie et solide piété, les leçons d'abnégation et de dévouement, les secrets d'un apostolat fécond. Sous votre inspiration, il s'établissait, près de ce cœur, un pèlerinage quotidien, qui, sans doute, sera perpétuel. Chaque soir, et même plusieurs fois le jour, nous nous plaisions à aller prier, dans le secret de notre âme, ce grand apôtre dont la vie tout entière fut dépensée au salut des âmes et pour le seul amour de Jésus-Christ. Nous invoquions ce Père qui aima ses enfants avec tendresse et qui les voulait tant des hommes surnaturels ; nous méditions près de ce cœur où germa la pensée généreuse qui créa notre Société. Oui, de même que l'eau pure se trouve à la source, ainsi c'est au cœur de notre Vénéré Fondateur que nous puisions l'esprit de foi, l'amour de l'Église, de notre chère Congrégation, et le dévouement pour les âmes. Et chaque fois que nous quittions cette relique, nous nous sentions plus apôtres, au fait, plus Oblats.

***

L'homme de foi ne saurait être qu'un homme d'action. Ah ! je le sais, ce mot évoque plutôt l'image d'un Saint Paul, parcourant les pays infidèles et prêchant Jésus-Crucifié, ou d'un de ces hommes de Dieu, qui apparaissent pour entraîner à leur suite, sous l'irrésistible emprise de leur chaude parole, les âmes chancelantes ou égarées, qu'ils savent jeter dans le Sacré-Cœur de

Jésus. J'affirme néanmoins, et vous serez de mon avis, qu'il existe un autre apôtre dont l'action est plus profonde et plus étendue : je veux parler de l'apôtre éducateur. Lui aussi, il est un convaincu qui met sa vie au service d'une idée, celle de développer l'intelligence, de tremper la volonté, d'élargir le cœur des hommes de demain qui lui sont confiés. La tâche est ardue : aux intelligences, il devra donner le pain qu'elles réclament : la vérité ; rappeler souvent l'idéal vers lequel elles doivent porter toutes leurs aspirations et qui sera ainsi le motif puissant de leur mouvement. Il s'étudiera à façonner des volontés énergiques, des cœurs virils qui sauront n'agir que par esprit de devoir et par conviction. Il les accoutumera à ne vivre que de l'esprit de foi ; il les orientera vers le Cœur Eucharistique de Jésus : à ce contact divin elles brûleront d'amour de Dieu et s'enflammeront d'apostolat. Et c'est ainsi que l'éducation forme non pas des moitiés d'hommes, mais des hommes dans toute l'acception du terme, pléniers et rayonnants. Former des apôtres, se peut-il concevoir mission plus digne ? action plus efficace ? apostolat plus parfait ? C'est l'œuvre, R. Père, à laquelle, depuis longtemps, vous vous dévouez avec tant d'intelligence, tant de cœur.

***

Honneur donc à Vous, qui avez su rester fidèle à l'idéal du véritable Oblat, en mettant votre esprit et votre volonté au service de Dieu et de la Congrégation.

Félicitations à vous, Vénéré Jubilaire, de cet heureux évènement qui nous ramène au foyer de famille, sous le toit béni du Scolasticat. Fasse le ciel que, dans un quart de siècle, nous nous réunissions encore pour fêter vos noces d'or de vie religieuse!

Remerciements à Vous qui n'avez cessé de travailler à notre plus grand bien ; soit en formant dans nos esprits de fortes convictions religieuses, soit en nous dirigeant, par vos conseils, dans le chemin de la perfection, soit en nous aidant de vos bonnes prières.

Enfin, assurance de notre fidélité à conserver de vous un souvenir perpétuel et reconnaissant, et à marcher vaillamment sur les traces des anciens, que vous nous avez appris à vénérer et que nous voulons — c'est notre plus ardent désir — faire revivre en des Oblats nouveaux. Honneur, félicitations, remerciements, fidélité, tels sont, R. Père Supérieur, les quatre mots qui expriment bien les sentiments qu'éprouvent et qu'éprouveront toujours ceux qui ont bénéficié de votre administration comme Supérieur de notre cher Scolasticat.

***

Pour détendre les esprits, aux richesses de l'éloquence on a voulu ajouter les charmes de l'harmonie. Des discours en nombre ont déjà transporté l'auditoire, néanmoins il y

a des voix encore qu'on désire entendre : les désirs seront écoutés. Auparavant la chorale du Scolasticat devra produire une des plus magiques exécutions qu'ait connues son répertoire, « *L'Aurore* » par Jean Ritz. L'imitation du réveil de la nature au moment où l'horizon se colore des premiers feux du matin est d'une puissance étonnante et d'une précision irréprochable. La poésie de la musique aussi bien que celle de la pensée y coulent à pleins bords dans une fusion parfaite.

De ces voix qu'on devait entendre, il y avait sans doute celles de nos très distingués visiteurs revêtus de la dignité épiscopale, et celles des délégués des provinces lointaines : les unes et les autres auraient leur tour, ce soir-là même, et le lendemain au banquet, mêlées à celles de nos amis d'en dehors de la Congrégation. Il y avait bien de même celle encore des frères scolastiques. Leurs sentiments de filiale affection et de fraternel accueil, ils venaient de les dire en des adresses élégamment tournées, mais n'était-ce pas l'occasion entre toutes d'exposer à leurs Pères et aînés dans la Congrégation les espérances que la famille est en droit de fonder sur eux ? Leurs maîtres l'avaient ainsi pensé : ils voulurent en conséquence inscrire au programme quelques travaux qui missent à jour en même temps l'esprit religieux, la culture intellectuelle et les talents du bien dire qu'ils s'essayent à développer chez leurs élèves. Le choix de ces travaux, leur objet, leur ton, leur extension, toutes autant de questions fort délicates. Le R. P. Professeur d'éloquence sacrée trouva les moyens de les résoudre de la manière la plus fortunée et la mieux réussie.

Il créa un faisceau bien lié de trois monographies convergeant vers l'objet de nos fêtes, qui honoreraient et édifieraient nos hôtes jubilaires. Cette trilogie, œuvre de piété autant que d'agrément, toute de circonstance sans perdre pour cela la pérennité de son intérêt, devait traiter de l'esprit chrétien, de l'esprit religieux, de l'esprit sacerdotal. L'esprit chrétien, au foyer de nos familles canadiennes, d'où sont sortis la plupart des auditeurs venus participer à nos joies ; l'esprit religieux comme il s'incarne en notre

vocation d'oblat ; l'esprit sacerdotal dans l'un des caractères que le clergé de notre patrie a montré avec le plus de relief, l'amour du peuple. On aurait ainsi le moyen de faire ensemble religion et patriotisme, de faire circuler la sève toujours vigoureuse de la foi dans les questions même de l'heure et du jour. On n'eut qu'à se féliciter de ce dessein, qui fournit aux exécutants le moyen de témoigner leur vive affection pour leurs devanciers. Sous des traits demi-voilés, ils voulurent esquisser la vie de famille, la vertu religieuse et le zèle d'apôtre de leurs aînés, manifestant ainsi combien ils les suivent dans leur ministère extérieur et prétendent marcher un jour sur leurs brisées. Le frère Cary, sous-diacre, ouvrit la série de ces trois discours.

DISCOURS DU R. F. ANDRE CARY.

LA VIE CHRÉTIENNE AU FOYER NATIONAL.

Messeigneurs,
Révérends Pères,
Bien Chers Frères.

On raconte qu'en 1837, un cultivateur de Saint-Antoine, s'en allant porter un enfant au baptême, disait gaîment à ses voisins : « Je m'en vais faire baptiser un curé. » L'année d'après, en pareille occurrence, il reprenait : « Cette fois, ce sera un évêque. » La double prédiction du père se trouva vraie : son premier fils devint M. Isidore Gravel, longtemps curé de Laprairie, (1854-1877); le second devait être Mgr Elphège Gravel, premier évêque de Nicolet, (1885-1904).

Je ne sais pas si un Benedictus prophétique a été ainsi chanté au berceau de tous nos prêtres canadiens, mais en tout cas, il est sûr que bien des fois il aurait pu l'être sans témérité, tant il est vrai que le prêtre comme le religieux se sème dès le sein de la famille. Vous êtes tous là pour rendre ce témoignage de par vos souvenirs d'enfance, Messeigneurs, Révérends Pères et Bien Chers Frères. Et vous songez [1] peut-être à ce foyer de Sainte-Marguerite, où cinq fois l'on a fait baptiser un futur prêtre, où trois fois sur la poitrine de ces prêtres une croix de missionnaire semblait déjà briller,

---

(1) Allusion au village natal et au foyer paternel du R. P. Supérieur du Scolasticat. Plusieurs détails de description dans ce discours sont relatés ou insinués, comme ils furent au naturel à Sainte-Marguerite : de fidèles souvenirs les ont fournis sans soupçonner l'usage qu'on en pourrait tirer.

où même l'un de ces missionnaires à venir aurait pu apercevoir dans le lointain une mitre ceindre son front d'évangélisateur.

Puisque tout à l'heure, on devra exalter en votre présence les grandeurs du religieux Oblat et du prêtre, il est juste qu'on les prenne à la racine même de leur carrière, je veux dire dans la famille, pour y voir poindre les premières pousses de la vie chrétienne, en attendant les vertus religieuses et sacerdotales qui y viendront en leur temps comme par une efflorescence naturelle.

Or le foyer chrétien à Sainte-Marguerite, c'est le foyer canadien dans son type le plus pur... Dire l'atmosphère qu'il respirait et l'esprit qui l'animait il y a quelque trente ou quarante ans, c'est donc garder toujours en perspective notre foyer national, pour en saisir sur le vif l'existence profondément chrétienne, et les traits sublimes qui depuis l'origine l'ont caractérisé. Nos distingués auditeurs daigneront me permettre de le faire brièvement.

I

Quittons les crêtes ambitieuses et trop escarpées des Laurentides, oublions la majesté du grand fleuve pour descendre au delà jusqu'à des monts plus modestes, et qu'on prendrait pour des coupoles d'église enverdurées, si la croix venait soudain en décorer le front. Mais non, c'est dans la plaine, à côté, que le soleil allume au clocher en prière de brillants jets d'or. Plus près, sur le bord d'un lac toujours légèrement ridé, les maisons s'échelonnent à divers étages au penchant des coteaux, entre le vert sombre des sapins et la tendre verdure des pelouses, le tout encadré de moissons mûrissantes. A cent pas du lac, une double haie que la brise ondule resserre un chemin pierreux : il monte à la maison paternelle, l'une des plus antiques du hameau. Elle est solide comme les générations d'hommes et les générations d'arbres qu'elle verra naître et mourir, pauvre des élégances du caprice, riche de l'*aurea mediocritas* dont a parlé le poète de Mantoue. C'est dans son enceinte qu'a vécu de longtemps déjà un rameau fécond de notre race ; c'est là qu'il y pousse des membres vivaces que la Providence transplantera au sanctuaire ou bien à l'ombre de nouveaux clochers.

Entre ces murs, on sent la chaleur du travail, le parfum de la prière, le bonheur de l'affection.

La chaleur du travail, elle nous vient du dedans avec les buées appétissantes qui se dégagent de l'âtre et les bruits mijotants qui s'agitent dans la bouilloire ; avec le cliquetis des plats et des ustensiles que la ménagère repolit à neuf ; avec le murmure du rouet qui chantonne en même temps que la fileuse. Elle nous vient du dehors en ces énormes charretées de foin fraîchement coupé dont les senteurs douces flottent dans les airs et qui rentre sous le toit des granges pour en rebondir les flancs et assurer le pain du rigoureux hiver.

Mais les sueurs du travail sont rafraîchies du souffle de la prière. Car tout prie sous ce toit, des choses et des hommes. Les murs, par leur croix de bois et leurs saintes images ; les jours, par leurs cantiques et leurs rosaires. Les repas ont un Benedicite, les champs s'inclinent au son de l'Angelus. Les dimanches ont une messe à entendre, les fêtes conduisent à la Table Eucharistique, les naissances et les morts ont un regard vers le ciel pour en attirer les eaux régénératrices ou pour y porter de perpétuelles espérances.

Tout prie, et voilà pourquoi tout aime. Le père et la mère ont fusionné leur cœur, c'est en lui que le cœur des enfants prend naissance. Ce cœur de famille est tout fait de charité pour le prochain, de secours pour l'indigent, de service pour le nécessiteux, de consolation pour l'affligé, de dévouement pour le malade, de cordialité pour l'étranger. Où s'allume donc cette charité pour les hommes ? Elle s'embrase au foyer d'un grand amour pour Dieu, d'un amour qui rayonne et qui active tout dans cette vie, vraiment sublime, dans sa simplicité et sa modestie.

C'est là, Révérends Pères, n'est-ce pas, en quelques traits pâlis, le foyer *de chez nous*, celui qui nous a vus naître la plupart d'entre nous, celui qui aux heures de retour sur le passé fait palpiter nos cœurs et se mouiller nos paupières.

II

Maintenant, si je cherche à résumer la physionomie de cet intérieur chrétien, il me paraît pouvoir le faire en ces trois mots : foi vivante, courage héroïque, rayonnement fécond.

Foi vivante, oui, c'est bien là au visage de notre foyer national le trait le plus accusé. La foi, nous l'avions reçue toute pure, toute vécue, toute généreuse, de nos pères les Bretons et les Normands, la foi de Saint Louis, la foi de Jeanne d'Arc. Elle s'est transmise avec la chair et le sang à l'abri du toit familial. Elle nous fut donnée sans altération : c'est le Credo tout plein qui s'est enseigné et qui s'est appris par les lèvres et sur les genoux des pères et mères de notre race, sans ajouté, sans restriction. C'est un Credo pratique que la tradition nous a légué aussi, puisqu'il avait pour inséparable complément les dix commandements de Dieu et les sept commandements de l'Église. Ce fut un Credo surabondant de sève religieuse, bourgeonnant de saints désirs, fleurissant de nobles efforts, fructifiant de grandes œuvres.

Pour saisir au naturel la religion ancestrale qui règne depuis trois siècles à couvert de notre intérieur domestique, il faudrait refaire l'histoire, non pas à larges fresques mais plutôt par portraits définis, de chacune des maisonnées de notre petit peuple; il faudrait le peindre dans sa chaumière, au champ, sous les armes aussi bien que dans son église de paroisse. Qu'on dépouille les documents qui nous restent, qu'on secoue les souvenirs encore vivants, de la vie familiale du colon canadien, de l'*habitant* surtout,

avant comme après la conquête, qu'on examine sa manière d'arrêter un testament et de signer son contrat de mariage, d'entreprendre un labour, de faire les semailles, d'engranger ses récoltes, ou même seulement de rompre le pain commun au logis, de vivre en un mot sa menue conduite de chaque heure, l'on verra si ce n'est pas une foi venue du fond de l'âme qui la pénètre et qui la vivifie, son humble existence.

Et voilà pourquoi notre vie de famille fut génératrice de croyants robustes, résistants et actifs. Car la foi est une force, et cette force va jusqu'à l'héroïsme dans l'âme des fidèles, des martyrs, des apôtres : elle fit le courage de nos pères, leur courage d'endurance, leur courage de victime, leur courage de conquête.

Quand ils s'en allaient dans la forêt vierge, nos pères et nos grands-pères, pour y trouver les premiers plançons de leur cabane, quand ils bravaient les neiges et les froidures pour transporter leurs provisions d'hiver, quand ils fouillaient le sol rebelle afin d'en arracher les pivots profonds des futaies sauvages, leur endurance avait quelque chose de celle qu'il avait fallu, au premier siècle de la colonie, à nos arrière-grands-pères, supportant l'exil, la guerre et les frayeurs d'un avenir inconnu.

Quand, aussi, vexés dans leurs droits les plus intimes de catholiques et de français, ils servirent de cible, ou bien aux lâches perfidies des ambitieux de la cour de France, ou bien aux traits persécuteurs des convoitises de l'Angleterre, ils avaient le courage de la victime, douce autant qu'il faut l'être, mais forte toujours, espérante toujours, résistante toujours, et conquérante enfin.

Conquérante ! Le courage chrétien de nos foyers a repoussé jadis l'Iroquois dans ses forêts ; ensuite il a fait se retrancher le despotisme et l'ostracisme politique ; naguère il a provigné par toute l'Amérique, conquérant ainsi pied à pied avec une rapidité, inquiétante pour nos ennemis, le sol qu'on nous avait envié ; et aujourd'hui, grâce à Dieu, il sait encore malgré les malheurs des temps résister aux envahissements étrangers.

Foi vivante de nos pères, pourquoi un aquilon exotique veut-il t'attiédir en notre patrie ! Ah ! on voudrait par là voir ton courage s'amollir... La source du courage, à la vérité, s'affaiblit à mesure que la foi déserte les foyers et les cœurs, et le rayonnement social de la famille perd par là-même son intensité primitive. Car il ne faut pas longtemps réfléchir pour comprendre que le fils qui a respiré sa vie chrétienne dans une ambiance croyante comme on l'a décrite tout à l'heure, ne puisse être par la suite qu'un chrétien vaillant, un époux et un père modèle, un citoyen au catholicisme intégral, un apôtre du bien dans la sphère où se déroulera sa carrière. C'est ce rayonnement familial qui a fait nos incomparables paroisses laurentiennes, nos groupements compacts de citoyens loyaux à la couronne souveraine mais défenseurs avant tout de leurs droits, nos lutteurs parlementaires, nos pionniers civilisateurs, nos missionnaires intrépides, nos zouaves de 1870, bref, toutes ces dignes figures que notre vraie famille canadienne a données à l'Église et à l'État, au cours de son

histoire, et qu'elle leur promet pour aussi longtemps qu'elle vivra de cette même vie chrétienne d'antan.

Il ne vous aura pas déplu, Messeigneurs, Révérends Pères, et bien Chers Frères, que la pensée nous soit venue de le rappeler. Le devoir des prêtres et des apôtres, c'est de conserver ou de faire renaître partout l'esprit chrétien dans la famille. L'occasion, ce soir, semblait trop invitante d'en signaler avec vous les fruits de grâce pour hésiter à vous en retracer, fût-ce d'une main inhabile, les traits principaux. Si nous sommes Oblats, si nous sommes prêtres, nous devons le confesser devant Dieu, c'est à nos pères et mères que pour beaucoup nous le devons : il est juste d'en porter dans nos cœurs et dans nos pensées le perpétuel souvenir.

DISCOURS DU R. F. WILBROD PERREAULT.

Il y avait des sentiments fort délicats et une chaleur pleine d'arôme chez l'orateur qui vient de nous dire ce discours si pittoresque et si poétique. L'auditoire en fut très heureusement impressionné.

Après l'esprit chrétien, il fallait traiter de l'esprit religieux. Le Frère W. Perreault, étudiant en première année de théologie, s'était chargé de synthétiser lumineusement les notes de l'esprit religieux, comme il s'incarne et s'individualise dans l'Oblat.

L'ESPRIT DU RELIGIEUX OBLAT.

Messeigneurs,
Mes Révérends Pères,
Mes Chers Frères.

Parler de victime alors que tout ici nous porte à la gaîté, et même à une sainte ivresse, semble un paradoxe ; et pourtant c'est bien le sujet de circonstance, puisque ce sont les liens de la vie religieuse qui nous font battre d'un seul cœur en cette solennelle jubilation, et qu'elle est, cette vie, de sa nature même, une vie de sacrifice.

Oui, tout religieux est victime. Mais de même que, suivant qu'ils appartiennent à l'un ou l'autre des sublimes Instituts qui décorent l'Église, les religieux ont une physionomie particulière, et une frappe spécifique, ainsi cet esprit de victime qui se retrouve en tous, doit-il s'extérioriser diversement chez les uns et chez les autres.

Montrer d'abord que tout religieux est victime, ensuite comment l'Oblat l'est à sa propre manière, voilà tout mon dessein. Le sujet, n'est-ce pas, mérite bien d'occuper nos attentions pendant quelques instants.

L'esprit essentiel de la vie religieuse est un esprit de victime. La preuve ? Elle est dans l'Évangile même. Si vous voulez être parfaits, nous dit notre divin Maître, et c'est là toute l'ambition du religieux, si vous voulez être parfaits, allez, vendez ce que vous avez, et suivez-moi. Il va plus loin : Il nous explique Lui-même comment on doit le suivre. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive. Mais se renoncer soi-même, n'est-ce pas se faire victime, puisqu'une victime est un être vivant immolé en sacrifice à la divinité ? Se renoncer soi-même, est-ce autre chose que s'immoler ? Et le divin Maître, remarquons-le bien, n'a pas dit : « Qu'on *le* renonce, » mais « Qu'il *se* renonce, » pour mieux faire voir que le religieux, s'il est victime, est prêtre en même temps, puisqu'il enfonce lui-même en son propre cœur, en sa propre volonté, en ses propres désirs, le triple glaive de l'immolation religieuse. N'est-ce pas la plus sublime imitation du Divin Crucifié, Pontife et Hostie, Prêtre et Victime de notre salut ?

Et c'est là sans doute ce qu'il voulut laisser entendre en ajoutant : « Qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ! » Mais où donc vous suivre, ô Jésus ? Au Calvaire.—Et pourquoi une croix, ô mon Sauveur ? Pour y mourir. Quiconque veut être parfait doit donc gravir la montagne du sacrifice et s'y immoler.

Ce jeune homme plein de vie et d'espérance qui laisse le monde, où va-t-il ? A l'immolation. Pendant cette longue année de noviciat, que fait-il ? Il se mesure à la croix de son sacrifice. Et pourquoi vers les saints autels s'avance-t-il ? Pour y verser tout le sang généreux qui déborde de son cœur, non point d'un seul trait, sous la hache glorieuse du martyre, mais goutte à goutte sous le glaive mystique de l'obéissance, de la pauvreté, et de la continence parfaite. Sacrifice bien réel, qui ne fait point mourir l'homme en sa chair, il est vrai, mais, ô sublime privilège de la vie religieuse! qui l'immole en tout lui-même, par le plus parfait des holocaustes sacrés.

Oui, le religieux est victime ; si le monde ne le sait point, c'est qu'il n'a jamais senti au fond du cœur les tortures de l'immolation de soi-même. Si le religieux parfois en doute, c'est que sa main, traîtreusement inconsciente, a retiré peu à peu de son sein le glaive qui l'avait à jamais consacré.

Le religieux est victime, sa vie n'est point autre chose qu'une immolation perpétuée.

II

Mais si tout religieux est victime, chacun l'est d'après l'esprit propre de sa Congrégation, le but qu'elle poursuit, les moyens qu'elle emploie.

Quel est donc le tempérament, le caractère spécifique de ma famille religieuse ? Dans quelles œuvres consume-t-elle sa vie de victime ? Question pleine d'intérêt et facile à résoudre pour l'Oblat.

En effet les Saintes Règles que nous a tracées l'inspiration d'En Haut, le sentiment de notre vénéré Fondateur, l'exemple de nos saints Oblats, ne sont-ce pas là autant de miroirs qui peuvent refléter à nos yeux la physionomie spéciale de notre Institut ?

Or qu'y voyons-nous ? « *Evangelizare pauperibus misit me.* » C'est là l'exergue aussi bien que le résumé du livre sacré de nos engagements. Tout est contenu dans cette courte mais sublime devise. Aussi notre premier Père n'a-t-il jamais appelé, sous cette bannière vraiment apostolique, que ceux « *qui vellent victimas sese, si expediret, animarum saluti devovere.* » Et partout et toujours, ses dignes enfants ont répondu à ses nobles espérances, en se sacrifiant au salut des âmes qui leur ont été confiées. *Pauperibus.* Oui au salut des pauvres toujours ils se sont consacrés tout entiers. Ils sont allés de préférence au petit peuple, aux humbles, aux miséreux, aux plus abandonnés, les considérant comme leur famille de choix et leurs enfants de prédilection, et ne perdant jamais de vue ces paroles significatives de nos Saintes Règles « *Præcipuum esse Instituti scopum, animabus magis derelictis opitulari.* »

Victime au profit des pauvres, c'est donc bien là la vocation spéciale de l'Oblat. Vocation sublime, parce que féconde en sacrifices. En effet pour y répondre dignement, l'Oblat doit d'abord s'immoler lui-même, trancher au plus vif, au plus intime de la pauvre nature orgueilleuse et coupable, la tenir dans un état constant d'abnégation personnelle, *in statu habituali propriæ abjectionis.*

Mais pourquoi suivre ainsi Jésus dans la voie des humiliations ? Pour l'imiter de plus près dans ses succès apostoliques, pour travailler avec plus de surnaturel, d'esprit de foi et partant de sainte ardeur à l'évangélisation et à la sanctification des pauvres. Ah ! il comprenait bien, notre premier Père, tout ce que notre ministère exige de renoncement et de sainteté. Aussi ordonna-t-il à ses enfants de s'y préparer par l'exercice de toutes les vertus. « *Qu'ils travaillent sans relâche à devenir humbles, doux, obéissants, amants de la sainte pauvreté, adonnés à la pénitence et à la mortification, dévorés de zèle, prêts à consacrer leurs richesses, leurs talents, leurs loisirs, leur vie même pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, le bien de l'Eglise et la sanctification de leurs frères.* » Voilà le portrait fidèle de l'Oblat tel qu'il doit apparaître dans son vêtement de pénitence et sous sa croix d'apôtre. Victime dans la plus sainte et la plus méritoire des immolations, parce que : au profit des âmes les plus abandonnées. C'est là ce qui donne un prix nouveau et met un cachet de famille aux moindres de ses actes. C'est ce qui doit imprégner ses menues pensées aussi bien que ses aspirations évangélisatrices, ce qui doit inspirer ses joies et ses larmes, ce qui doit stimuler ses études et ses labeurs, alimenter son courage et grandir l'audace de ses espérances.

« *Evangelizare pauperibus misit me.* » Victime au profit des pauvres âmes, c'est là l'*Oblat.*

De ceux qui ont compris davantage et se sont mieux assimilé cet esprit de notre Congrégation, d'aucuns ont été préposés à la formation des jeunes. Devenus foyers, ils devaient rayonner. Imitateurs fidèles de notre vénéré Fondateur, ils étaient naturellement désignés pour le faire revivre dans toute une phalange de jeunes Oblats. Leur modestie s'en alarma ; l'obéissance en eut raison. Sous le manteau de l'autorité, ils continuèrent leur vie d'immolation au profit de tous, excepté d'eux-mêmes. Leur temps, leurs travaux, leurs forces, leur esprit et leur cœur, tout nous fut donné sans réserve. Toutes grandes ouvertes nous furent toujours la porte de leur cellule et l'entrée de leur cœur. Une sage et paternelle direction, un religieux et inlassable dévouement, depuis longtemps ont ravi à notre âme les sentiments de respect filial, d'affection bien sincère et de profonde gratitude que nous sommes fiers de leur exprimer en cette heureuse circonstance. Et puisqu'en ce jour, c'est un religieux jubilaire qui porte la houlette modératrice, qu'en sa personne, eux tous, ces religieux victimes qui se sont consacrés à notre formation, ils entendent l'hommage de nos vœux reconnaissants, et le cri de nos espérances. *Ad multos et faustissimos annos.*

DISCOURS DU R. F. EDOUARD PAQUETTE.

On a écouté avec attention, avec édification aussi, le discours qui précède, marqué d'une grande netteté et vigueur dans le débit comme dans le fond.

Comme de raison, c'est à un diacre qu'a été confié le rôle d'étudier l'esprit sacerdotal sous l'aspect particulier déjà indiqué. Voici le texte du travail du R. F. E. Paquette.

LE PRETRE CANADIEN, HOMME DU PEUPLE.

Messeigneurs,
Mes Révérends Pères,
Mes Chers Frères.

Ce n'est pas sans une émotion des plus profondes que je me vois en présence de cet auditoire aussi éminemment distingué que religieusement sympathique. Les rois, parfois, posent en essai leur couronne sur la tête d'un héritier encore au babil, oubliant que l'or en est trop lourd pour son jeune front ; c'est ainsi, Messeigneurs et Révérends Pères, que, ce soir, vous prêtez votre parole apostolique à ceux qui, demain, vous suivront dans la carrière sainte, ne songeant pas que leur voix est encore débile et leur souffle oratoire sans envolée. Et pourtant, c'est un verbe fort et clair comme le vôtre, qu'il faudrait pour discourir dignement de notre clergé

national, sous son aspect le plus caractéristique, je veux dire, dans ses rapports avec son peuple. Le prêtre canadien, homme du peuple, telle est la pensée qu'il m'incombe de développer en présence de religieux et de prêtres, dont plusieurs portent déjà sur leurs fronts l'auréole d'une vie toute consacrée au service de la patrie ; dont un certain nombre sont encore au milieu de leur carrière, dans le plus fécond épanouissement de leur zèle d'apôtre ; dont les autres, enfin, entrevoient déjà, au moins, une longue traînée de triomphes sacrés dans l'avenir ; devant vous, Messeigneurs, piliers de l'Église de Jésus-Christ, saint orgueil de notre Congrégation des Oblats de Marie Immaculée et de notre cher Canada.

Si, dans vos âmes déjà sacerdotales, vous, mes Révérends Pères, je puis faire revibrer les tendres aspirations de votre ordination lointaine, et vous, mes Chers Frères, dans vos âmes, demain sacerdotales, si je puis émouvoir le rythme de vos espérances, mon travail aura eu tout son prix.

I

Le prêtre, homme de Dieu, est de même nécessité homme du peuple. L'Étymologie même du sacerdoce va d'abord nous en donner la lumière : *Sacerdos* i. e. *sacra dans, — dare sacra Dei hominibus,— dare sacra hominum Deo.* C'est un double courant de choses sacrées qui descend du ciel vers la terre et reflue de la terre jusqu'au ciel. Le prêtre est médiateur entre Dieu et l'homme, médiateur du culte social que Dieu attend de l'humanité, et des largesses qu'il veut répandre sur elle; chaîne infrangible qui rattache d'un lien indissoluble et sublime le cœur de l'homme au Cœur même de Dieu. C'est d'ailleurs ce qu'exprime admirablement bien le mot *pontifex, pontum faciens,* qui fait du prêtre investi de la plénitude du sacerdoce, un pont jeté entre Dieu et l'homme, ces deux rives que sépare l'océan de l'infini. Or, mes Révérends Pères, le médiateur doit prendre point d'appui au cœur même de chaque terme qu'il a fonction d'unir. C'est son rôle de nature. Le prêtre, ministre de la religion publique, intermédiaire entre l'Etre souverain et l'homme social, sera donc le cœur et la voix du peuple adorant, bénissant et implorant son Créateur et Père. Il apparaît dès lors que ce cœur doit battre au sein même de la société qu'il anime de vie religieuse, et que cette voix doit partir du sein même du peuple qui prie. Que le prêtre soit donc homme de son peuple! C'est ainsi que jadis la prière de Moïse, avant de gravir le Sinaï, est sortie des entrailles d'Israël, et que le grand prêtre, voilé dans l'encens du Saint des Saints, n'y était point entré sans avoir d'abord vécu la prière et le repentir du peuple choisi.

***

Le sacerdoce de la Nouvelle Alliance n'est point venu changer cet ordre. De par la nature même de tout sacerdoce, homme du peuple, le prêtre

catholique ne le demeure pas moins de par le sacerdoce de Jésus-Christ, dont il participe par le caractère de sa consécration.

Depuis que la chute originelle avait semblé briser à jamais la chaîne des espérances humaines attachées aux divines miséricordes, un Dieu descendu parmi nous pouvait seul être notre Médiateur et notre Prêtre. « *Et le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous.* » Mais prenant place au milieu des hommes, le Verbe incarné résume en sa Personne auguste toute médiation humano-divine. Le grand Apôtre l'a dit : « *Unus est Mediator Dei et hominum : homo Christus Jesus.* » Tout autre sacerdoce ne saurait être qu'un rayon détaché de cette source et participant à sa même nature.

Mais Jésus-Christ notre unique Médiateur et Prêtre est aussi réellement Homme du peuple. Homme du peuple, il l'est substantiellement, par cette chair infirme que lui a prêtée notre nature ; Homme du peuple, il l'est socialement, Celui qui, Roi des Cieux, daigna passer trente-trois ans au milieu des hommes vivant de leur vie et les faisant vivre de la sienne ; Homme du peuple, Il l'est moralement puisqu'Il a pénétré dans l'esprit et le cœur même de son peuple universel par son enseignement sublime et sa miséricordieuse puissance ; Homme du peuple, il l'est perpétuellement depuis que, par l'Eucharistie, miracle d'amour ineffable et attendrissant, il a trouvé le secret, étant mort pour eux, de vivre parmi eux, d'avoir sa demeure au milieu de leurs demeures, et de porter sa présence humaine au centre même de leurs âmes.

Et toi, ô prêtre catholique, qui n'es rien moins qu'un autre Christ, *Sacerdos alter Christus*, selon le mot de la tradition, tu dois être aussi à l'effigie du Rédempteur. Si ta puissance à l'autel, en chaire, au saint tribunal est un ruisseau de la puissance sanctificatrice du Calvaire, sans doute, tu dois être *homo Dei*, par ta pureté et ta doctrine, mais ne l'oublies pas non plus, tu dois être *homo populi* par ton cœur qui palpite la souffrance de ton peuple, et par tes lèvres de chair qui murmurent sa louange et sa supplication. « *Omnis namque pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur.* »

II

Si nous descendons des hauteurs de la théorie pour parcourir le champ de l'histoire ecclésiastique, nous y verrons qu'à toute époque et sous tous les climats, le prêtre catholique s'est montré d'une manière frappante l'homme du peuple. Pourtant, il semble que dans notre patrie, des circonstances providentielles nous aient fait un clergé populaire d'une façon toute spéciale, et c'est ce que je veux brièvement mettre en relief. Le prêtre canadien, de par tradition, de par son milieu social, de par son origine personnelle et enfin de par la condition même de son apostolat fut *l'homme du peuple.*

***

Il l'est de par tradition. Faire ressortir ce caractère de notre clergé national, c'est repasser une à une toutes les pages de notre histoire : à l'origine comme à l'heure présente, au temps des Laval et des Plessis comme à l'époque des Langevin et des Legal, au vieux Québec comme dans les villes cadettes de l'Ouest, le prêtre canadien est éminemment l'homme du peuple.

Il se peut un clergé plus érudit, un clergé plus alerte dans la voie des entreprises nouvelles, plus expert dans l'art de démêler les intrigues politiques, plus averti contre les menées de l'erreur et les machinations du mal, il ne s'en peut pas de plus lié à la vie de son peuple et de plus familier à ses souffrances et à ses joies.

Dès les commencements de la colonie, la Nouvelle France vit son clergé partager les mêmes privations et se soumettre aux mêmes fatigues que le plus humble des paysans. Le prêtre accompagne le soldat dans ses expéditions et le pionnier dans ses courses. Il subit avec lui les fortunes de la faveur royale ou les oublis d'une politique en revers. Aussi lorsque la fière Albion viendra hisser son drapeau sur la hampe qui n'en avait point connu d'autre que le fleurdelisé, les ennemis, qu'on trouvera en trop grand nombre parmi nos conquérants, comprendront-ils que pour amener notre peuple, ils doivent d'abord se concilier notre clergé ; et ils n'épargneront ni la ruse, ni la menace, pour séparer le pasteur de son troupeau. Ils le comprennent encore à l'heure présente, ces politiciens avides avant tout d'honneurs et de gros billets, qui, pour dominer le peuple, voudraient reléguer le prêtre dans sa sacristie et exclure son influence du domaine public.

Le clergé de la Nouvelle France a vécu au sein de la foule chrétienne dont il a dirigé les mouvements et les progrès. Homme du peuple qu'un Laval, qui, présidant aux destinées civiles de la colonie aussi efficacement qu'à ses destinées religieuses, met sa sagesse et son zèle à la délivrer de ses pires ennemis : l'intempérance, l'ambition et l'esprit de lucre. Homme du peuple qu'un Plessis, allant porter jusque sur les marches du trône d'Angleterre la cause de son troupeau injustement opprimé. Hommes du peuple les Laflèche et les Bourget, endiguant l'erreur envahissante du libéralisme et de l'indifférentisme. Hommes du peuple, les Taché faisant entendre aux quatre vents du Ciel la plainte des petits enfants infortunés qu'on prive de leurs écoles. Hommes du peuple que ce clergé admirable qui se lève en masse, trois siècles durant, pour défendre sans relâche et protéger à tout prix le trésor le plus vital à toute nationalité, le trésor de sa foi, le trésor de sa langue.

De toutes ces pages d'or écrites dans notre histoire par notre clergé, celles qui retracent les faits et gestes de nos Oblats ne sont pas les moins belles. Il est sûr que les Oblats de l'heure présente, pour marcher dignement sur les vestiges de leurs devanciers, doivent avant tout être

les hommes du peuple. Le tempérament apostolique de l'Oblat, c'est l'esprit d'évangélisation des humbles. *Evangelizare pauperibus misit me.* Leur vie n'a pas manqué à leur devise, et l'ouvrier de Saint-Sauveur, comme l'écolier de nos institutions, le métis de Saint-Paul comme l'Indien de l'Ile-à-la-Crosse et le colon liseur des « *Mines* », savent jusqu'à quel degré héroïque celui qu'ils nomment *leur Père* leur a donné son esprit, son cœur, son travail et sa vie. Les Durocher, les Lecompte, les Léonard et tant d'autres en sont aussi des témoignages éclatants.

***

Si une tradition séculaire fait du prêtre de notre pays l'homme du peuple avant tout, il convient d'en trouver une autre cause, qui explique partiellement la première, dans l'organisation sociale de notre pays. Homme du peuple par tradition, le prêtre au Canada l'est aussi par entraînement.

L'égalité démocratique, loi de l'univers social du temps présent, qui chez nous s'est faite à peu près sans secousse, a rapproché comme par nécessité le ministre sacré des petites gens. Ailleurs, le prêtre, longtemps habitué à n'aller au commun peuple que par héroïsme, s'en est trouvé séparé comme par un abîme, quand il a vu ses violents projets d'égalisation sociale. Chez nous, le prêtre n'a pas eu besoin d'aller au peuple, le peuple s'est trouvé son voisin, son entourage, son milieu social.

***

Cet esprit démocratique qui s'est emparé graduellement de notre pays, et a eu, il nous semble, une grande influence sur les rapports du clergé avec la masse chrétienne, s'est trouvé renforcé en raison de l'extraction même de nos prêtres. C'est le peuple qui, chez nous, a donné à l'Église des prêtres. Le fils du cultivateur et de l'ouvrier d'abord, le fils de l'homme de profession un peu, le fils d'ancien noble en de rares exceptions, telle est l'échelle des vocations à l'état ecclésiastique au point de vue qui nous occupe.

Longtemps, au sein des plus vieilles nations, les seuls fils de grandes familles à peu près avaient pratiquement accès au saint autel. Chez nous, c'est surtout le fils du cultivateur qui est devenu curé et c'est ce qui a donné à notre clergé une connaissance minutieuse des mœurs de son peuple et qui a ouvert à sa direction une entrée dans les plus intimes replis de l'âme populaire. Presque tous nos évêques, avant de monter sur le trône pontifical, avaient dans leur enfance connu le travail des champs ; souvent le Maître a pris des pasteurs d'agneaux et leur a dit : « Venez, désormais vous serez des pasteurs d'hommes. » Et qu'on ne se scandalise pas de cette humble origine de nos ministres du sanctuaire, et qu'on n'ait point de crainte qu'elle nous ait donné des prêtres populaciers et vulgaires. Le miracle des douze pêcheurs de Galilée, devenus les douze lumières

de l'Église, s'est accompli dans nos saints et dignes prêtres du Canada. L'esprit de foi puisé au sein de la famille, le zèle des âmes allumé en eux par l'Esprit Saint, la formation cléricale reçue dans nos séminaires, en ont fait de pieux et dignes pasteurs en même temps que de vrais pères du peuple. Et c'est peut-être ce qui explique principalement l'emprise puissante de l'Église sur notre sol natal et la floraison luxuriante qu'elle a pu y produire.

***

Homme du peuple par tradition, par son milieu social et par son origine personnelle, le prêtre canadien l'a été plus encore peut-être de par l'organisation paroissiale. Comme le disait naguère l'un de nos grands hommes publics, « la paroisse fut le groupement naturel, la véritable cellule sociale dont la multiplication a fait notre peuple. Elle fut et elle est restée chez nous la pierre angulaire de l'édifice national, c'est de ce foyer traditionnel que sont sortis les meilleurs et les plus solides de nos hommes d'Église et d'État. » Or, Mes Révérends Pères, vous le saisissez tout de suite, le pivot de l'œuvre paroissiale, c'est le prêtre. Et de cette condition, nécessité pour lui d'être avant tout l'homme du peuple. C'est le curé, en effet, dans la paroisse, qui est le principe et l'appui de tout mouvement de progrès non seulement au point de vue strictement religieux mais aussi bien au point de vue national et même économique.

Cette organisation paroissiale si compacte, si unie, si résistante, avec son curé pour âme et pour principe, a créé entre le peuple et le pasteur une intimité de vie que peu d'autres pays ont pu mieux connaître. La vieille paroisse française, la plus belle de l'Europe, a été transplantée en Amérique, mais émondée de son impuissance civile, de son oligarchie seigneuriale et de sa sujétion gallicane aux pouvoirs publics. C'est elle qui a fait chez nous le clergé populaire que nous avons, connaisseur de ses ouailles et connu d'elles, les paissant journellement avec tendresse et simplicité, penché sur elles sans scrupule pour sa dignité sociale et la pureté de son blason.

Je voudrais vous citer, mes Révérends Pères, le nom d'une paroisse où se soit accompli ce fait heureux: il faudrait pour cela nommer à coup sûr toutes nos vieilles paroisses de la Nouvelle France. Elles ont toutes été scellées de ce cachet précieux. A l'heure présente, où les conditions sociales sont bien exposées à changer, il en est une pourtant qu'on a appelée *la paroisse idéale,* et j'ai besoin de le dire puisqu'elle est à nous. J 'ai nommé Saint-Sauveur de Québec. Il n'y a pas longtemps encore, on a pu écrire d'elle cette parole significative : « Là, le cœur du peuple, le cœur du prêtre, le Cœur de Jésus, ces trois cœurs faits l'un pour l'autre, battent à l'unisson. » Le cœur de l'apôtre paroissial sait se porter vers le cœur de son peuple et tous deux se porter vers le cœur de Dieu.

***

Messeigneurs, Révérends Pères, tous ceux qui vous ont vus à l'œuvre peuvent rendre témoignage que vous personnifiez ce trait saillant du prêtre canadien.

Hommes de Dieu, vous l'êtes par votre piété profonde, par les dons généreux de la grâce en vous, par votre zèle pour la cause sainte. Mais c'est l'autre aspect de votre caractère sacerdotal que nous voulons admirer ce soir, et nous ne pouvons nous empêcher de remercier le ciel de nous avoir marqué notre place dans une phalange aussi glorieuse d'apôtres du peuple chrétien. Nous devons aussi un témoignage solennel aux directeurs, qui, de parole et d'exemple, nous conduisent fidèles dans les glorieux sillons de notre carrière. Ce n'est pas un trait, ce sont tous les actes de leur direction qui nous imprègnent de cet esprit d'apostolat populaire ; qu'il suffise de mentionner le contact qu'ils ont bien voulu nous faire prendre avec la Jeunesse Catholique, il y a quelques mois, et les sages enseignements, qu'à cette occasion, ils ont su nous inculquer.

Nous osons vous promettre, Messeigneurs et Révérends Pères, que vos exemples ne seront pas infructueux. La leçon qui se dégage des longues considérations que nous venons de faire sur notre clergé national et la conduite de nos aînés, nous forcera demain à être, non point des prêtres suiveurs et ralentis, mais d'apostoliques entraîneurs du peuple dans la lice chrétienne, en avant de l'erreur et de la faiblesse, en avant du franc-maçon et de l'enrôleur, contre l'enfer et tous ses suppôts; et c'est ainsi, qu'en marchant sur les brisées de ceux qui sont aujourd'hui nos modèles, nous donnerons à l'Église des prêtres et à la Congrégation des Oblats qui pourront dire cette parole chère à tous les fils de Monseigneur de Mazenod : « *Evangelizare pauperibus misit me. Pauperes evangelizantur.* »

Ce discours, d'un intérêt si spécial, enthousiaste, nerveux, débité avec chaleur et maîtrise, a été très goûté. On va voir du reste comment Monseigneur l'Archevêque de S. Boniface réunira dans sa bouche les appréciations de l'assemblée.

DISCOURS DE MGR LANGEVIN, O. M. I.

ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE.

De droit, c'est à l'archevêque de Saint-Boniface, le si valeureux et puissant lutteur de la cause catholique au Canada, le si digne émule et successeur des grandes figures

épiscopales de notre histoire, le si fidèle et dévoué fils de notre famille religieuse, c'est à Monseigneur Langevin qu'il appartenait de dire, avant tous les autres, l'impression qu'il emporterait de cette première réunion de nos fêtes jubilaires. Il le fit en un impromptu d'une insigne valeur. Idées fortes, vives, enflammantes ; tours sémillants, marqués de sa frappe ; sentiments d'une chaleur embrasée comme la lave d'un volcan ; doctrine et piété, énergie et onction ; on cherche en vain à caractériser d'un mot juste ce genre qui constitue sa manière. Qu'il suffise de dire qu'il fut lui-même au naturel. On devinera s'il fut entendu *con amore.*

Le pâle résumé qui suit, forcément incomplet et sans vie, ne rappellera que de loin la magnificence du réel discours de Sa Grandeur.

Monseigneur débute par un cri spontané de légitime fierté pour sa Congrégation. Certes, proclame-t-il, je suis toujours honoré d'être Oblat, mais quelqu'un qui l'a été d'une façon singulière, c'est moi, pendant cette soirée en famille. Le caractère propre d'une famille se dessine dans ses fêtes, dans ses manifestations extérieures, plus encore dans ses joies intimes. Or, je le dis, la Congrégation des Oblats n'est pas une congrégation dégénérée : elle nous l'a prouvé ce soir. Dieu merci, les jeunes se montrent dignes de leur héritage. Quand on est de noble race, le culte du souvenir fait du bien à l'âme. Dans le passé, en effet, l'avenir est enraciné. Grâces à Dieu, nous avons, nous, un glorieux passé. Et je le dis, c'est quelque chose que d'avoir un passé ! Laissons à d'autres le *petit métier* de rabrouer le passé pour exalter le présent et l'avenir. Ce sont là des inclinations bâtardes, il n'y a que des nations ou des institutions abâtardies qui n'aient point d'histoire ou qui tendent à la renier. Quant à nous, trop belle est la nôtre : soyons-en fiers, aimons à la revivre ! Nous trouverons là le secret d'un avenir toujours pur et prospère.

Après cette entrée en matière, énergique et pleine d'envergure, Mgr signale le brillant combat d'*humilité* auquel on

vient d'assister. Le R. P. Supérieur s'est oublié pour louer l'œuvre des anciens ; les anciens se sont levés dans la personne du R. P. Duvic pour décharger sur les épaules de leur successeur le fardeau de leur gloire. Discrétion réciproque, preuve de leur élévation d'âme ; elle manifeste la noble formation religieuse qui est l'apanage de cette maison. Nos jeunes frères y sont à bonne école.

Monseigneur a été frappé de l'unité des travaux de ces derniers. Leurs aînés ont volé, dans leur éloquence, d'un vol puissant, alerte et facile. Les jeunes, comme des aiglons, ont les ailes moins longues, mais ils sont de race.

Sa Grandeur narre, ici, avec grâce et à propos, la légende des aigles éprouvant leurs aiglons. Les aigles, quand la couvée est éclose, conduisent au sommet des cieux leurs petits, pour en exposer la prunelle à peine ouverte aux dards perçants du soleil : si les aiglons n'en peuvent soutenir l'éclat, jugés indignes de vivre, ils sentent les serres paternelles se dilater pour les laisser choir dans l'abîme ; quand ils fixent résolument les splendeurs de l'empyrée, ils sont ramenés à l'aire de naissance, ils sont élevés avec tendresse. Nos aiglons se sont approchés du soleil, ils se sont affirmés de bonne race. Les aînés les presseront sur leur cœur avec attendrissement et espoir.

Les travaux présentés tout à l'heure ne pouvaient être plus éloquents et plus distingués. Accord unanime à dire au bon Père Supérieur et au personnel dirigeant de la communauté la gratitude et le dévouement des âmes, pensée approfondie et développements amples et lucides, chaleur et zèle dans le mouvement, vives couleurs du style, naturel de la diction, tout en un mot a témoigné de la haute éducation apostolique qui façonne les esprits dans cette institution. L'œuvre du Scolasticat s'y révèle admirable : on y forme des Oblats, de la bonne manière. Les directeurs se dévoilent des apôtres éducateurs méritants, qui sèment à pleines mains le blé des bonnes idées. Ce blé, il lève, il donne déjà des épis dorés. Touchants ont été les mâles accents de nos jeunes. Mgr n'hésite pas à dire que cette séance eut fait l'admiration et l'édification des étrangers.

Il daigne insister sur quelques-uns des enseignements tirés de la circonstance. Sur celui-ci, entre autres, à savoir, que nos étudiants apprennent ici beaucoup d'Écriture Sainte, beaucoup de théologie, beaucoup de philosophie, beaucoup de toutes les sciences ecclésiastiques ; mais encore que nos futurs prêtres apprennent à faire le bien comme il le faut faire de son temps et en son pays. On a vu comme nos scolastiques travaillent, sous l'impulsion de leurs maîtres ; comme ils travaillent *bien*. En vérité, s'il faut étudier la théologie et les autres matières scolastiques, — et, certes, oui, il le faut ! — n'oublions pas non plus qu'elles sont des diamants à mille facettes : on peut les examiner sous divers jours. Or donc, si le prêtre se contentait de s'approprier les notions d'école pour les posséder comme on possède une vieillerie sans valeur, sa doctrine d'antiquaille ne saurait plus convertir les hommes de nos jours. Non, pénétrons-nous de la saine théologie, de la saine philosophie, et jusque dans la moelle des os, mais apprenons à l'appliquer à l'homme comme il vit à côté de nous. Voilà pourquoi il est de première nécessité que nos jeunes soient sagement avertis des *questions actuelles*, selon l'expression reçue, afin de pouvoir y utiliser les énergies de leur science profonde. Il faut que nos oblats soient au courant de la situation de l'Église dans leur pays, pour remplir plénièrement leur mission de sauveurs du peuple. Suffirait-il de s'abriter derrière des livres, de se cantonner dans des abstractions ingénieuses, pour accomplir son devoir d'apostolat ? Ce ne serait point avoir l'esprit de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il fait bon de voir, au contraire, que nos scolastiques nagent et boivent dans les grandes eaux d'une doctrine pratique autant que substantielle. Ils reçoivent ainsi une formation efficace pour leur ministère de demain, en quelque lieu qu'ils se trouvent. Ce serait grande erreur de croire que par une formation distinguée et renseignée, ils écartent de leur dévouement telle fonction ou bien telle autre. Non, ils savent qu'une œvre devient nôtre, dès que la Congrégation l'accepte ; l'on est également Oblat dans

un ministère ou dans un autre, quand on y est de par l'obédience légitime.

Toutefois dans la mesure où nous serons du temps présent, nous accomplirons fructueusement notre tâche. Un clergé qui penserait autrement ne serait pas à la hauteur de son devoir. Que nous soyons chargés des pauvres, que nous ambitionnions de convertir les infidèles, nous avons aussi les nôtres à sauver, et parmi eux, des *pauvres*, en vérité, des *déguenillés spirituels*, des mendiants du pain de l'intelligence et de la foi. Et la théologie vivante, s belle et si vraie, n'est-elle pas propre à nourrir ces âmes pauvres et affaiblies ? Il est acquis que le monde a plus soif de vérité que jamais ; il est acquis aussi qu'elle lui manque plus que jamais.

La vérité est inconnue dans le monde. De là vient qu'elle est tant maltraitée, surtout dans la vie publique. Ce sont particulièrement, de fait, nos hommes publics qui ne connaissent pas la vérité catholique, c'est le grand mal de notre temps. Voilà pourquoi ils se fabriquent, au besoin, une conscience à eux, toute de circonstance ; ils ont deux consciences, une pour la vie privée, l'autre pour l'extérieure ; les deux n'obéissent pas toujours à la même morale. De là, en des occasions suprêmes, ils négligent les principes catholiques qu'ils ont l'impérieux devoir de défendre et de faire respecter. Il y a là de quoi jeter dans l'épouvante. C'est un spectre terrible qui apparaît. Le grand fléau du libéralisme, celui qui a perdu l'Europe, fond avec une impétuosité grandissante sur notre pays. Depuis longtemps, il a commencé son œuvre. Notre peuple, le peuple canadien est catholique, sans doute ; peu de pays au monde où la foi soit aussi vive, on l'a dit avec justesse ; mais d'autre part, peu de pays au monde où les hommes publics, qui se réclament de l'Église, soient si peu instruits de la vérité catholique intégrale, peu qui n'essaient d'en réduire la plénitude, d'en minimiser l'influence.

Encore une fois, c'est la grande erreur du libéralisme, elle veut battre son plein. Or le libéralisme c'est l'ancien césarisme, devenu le gallicanisme, c'est-à-dire le culte de

l'État. Nos hommes publics se grisent de leur pouvoir, pour dormir sur leurs lauriers, comme les potentats dont parle l'Écriture : « *Crapulantes in vino.* »

Ils font la guerre à la vérité catholique, parce qu'ils s'imaginent que l'Eglise leur est une puissance rivale, alors qu'elle est leur appui véritable selon la justice et la liberté.

Ne nous abusons pas : de bonne ou de mauvaise foi, c'est à l'Église qu'ils s'en prennent. La guerre que fait le libéralisme est la même partout : quelque forme qu'il prenne, au fond c'est toujours le même diable. Naïveté dangereuse de nous figurer que nous autres, dans notre pays, nous avons de bons diables ! Non, le diable est toujours le même partout, et son œuvre est toujours l'œuvre de perdition.

Qui donc repoussera cette hydre du libéralisme, sinon un clergé vaillant, savant et averti ? Vous faites bien, mes jeunes Frères, de vous préparer à combattre cette néfaste erreur. Il faut le faire fortement. Il s'agit de prêcher carrément la vérité partout et toujours, la vérité toute pure, la vérité toute pleine. C'est pourquoi je félicite les jeunes qui ont parlé tout à l'heure de l'avoir fait sans s'occuper peu ou prou des grands noms que la vraie doctrine pourrait gêner.

Il faut pour cela, encore un coup, se préparer à mener la lutte sur le terrain actuel. On est de l'Église, mais de l'Église de son temps et de son pays. Nul ne s'est montré plus Juif que Notre-Seigneur. Ne s'est-il pas servi d'abord de tout ce qu'il y avait de bon dans son pays pour faire le bien ? Il a Lui-même déclaré qu'il avait été envoyé en premier lieu pour les brebis d'Israel. Eh ! bien, à l'exemple de Notre-Seigneur, il faut que nous soyons des prêtres de notre pays. Quiconque veut être apôtre d'un pays, doit s'identifier avec le pays qu'il évangélise, pour le pénétrer de vérité religieuse et de vitalité chrétienne.

Sa Grandeur répète ensuite combien elle est enchantée de tout ce qui vient de lui apparaître. J'en bénis Dieu, dit-Elle. Si j'avais, ce soir, à me choisir un Institut religieux, je n'hésiterais pas à me faire Oblat, ce serait encore plus vite qu'autrefois.

Monseigneur ouvre ici une parenthèse pour exprimer son estime envers le R. P. Supérieur et mettre à jour certains détails historiques fort élogieux à l'endroit de celui-ci. Il termine en caractérisant d'un mot très heureux son appréciation respective des trois travaux présentés par nos frères. Le premier, dit-il, a parlé en professeur de rhétorique, le deuxième en maître des novices, le troisième, enfin, en missionnaire : il a prêché la vérité ; il n'a pas craint de fustiger au passage certaines personnalités compromises ; c'est bon, il faut le leur dire ! « *Lave tes mains, Pilate, tu n'es pas innocent des injustices de ta faiblesse.* »

Pour résumer, Sa Grandeur de nouveau se dit enchantée, ravie, sans expressions pour rendre sa joie et son admiration. Haute est l'idée qu'Elle a de la formation religieuse de nos jeunes Oblats. Elle les exhorte et les encourage à en avoir toujous un parfait souci.

***

Comme on a pu le remarquer, Mgr l'Archevêque de S. Boniface a été séduit par le côté pratique et le ton décidé des discours. Ses allusions ont laissé voir que certains passages relatifs aux menées des politiciens modernes vis-à-vis de l'Église et du clergé, certains énoncés sur le rôle social du curé, lui sont allés droit au cœur et ont remué toute son âme de champion des droits sociaux de l'Église.

Sa Grandeur Mgr Legal, vu l'heure très avancée, se refuse à faire un long discours. Elle se contente, et c'est très éloquent, de dire de Mgr l'Archevêque de S. Boniface : « Ses paroles sont mes paroles ; son cœur, c'est mon cœur. »

***

Les esprits sont tout transportés quand la séance prend fin : l'assemblée se lève et se disperse.

Pendant que les frères vont mettre une dernière main aux jeux d'illumination, un goûter frugal redonne de la

vigueur aux nerfs, tendus par tant de hautes pensées et d'enthousiastes émotions.

Répondons maintenant à l'appel qui nous invite à descendre au parterre : un spectacle nouveau nous y attend.

L'ILLUMINATION DU PARTERRE

Au dehors, la nuit est éclairée *a giorno.* Le Scolasticat jaillit des ombres, jetant mille feux par toutes ses embrasures.

Au premier aspect, les yeux du cœur aperçoivent la BIENVENUE brillante, que tracent en sillons de flammes, au portail, quatre cents ampoules électriques, entre le double millésime 1885-1910.

Là-haut, aux rampes de l'avant-toit, des flambeaux forment une dentelle de météores, qui s'agite depuis les ailes du clocheton jusqu'aux amortissements. Des encoignures, deux guirlandes de lanternes vénitiennes s'échappent avec élégance, et d'un gracieux effort vont rejoindre la crête de nos grands cèdres verts, qu'on prendrait pour des spectateurs muets et impassibles, rangés en hémicycle.

Le cordon de lumière, de cime en cime, continue ensuite à décrire des arcs coulants et faciles, tout autour de l'enceinte, bordée de sapins et de platanes ; il s'entrelace au feuillage sombre dont les intervalles tamisent ses rouges lueurs.

Une voûte de clarté élève ainsi son dôme au-dessus de nos têtes et porte sa courbure bien au-delà de la gazonnée.

Nos artistes en illumination ont poussé l'industrie jusqu'à semer sur le terrain des lanternes sourdes,—genre très économique ! — dont les douches lumineuses, vives et surprenantes. . . saisissent en sursaut les herbes qui sommeillent.

Partout, les rayons étincelants vont, viennent, s'entrecroisent et se brisent: tels les fers luisants de quelque combat féerique. . . La brise porte dans ses plis onduleux les larges échos de la fanfare, qui reproduit les accords d'antan, vibrations singulièrement émouvantes pour les anciens. On répète les chants que la tradition a consacrés par l'usage d'un

quart de siècle. Et *Zéphyr* couvre toutes ces magnificences radieuses d'un souffle amène et caressant.

A ce bouquet de *symphonies* et de *phosphorescences*, il ne manque rien, pas même de la vie. Le murmure des voix y met de la pensée, du cœur. On entend des rires gais qui déchirent l'ombre, on arrête au passage des *ah*! exclamateurs, et des « *Voyez donc*! » reconnaissants.

— « C'est bien, c'est bien,» prononce en appuyant, le doyen d'âge des visiteurs.

— « Et surtout, il y a de l'unité, de l'organisation,» de sa voix claironnante reprend l'archevêque de S. Boniface.— « Et puis c'est distingué,» ajoute le sens délicat d'un connaisseur. Les émerveillements et les courtoisies vont ainsi leur train.

Le charme de ces effluves enivrants n'a pas l'heur, hélas ! d'arrêter le cours des astres. On se sépare, la nuit fort avancée. Des chars loués pour la circonstance ramènent au Juniorat et à l'Université la majorité des Pères venus à la retraite. Les autres, avec nos visiteurs étrangers à la Province, trouvent place dans les cellules du Scolasticat.

Le temps a marqué un nouveau jour au calendrier quand les dernières étincelles s'amortissent, les derniers bruits se taisent, et s'endorment les dernières émotions. Le succès commencé de notre triduum jubilaire, dans l'âme de ceux qui ont été à la peine, met un cachet d'inaltérable joie : de grand cœur, avant de clore l'œil enfin, ils disent à Dieu un profond merci.




R.P.O.PAQUETTE


R.P.J.DENIS


R.P.M.MAGNAN


R.P.L.SIMARD


R.P.A.JOYAL


R.P.A.FAURE


R.P.A.JASMIN


R.P.G.SIMARD


R.P.A.McGOWAN


R.P.F.PERDEREAU


R.P.H.RIVET


R.P.F.BLANCHIN


R.P.C.CHARLEBOIS


R.P.A.POLI


R.P.G.VAN-LAAR


R.P.J.DUVIC


R.P.J. MANGIN


R.P.G.CHARLEBOIS


R.P.F.GOHIET


R.P.S.BRAULT


R.P.O.VALENCE


R.P.J.FAYARD


R.P.L.PERRUISSET


R.P.G.BERNÈCHE


R.P.C.DENIZOT


R.P.E.CORNELL


R.P.H.BARON


R.P.D.DALPÉ

1885


R.P.R.VILLENEUVE


R.P.U.ROBERT


R.P.R.DeGRANDPRÉ

1910

PROFESSEURS

DEUXIÈME JOUR : 30 AOUT 1910.

AVANT LA MESSE.

Dès cinq heures, les messes privées se célèbrent à tous les autels du Scolasticat, et dans les couvents du voisinage. Autant de mystères intimes, où s'épanche de la joie, de la reconnaissance, de l'amour. Pour plusieurs, c'est le ressouvenir des premiers jours de la vie sacerdotale, en son même cadre de paix et de solitude.

Petit déjeûner et revue des choses d'autrefois dans les corridors, les salles et les parterres. Profitons-en pour examiner le tableau des statistiques de la maison, intéressant au premier chef. C'est grâce à la mémoire fidèle et aux recherches *more majorum* du R. P. Duvic, que cette page d'histoire a été appendue aux murs ; les chiffres ont une éloquence sans réplique, et certes, dans l'espèce, il n'y a pas à le regretter.

STATISTIQUES DU SCOLASTICAT ST-JOSEPH,

Du 8 Sept. 1885 au 1er Août 1910.

				Nombre d'années :
Supérieurs :	RR. PP.	Mangin,	1885–1893.	8
		Duvic,	1893–1906.	13
		G. Charlebois,	1906–1910.	4
Professeurs :	RR. PP.	J. Fayard,	1885–1887,	2
		G. Van-Laar,	1885–1888,	3
		F. Gohiet,	1885–1893,	8
		J. Duvic,	1887–1910,	23
		A. Poli,	1887–1897,	10
		S. Brault,	1888–1890,	2

Professeurs :	RR. PP.	O. Valence,	1887–1899,	12
		G. Charlebois,	1890–1910,	20
		J. Malmartel,	1892–1896,	4
		W. Patton,	1892	
		L. Perruisset,	1893–1907,	14
		A. McGowan,	1896–1897,	1
		A. Faure,	1897–1905,	8
		F. Perdereau,	1897–1899,	2
		J. Mangin,	1897–1898,	1
		C. Charlebois,	1897–1898,	1
		Frs. Blanchin,	1898–1910,	12
		G. Bernèche,	1899–1900,	1
		E. Cornell,	1900–1903,	3
		C. Denizot,	1904–1906,	2
		A. Baron,	1899–1904,	5
		L. Simard,	1905–1909,	4
		H. Rivet,	1904–1906,	2
		A. Jasmin,	1905–1907,	2
		G. Simard,	1906–1908,	2
		J. D. Dalpé,	1907–1910,	3
		Rod. Villeneuve,	1907–1910,	3
		U. Robert,	1908–1910,	2
		R. de Grandpré,	1908–1909,	1
		A. Joyal,	1909–1910,	1

Economes :	RR. PP.	Van Laar,	1885–1888,	3
		S. Brault,	1888–1890,	2
		G. Charlebois,	1890–1903,	13
		L. Perruisset,	1903–1905,	2
		M. Magnan,	1905–1908,	3
		U. Robert,	1908–1910,	2

Curés : RR. PP. G. Charlebois.
C. Charlebois.

Vicaires : RR. PP. Cornell.
Rivet.
O. Paquette.
J. Denis.

Du 8 Sept. 1885 au 1er Août 1910

Oblations perpétuelles : 352, $14\frac{1}{12}$ par an.

Ordinations : { 192, au Scolasticat / 82, ailleurs } moyenne de 11 par an.

Nombre des Scolastiques.—36 en 1885.
72 " 1904, (Américains et Européens y compris).
48 " 1910, (dont 43 de la province du Canada).

Destination : Des scolastiques qui ont passé au scolasticat pendant ces 25 ans et qui ont fait leurs vœux perpétuels :

98 sont actuellement prêtres dans la Province du Canada, (professeurs du scolasticat y compris).
32 sont dans la 1ère Province des Etats-Unis.
17 " " la 2ème Province des Etats-Unis.
33 " " la Province du Manitoba.
18 " " le diocèse de S. Albert.
9 " " la Saskatchewan.
10 " " la Colombie Britannique.
4 " à Ceylan, RR. PP. Euzé, Soubry-Matthews, Lortie, Larose.
3 " dans le Yukon : RR. PP. Lébert, Rivet, J. Allard.
3 " en France : RR. PP. Audemard, Clerc, Priour.
3 " " Allemagne : RR. PP. W. Kulawy, J. Dröder, A. Kulawy.
3 " dans le MacKenzie : R. P. A. Giroux, H. Giroux, D. Laferrière.
1 " à Natal : R. P. Hanon.
1 " dans le Transvaal : R. P. Schang.
1 " en Belgique : R. P. Van Hecke.
25 sont encore étudiants au Scolasticat, dont trois prêtres scolastiques.
En tout, 258 Oblats à vœux perpétuels.

Décédés : 2 professeurs sont morts au scolasticat : RR. PP. Malmartel et R. de Grandpré.
Le R. P. Royer y est décédé, mais appartenait à la maison de Québec.
10 Scolastiques sont morts au Scolasticat après leur profession et avant la prêtrise.
3 sont morts prêtres, mais avant de recevoir une obédience : RR. PP. Pascal, Hermitte et Sylvestre.

En outre: 6 Frères convers ont fait leurs vœux perpétuels au Scolasticat : FF. D. Pelletier, E. Verret, L. Pelletier, Cadieux, Mercure, Ph. Auclair.

* * *

Sur les 9 heures, nos invités de l'extérieur nous arrivent pour la grand'messe. Messieurs les membres du clergé et



1885 FRÈRES CONVERS 1910

les représentants des différentes communautés religieuses du diocèse sont reçus en nos parloirs, tout rafraîchis de couleurs et de verdure. Incontinent, la cloche paroissiale sonne à grandes volées l'heure du Sacrifice.

LA GRAND'MESSE.

La procession s'organise au Scolasticat. Les rangs se forment dans l'ordre suivant : après le porte-croix et les acolytes, les scolastiques, les Oblats de la Province, les prêtres et religieux très nombreux, curés, Dominicains, Capucins, Pères de Marie, Rédemptoristes, Chanoines Réguliers, et les autres, tous en habit de chœur ; puis, entourés de nos Supérieurs et des dignitaires de la Province, Mgr l'évêque de S. Albert, en rochet, et Mgr l'archevêque de S. Boniface, en cappa magna. Sa Grandeur Mgr l'archevêque doit pontifier à la messe. Ce ruban mobile, aux contours variés et joyeux, se déroule entre les haies de thuyas et d'érables, du Scolasticat jusqu'à l'église paroissiale. Le cortège traverse l'allée du centre et pendant que le célébrant et ses ministres vont au trône revêtir les ornements sacrés, les autres prennent place dans la nef toute peuplée de fronts pieux. Outre ceux déjà mentionnés, on y voit les étudiants de l'Ordre de S. Dominique dont le Scolasticat canadien est en ville ; ceux de la Compagnie de Marie, dans le même cas ; plusieurs jeunes Pères Capucins. Les scolastiques Rédemptoristes n'ont pu venir, retenus par les exercices de la retraite. Il y a aussi des religieuses en grand nombre, surtout de la Congrégation des Sœurs Grises, des Sœurs du Sacré-Cœur, et d'autres. Enfin quelques paroissiens et quelques laïques amis de la maison. L'église est à peu près remplie.

Pendant ce temps, à l'orgue on joue une entrée triomphale.

Le Pontife est à l'autel, l'encens fume, la liturgie déroule ses splendeurs. Les yeux des assistants, en de pieuses distractions, s'égarent sur les autels pour admirer des lis géants, d'une virginale blancheur et d'un doux fleurant arôme, cachés à demi entre des palmiers verts. Les statues ont pris des

teintes riantes, et le Crucifié sanglant paraît mettre un peu de joie dans sa douleur.

Les murs de notre modeste église ont été festonnés des couleurs papales, que relèvent avec symétrie des écussons d'argent au chiffre jubilaire. Entre tous ces décors, riches de grâce et de majesté, le trône pontifical par ses tentures écarlates saisit et impressionne le regard.

Mais l'âme a vite fait de contempler plutôt les pensées qui reluisent sur les fronts de tous ces heureux Oblats que nos fêtes auréolent.

La chorale chante en musique ancienne la messe de Peel.

La messe se continue. Le Saint Sacrifice, lien d'union chrétienne et source de toute vie religieuse, nous remet au Calvaire, nous enseignant les leçons qui font la sainteté et la puissance apostolique. A l'autel, le R. P. Provincial du Canada, et le R. P. Provincial du Texas assistent Monseigneur, comme diacres d'honneur. Le R. P. Supérieur fait l'office de prêtre assistant. Les RR. PP. Magnan et O. Paquette, autrefois du personnel de la maison, sont diacre et sous-diacre d'office. Le R. P. Joyal, professeur d'Écriture Sainte, remplit les fonctions de maître des cérémonies.

A l'évangile, le R. P. Villeneuve, professeur de Philosophie, prononce le sermon qui suit :

SERMON DU R. P. R. VILLENEUVE.

Messeigneurs,
Révérends Pères,
Bien chers Frères.

Vous êtes venus religieusement fêter le 25e anniversaire de la fondation de notre cher Scolasticat. Hier soir, tour à tour, la voix du cœur s'est fait entendre dans la bouche des jeunes et des anciens, pour dire de la reconnaissance et de l'amour. A cette heure, au milieu des encensements qui portent au ciel nos vœux et nos prières avec l'hommage de l'auguste Victime, il me semble que l'hymne qu'il convient de dédier à notre maison jubilaire, c'est de mettre en relief l'œuvre sublime qu'il est dans son rôle d'accomplir ; œuvre toute sainte et toute imprégnée de divin ; œuvre longue et difficile aussi, s'il en est ; comme le sacerdoce, elle épuise tout ce que la nature peut produire de meilleur, y verse tout ce que le Cœur

de Dieu est incliné à épancher de grâce dans une âme d'apôtre, et fait de ce mélange, qu'on peut véritablement appeler déiviril, ce chef-d'œuvre incomparable qui constitue le *missionnaire.* De cette formation d'état dont le soin est commis à cette institution du Scolasticat, je voudrais, mes Révérends Pères et mes Bien Chers Frères, vous dire trois choses : en premier lieu, sa nature ; ensuite, ses principes ; et pour terminer, ses fruits.

Le sujet pourrait paraître banal ou trop abstrait à des âmes superficielles : vous sentez trop vivement les mystères qui se sont accomplis dans vous, entre ces murs, pour qu'il ne ravisse pas votre pensée et votre cœur. Je demande donc les lumières de l'Esprit-Saint par l'Immaculée Vierge notre Mère, et je commence tout de suite d'exposer la nature de cette formation que le Scolasticat doit procurer aux sujets soumis à sa lumineuse et génératrice influence.

I

NATURE DE NOTRE FORMATION D'ÉTAT.

Le noviciat, a-t-on dit, est le sein qui nous enfante à la vie religieuse. On peut ajouter que le Scolasticat est le foyer domestique d'un Institut religieux, où se développent dans leur sens naturel et sont conduits à l'adolescence ces germes de vie déposés dans une âme par les exercices du noviciat.

Dans la vie humaine, l'importance du foyer domestique n'est pas à démontrer : l'expérience la plus commune l'établit évidemment. C'est à ce point qu'on a pu appeler le foyer domestique *le sein* de notre mère *la famille.* Et c'est très vrai. Car l'homme de par sa nature a une double vie, la vie physique et la vie morale, ou encore la vie individuelle et la vie sociale. C'est dans le sein de la mère, comme dans un nid tout chaud d'amour et tout moelleux de tendresse, que s'opère la formation de son être physique ; mais quand il ouvre les yeux à la lumière du jour, son être n'est pas encore terminé. Il lui manque une autre vie, vie plus humaine puisqu'il devra la posséder à un dégré qui lui sera propre, je veux dire la vie de connaissance et d'amour, la vie supérieure et sociale. Or cette autre vie, le sein où il y est engendré, c'est le foyer domestique. De sorte que, — sublimités de la Providence ! — deux seins ont été le berceau de l'homme : le sein de la mère et le sein de la famille. Le sein de la mère qui lui a donné ses os, sa chair, son sang ; le sein de la famille qui lui a donné ses pensées et ses affections, la lumière de sa raison et la poussée de son cœur. En un mot, mes bien chers Frères, le foyer domestique dans la vie humaine développe la vie physique, provoque l'éclosion de la vie de relation, et infuse la vie morale. C'est là proportionnellement, il me semble, le rôle du Scolasticat : c'est le foyer de la famille religieuse.

***

Notre vocation est double : nous sommes religieux et nous sommes missionnaires. Comme religieux, c'est le noviciat qui a été le sein maternel de notre vie. Et ne fussions-nous que religieux, sans ministère apostolique, sans vie religieuse je dirai *sociale*, après le noviciat notre être de vocation serait complété et nous n'aurions plus qu'à en entretenir la vie par une alimentation surnaturelle, constante et opportune. Mais nous sommes des religieux appelés à une vie sociale, à un ministère d'enseignement et d'impulsion auprès des âmes : il nous faut pour cette seconde vie qui doit se superposer et se greffer sur notre simple vie religieuse, un sein nouveau, un foyer de famille ; il nous faut le Scolasticat.

Pour notre vie apostolique, le Scolasticat nous est aussi essentiel que le foyer domestique pour la vie sociale de l'homme. Il joue à notre égard un rôle proportionnel. De même qu'au sein de la famille, la vie physique d'un enfant élargit ses cadres et multiplie ses forces, ainsi, pour nous, le Scolasticat doit-il affermir et accroître notre vie religieuse puisée au sein du Noviciat. De même encore que la famille donne à l'enfant les clartés originelles qui illumineront ses sens et sa raison, ainsi le Scolasticat devra-t-il fournir au futur apôtre la science et la foi, qui en feront le Voyant de Dieu au service des âmes. De même enfin que le foyer familial allume au cœur d'un enfant des amours qui y brûleront à jamais, ainsi le Scolasticat doit-il mettre dans le cœur de l'oblat les premiers tisons d'un zèle qui verra se renouveler ses ardeurs sous la glace des ans. Vous l'avez compris, mes Révérends Pères, la formation au Scolasticat a un triple rôle : affermir l'esprit religieux acquis au Noviciat, former aux sciences ecclésiastiques, donner l'amour des âmes. Et pour cela c'est une forte trempe morale, une haute culture intellectuelle, et une vivifiante sève surnaturelle qu'elle doive dispenser.

***

Force morale, c'est-à-dire droiture de conscience et caractère aussi plein d'initiative que de fermeté et d'obéissance. Le noviciat en a posé les fondements. Mais c'est ici, par les études profondes et réfléchies, par l'exercice d'une discipline régulière mêlée au libre jeu d'une large initiative, par les frottements de vies diverses quant aux tempéraments et quant aux directions de détail, que cette force morale s'édifie dans une âme. Et Dieu sait si cette culture de la force morale s'impose, à une époque où les sociétés croulent sous la veulerie de leurs soutiens, où les jeunes gens sortent de leur famille tout mousseux de caprices et sans la moindre résistance dans la tige de leur vouloir. Le Scolasticat vient à point raffermir ces volontés anémiées.

***

Mais si la trempe morale est un appoint essentiel dans la formation, il ne saurait pourtant suffire sans le savoir professionnel. Le Scolasticat formera aux sciences sacrées, il en fera vivre. Et s'il doit suivre toujours les grands courants de la doctrine traditionnelle, il saura en adapter les indéfectibles méthodes aux besoins du jour, et s'inspirer des procédés apostoliques qui conviennent aux temps présents. Une solide formation aux sciences sacrées est indispensable pour le prêtre, de tout temps. Mais combien plus à notre époque où le mal triomphe, où les esprits sont plus pervertis encore que les cœurs ne sont gâtés ; à notre époque où le libéralisme et la mauvaise presse se dressent en face de l'Eglise comme pour l'épuiser et la détruire pièce à pièce. On ne peut se le cacher : une atmosphère rationaliste et naturaliste débilite notre foi et atrophie notre tempérament religieux. « Ce qui caractérise notre siècle, c'est un immense besoin de doctrine en même temps qu'une profonde indigence de doctrine religieuse. »

La doctrine mauvaise pullule, et la vraie est trop rare. Le prêtre, et surtout ce prêtre supérieur que doit être un religieux et un missionnaire, a donc besoin de convictions théologiques aussi lumineuses qu'approfondies. C'est bien là la pensée et le désir de l'Église, manifestés plus explicitement que jamais peut-être par les Souverains Pontifes Léon XIII et Pie X.

***

Et tout cela imbu d'esprit surnaturel nous donnera le missionnaire achevé. Car il se rencontre parfois dans les communautés religieuses des esprits doués d'une intelligence sage et droite selon la prudence humaine, d'une volonté tenace et hardie dans le sens de leurs principes, qui n'en sont point pour cela des religieux. J'oserais dire qu'ils sont d'*honnêtes religieux*, du genre *honnête homme* dont parle De Maistre. Ils sont religieux de nom, mais rationalistes d'esprit. Leur Congrégation leur apparaît comme une société d'intérêt mutuel, où chacun achète à bon marché l'avantage de passer une vie heureuse et facile. Sagesse égoïste, combien tu es coupable !... Ils trempent peut-être apparemment leurs lèvres aux sources les plus pures de la vie surnaturelle, mais il est certain qu'ils ne s'abreuvent point, qu'ils ne s'enivrent point aux vigueurs de la grâce, et que leur vie est inféconde quand elle n'est point pernicieuse.

Mais si l'esprit surnaturel s'empare de cette haute culture intellectuelle et de cette indéfectible puissance morale, pour les surélever à la hauteur de la grâce et les mettre au service du sublime apostolat des âmes, nous aurons complète l'œuvre dévolue au Scolasticat. Faut-il dire combien l'esprit de foi donne à l'intelligence une envergure et une pénétration nouvelles ; à la volonté, une recrudescence d'énergies fécondes !... Ne

nous méprenons pas, il ne saurait y avoir en nous deux vies qui coulent côte à côte : la vie de l'homme et la vie du religieux. Nous ne devons être que des hommes de Dieu, aussi toute notre vie doit-elle être sous la pleine dépendance des influences divines. Et c'est bien à cet idéal surnaturel que tendent, au Scolasticat, tout un engrenage d'exercices pieux, des études sublimes sur les clartés de la foi, des exemples perpétuels de vertus solides, enfin des occasions fréquentes de s'y affermir.

Inutile d'exposer combien tout cela renouvelle l'esprit religieux et le zèle pour les âmes. Le novice nous arrive toujours plein, surabondant même, de sève religieuse et de rêves apostoliques. Mais cette sève circule peut-être trop à fleur de peau, pas assez à l'intime de l'âme ; et ces ambitions d'apôtre risquent d'être plutôt le fruit d'une imagination aventureuse. Des données précises sur l'état religieux, des convictions profondes quant au prix des âmes, n'ont point un enrochement inébranlable au fond de son cœur. Sa vertu et son zèle sont plutôt du sentiment que du vouloir. Puisque partout le sentimentalisme étiole les âmes, et que les jeunes gens, nourris d'émotions factices et de contre-coups nerveux, restent faibles et s'émoussent vite dans le bien, il faut une alimentation plus substantielle, et une hygiène ascétique plus observée, à l'âme religieuse et apostolique ; le Scolasticat est là tout prêt pour répondre à ce besoin.

II

LES PRINCIPES DE CETTE FORMATION.

Une fois bien mise en évidence la nature de la formation au Scolasticat, il convient de déterminer les principes qui concourent à en pénétrer l'âme du jeune religieux. On peut les réduire à trois, il semble, en lesquels se fusionnent tous les autres : à savoir, l'effort individuel, l'influence du milieu ambiant et l'impulsion des directeurs.

***

J'ai nommé avant tous les autres comme principe de formation l'effort individuel. C'est à dessein. La vie morale comme toute vie est essentiellement immanente, elle procède donc d'un principe intérieur. C'est un élément essentiel au vivant qu'il soit le vrai principe de ses actes. Tout perfectionnement de cette vie morale, tout affermissement de ses énergies, ne saurait donc venir premièrement que par l'utilisation intrinsèque des secours du dehors. « Un être sans initiative aucune, un être qui serait simplement attiré ou poussé par d'autres, devrait s'appeler bois ou pierre : il ne saurait être vivant. » (F. Anizan, O. M. I.)

C'est donc l'énergie individuelle foncière qui est la vraie source de notre formation. Cette énergie personnelle, c'est un germe vital. La cellule-mère vivante reçoit la substance nutritive de son ambiance, elle subit les directions de la culture, mais c'est elle avant tout qui se forme. Ainsi de l'âme religieuse. Elle s'enrichira ou s'appauvrira selon son entourage, elle pourra aller de l'avant, poussée par une direction ferme et active ; pourtant elle ne sera vivante de sa vie religieuse ou apostolique, que si par l'intime elle a commencé de penser lumineusement et de vouloir énergiquement son accroissement moral. C'est à notre volonté qu'appartient l'initiative et le mérite de la formation personnelle. L'étude de vous-mêmes, votre programme de vie imprimé au fond de votre être plus ineffaçablement que gravé dans la pierre, une constance sans relâche et sans découragement à la mettre en exécution, c'est là, mes chers Frères scolastiques, votre premier moyen de canaliser à votre profit les largesses de la grâce pour votre perfection, et d'arriver à faire de votre personnalité religieuse et sacerdotale la *copie* du Christ Rédempteur, votre divin Exemplaire. Dans cette œuvre, encore que vous deviez tendre toujours à bonifier et à enrichir votre naturel, devez-vous savoir que vous ne pouvez pas atteindre en un seul jour à votre état parfait ; il faut vous en rendre compte, pour vous éviter d'amères déceptions et de funestes découragements. Vous devez savoir vous développer sans limite, mais toujours selon les cadres personnels que vous ont tracés, et votre tempérament naturel et surnaturel d'abord, et vos obligations d'état ensuite. D'ailleurs, pour vous éviter tout écart et vous stimuler dans ce travail de vous-mêmes, il reste d'autres facteurs dont il est temps de s'occuper.

***

Prenez une semence, semez-la en bon terroir, au grand soleil, visité souvent par la rosée : vous aurez un jour un arbre qui donnera cent pour un. Prenez cette même semence, laissez-la hors du sol : elle va se dessécher et mourir. Ainsi en est-il des âmes. Les âmes les plus riches d'idéal et d'énergie, si elles ne trouvent un milieu capable d'entretenir en elles-mêmes par une alimentation continue la force de leurs pensées et la vigueur de leurs efforts, retomberont bientôt sur elles-mêmes, blasées, lassées, dégoûtées, inertes ; elles mourront ou à peu près ; vous aurez des plants rachitiques et cotis, des arbres nains, alors que vous aviez la racine d'un arbuste vivace ou même d'un arbre grand et prolifique. Pour l'âme du jeune missionnaire, le milieu vital c'est le Scolasticat. Mais dans ce Scolasticat diverses influences de plus en plus actives additionnent comme par zones concentriques la force de leurs ondes.

Le milieu, au Scolasticat, c'est d'abord toute la congrégation religieuse elle-même, qui y vient agir par sa sainteté, par sa prière, par ses œuvres, par ses exemples.

Le milieu, au Scolasticat, plus efficacement encore, c'est la Province dont il dépend et qu'il alimente. Ce sont surtout les maisons plus rapprochées et plus fréquentées de la nôtre. Ici, mes Révérends Pères, nous vous voyons parfois ; nous entendons parler de vous souvent, nous respirons l'atmosphère que votre conduite crée autour de vous ; et voilà comme il se fait que notre vie se met comme par nécessité au thermomètre de votre vie. Et laissez-moi saisir l'occasion de vous remercier du bien que nous fait l'exemple de vos vertus religieuses et de vos labeurs apostoliques.

Le milieu, c'est surtout la communauté du Scolasticat, c'est vous, mes chers Scolastiques. Rappelez-vous que vous portez devant Dieu, au moins pour une part, la responsabilité de la formation religieuse de tous vos frères. Comme des rouleaux de cire molle qui, pressés ensemble, par leur contact s'échauffent et s'impressionnent mutuellement, ainsi vos âmes s'impriment-elles réciproquement les unes sur les autres, pour le bien ou pour le mal. Nous ne saurions trop remarquer la profondeur de cette impression, et nous ne saurions trop méditer les devoirs d'édification commune qui en découlent. Ah ! nous ne nous en doutons peut-être pas, mes Révérends Pères, mais en vertu de la grande loi de solidarité qui juxtapose tous les êtres dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, chacun de nos actes a une portée universelle dans notre communauté, dans la Province, dans la Congrégation, dans l'Église. Nos actes de vertu s'en vont presser les âmes qui nous succèdent dans la carrière, et à leur tour elles presseront indéfiniment d'autres âmes dans le même sens. Nos actes de faiblesse vont creuser la pente sous ces âmes qui nous suivent; à leur tour elles entraîneront en *démolisseuses* les âmes qui viennent après

***

Heureusement, pour amortir le coup de cette influence redoutable quand elle est pour le mal, et pour la seconder quand elle est pour le bien, il y a en troisième lieu comme principe de formation au Scolasticat, l'impulsion des directeurs. Qui dira la délicatesse et la complexité de leur œuvre ? qui dira la prudence et la sagesse qui doivent présider à leur choix ? — « Toute parole de l'éducateur, — combien plus du directeur d'âme ! — est comme un coup de burin qui dessine un trait sur l'âme du disciple, » a écrit l'abbé Guibert. Par où l'on voit la sainteté, l'élévation d'âme, la dignité de caractère, la fidèle pratique des vertus qui doivent être leur apanage, s'ils veulent faire toute leur œuvre. Car la philosophie nous l'enseigne, tout être agit suivant ce qu'il est. Qu'on ait donc des directeurs qui soient des hommes supérieurs par l'esprit et par le cœur, qu'ils aient un idéal sublime, qu'ils aiment éperdûment leur devoir, qu'ils continuent sans relâche leurs efforts malgré les désenchantements et les tristesses qu'ils rencontreront parfois, il adviendra pourtant que leur œuvre n'aura point été inutile, et que de tous les bourgeons qu'ils auront taillés et

émondés sur la branche de l'Institut qu'ils cultivent, quelques-uns pousseront des fruits de sainteté assez précieux pour leur être une ample récompense.

Mais quand je parle de l'influence des directeurs de Scolasticat, je ne veux pas parler seulement de leur influence personnelle et détachée, mais de l'influence massive de tout le corps de la direction. Quelque sublime et puissante que soit l'action individuelle du directeur particulier d'un Scolasticat, elle n'est rien comparée à l'action irrésistible de tout un corps, uni dans ses pensées, dans ses desseins, dans ses actes, dans ses moindres pressions. De là pour les individus le devoir de sacrifier leurs opinions et leurs inclinations personnelles pour faire bloc avec leurs collègues, par une commune pesée dans le sens de la direction générale, telle que déterminée par l'ordre d'en haut, par le conseil ou l'expérience. De là aussi entre eux le devoir d'un support inlassable et d'une assistance mutuelle aussi discrète qu'empressée. De là enfin pour tous les autres membres de l'Institut, l'obligation nette, — sous peine de voir la source même de la vie religieuse se tarir, — l'obligation nette de coopérer matériellement pour chacun dans sa mesure au succès de cette œuvre ; en tout cas, de soutenir de son concours moral, fait d'approbation, de respect, et même de défense au cas d'attaque, la tâche inappréciable qui incombe aux directeurs d'un Scolasticat.

III

LES FRUITS DE LA FORMATION DU SCOLASTICAT.

Et soyez sûrs, mes Révérends Pères, — permettez-moi de vous le dire comme vous m'avez permis de faire la dernière remarque, — soyez sûrs, dis-je, que vous toucherez vous-mêmes la récompense de cet appui que vous aurez prêté à vos confrères, directeurs du Scolasticat. Aidez-les de vos conseils discrets, soutenez-les des ressources dont vous disposez, mais surtout continuez à les seconder de votre exemple et de votre sympathie, Dieu vous accordera, au sortir de leurs études, de jeunes confrères d'une haute valeur personnelle, d'une grande puissance de rayonnement et d'un parfait sens pratique.

***

Je dis d'abord : d'une haute valeur personnelle. Oui, vous avez tant besoin de coopérateurs actifs et puissants ! Le zèle qui vous dévore vous a fait choisir immense le champ de votre apostolat, et la moisson est là toute blanchissante qui demande des bras pour la recueillir. N'avez-vous pas besoin que les jeunes qui viennent vous remplacer quand vous tombez au labeur, ou vous aider quand votre nombre est insuffisant, que ces jeunes soient des religieux convaincus et non pas veules et tremblants ?

des prêtres saints et savants, non pas vains et sans amour pour les âmes ? des missionnaires supérieurs et édifiants, des Oblats dignes de nos premiers Pères, dignes de vous ! Si le Scolasticat fait bien son œuvre, — et il le veut de tout son esprit et de tout son cœur, — si le Scolasticat fait bien son œuvre, il vous donnera des ouvriers qui sauront développer jusqu'au maximum les énergies d'intelligence et de volonté dont Dieu les a doués ; constants au devoir, fermes dans les adversités, souples devant l'obstacle, clairvoyants dans le sentier du bien, insinuants pour aller porter dans les replis les plus cachés des âmes la grâce et la vérité.

***

Car ils seront aussi des hommes de rayonnement. « Je voudrais, dit Guibert, que tout apôtre fut préoccupé de valoir plutôt que d'agir. En effet, s'il a une réelle valeur, soyez sûr qu'il agira, mais s'il ne cherche qu'à agir, le mouvement sera chez lui de l'agitation plutôt que de l'action. » Toute valeur personnelle fait avancer nécessairement la cause qu'elle sert. « Si par le travail énergique des chrétiens, des religieux, des prêtres de notre pays, écrit encore l'illustre psychologue catholique dont je viens de parler, si toutes les valeurs avaient été acquises et mises au service de Dieu, la valeur intellectuelle et scientifique, la valeur même de l'esprit chrétien, serions-nous déconsidérés, impuissants, foulés aux pieds comme nous le sommes ? »

Il n'y a pas à douter que nous devions prendre notre bonne part du reproche.

Surtout qu'on n'aille point jusqu'à craindre qu'une formation pareille élève à des hauteurs inaccessibles la prédication du futur apôtre ; qu'elle fasse de lui un aigle prenant son essor vers les hauteurs mais abandonnant les âmes sur la terre, alors qu'il doive être plutôt un aérostat qui les emporte avec lui. Non ; la science n'éteint point le zèle, ne tue pas le dévouement, ne mutile point la faculté d'entraîner les âmes. Non, il y a deux choses qu'il faut nettement distinguer : les doctrines élevées et la science profonde des doctrines communes... Plus la science est profonde, plus aussi la conception est nette, l'expression claire, les comparaisons multiples et appropriées ; ce qui ne nous empêchera pas d'être des religieux savants et de prendre en même temps le titre légitime de missionnaires des pauvres. Soyons des théologiens profonds pour être de parfaits catéchistes : car nous n'admettons pas qu'on puisse opposer ces deux choses, le catéchisme et la science théologique. C'est ainsi que s'exprime notre Très Révérend Père Soulier, dans sa circulaire sur nos études.

***

Le Scolasticat nous donnera même des hommes pratiques. Mais j'ai besoin qu'on s'entende sur ce mot pratique. Le sens en est bien divers,

suivant les divers milieux. Si *pratique* semble dire débrouillard à tous risques, solutionneur instantané des problèmes les plus graves et les plus complexes, en un mot, homme qui trouve son entrée partout sans assez songer s'il le fait au détriment de sa dignité, de sa raison ou de sa conscience, ce serait un bien grand malheur que le Scolasticat fournît des sujets pareils, et il est inouï qu'on puisse y avoir pensé.

Mais, si *pratique* veuille dire l'homme de vie intérieure, qui pense justement et veut hardiment le bien ; qui, partant des principes d'une évidence incontestable. les mène avec une rigoureuse logique jusque dans leurs dernières conclusions, et cela avec toute l'initiative de sa jeunesse mais aussi avec toute la soumission d'une solide vertu, cet *homme pratique*, c'est l'espoir du Scolasticat de concourir à vous en former.

On aurait tort pourtant d'attendre qu'à son obédience notre scolastique soit déjà un homme mûr et incapable d'erreur ou de faiblesse. Qu'on se rappelle que le Scolasticat est le foyer de la famille religieuse et on comprendra que ceux qui en sortent sont encore des adolescents, tout pétris de bonnes intentions et d'aptitudes précieuses, mais adolescents quand même et non point hommes faits... Ils ont besoin d'encouragement et de sympathie ; et vous êtes là, vous, mes Révérends Pères, pour les leur donner généreusement et abondamment.

***

A la fin de ce long discours, sera-t-il besoin d'insister maintenant sur l'utilité de cette maison de formation, pour un Institut religieux ? Evidemment non. Le foyer domestique est indispensable à l'adolescent : il manque toujours à qui ne l'a pas eu. On le voit, pour le Scolasticat, il en est ainsi. Comme le foyer domestique, il pose sur les âmes qu'il moule une empreinte éternelle. Et, disons-le, cette empreinte est une physionomie de famille. Ces âmes qu'il a trempées dans la même fournaise, qu'il a cultivées dans le même terroir, qu'il a enfantées dans le même sein maternel, ne peuvent être que des Oblats à physionomie de famille, aux traits copiés sur ceux des ancêtres, et au cœur battant des mêmes émotions. Car, pour me servir de cette si gracieuse comparaison qu'on vous présentait, hier soir, les Pères qui travaillent du dehors au soutien matériel du Scolasticat ont le rôle de S. Joseph donnant ses sueurs et son temps à la formation de Jésus, l'Hostie de la Rédemption ; notre rôle à nous, directeurs dans cette maison, n'en est pas moins sublime : il est celui de Jésus, se penchant sur ses apôtres pour refléter dans leur intelligence ses divines pensées, et pour imprégner leur cœur de ses divines affections. Voilà pourquoi les Supérieurs d'ordres ont tant à cœur de voir fleurir avant tout leurs maisons de formation, prêts à sacrifier d'autres œuvres des plus précieuses pour fortifier celles-là qui sont les plus vitales.

Mais ce sont des sentiments d'actions de grâces pour le passé et de prière pour l'avenir qui s'exhalent de vos lèvres en ce moment, mes Révérends Pères et mes Bien chers Frères ; je les laisse au besoin qu'elles ont de s'exprimer elles-mêmes, demandant au ciel de nous bénir tous, nous,

les heureux fils de ce saint berceau de notre vie apostolique, et de le bénir à jamais, lui aussi ce sein de notre famille religieuse, cette pépinière de prêtres, ce foyer d'Oblats de la Vierge Immaculée. Ainsi soit-il.

***

Quand les cérémonies de l'Église ont terminé leur plus magnifique déploiement, la procession de retour se forme, grossie de plusieurs nouveaux invités. Dans les salles du Scolasticat, en attendant le banquet, les hôtes s'épanouissent de gaîté et de religieuse cordialité.

LE BANQUET.

Au son de l'Angelus, l'examen particulier s'achève à la chapelle. Les parloirs s'ouvrent, les escaliers se chargent, le réfectoire dresse ses nappes blanches, diaprées de verreries, riches d'appétissante frugalité, embaumées de fruits savoureux, le tout dans un cadre de joyeuses parures. *Cœnaculum grande, magnum convivium.*

Les convives s'attablent, appelés à leur rang par le R. P. Supérieur.

Trois longues rangées de places aboutissent en perpendiculaire aux tables d'honneur. Plus de cent trente convives s'y assoient.

On remarque à la table principale : NN. SS. Langevin et Legal ; les RR. PP. Provinciaux du Canada et du Texas, le R. P. Recteur de l'Université, le R. P. Lefebvre, des E.-U. ; les Supérieurs de nos maisons, auxquels s'entremêlent M. le Chanoine Campeau, représentant de l'Ordinaire, M. le Chanoine Beauchamp, curé de La Gatineau ; M. l'abbé Corbeil, Principal de l'École Normale de Hull ; M. le Chanoine Pinnington, d'Angleterre, de passage au pays ; les RR. PP. Albert et Sébastien, des Frères Mineurs Capucins ; les RR. PP. Marion et Thériault, des Frères Prêcheurs ; les RR. PP. Audran, Raimbault, Bémelmans, Weerts, de la Compagnie de Marie ; le R. P. Chalumeau, Supérieur des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception, du Nominingue ; MM. les abbés Poulin, curé de Clarence Creek ; Rouillard,

curé de Ste Rose de Lima ; Myrand, curé de Ste Anne d'Ottawa ; Touchette, curé de Casselman ; Raymond, curé de Bourget ; Brunet, de l'archevêché ; Basinet, curé de Plaisance ; Hudson, d'Angleterre ; Prud'homme, de St-Boniface, etc., etc.

Mais déjà on mange, on boit, on cause, on rit. Et c'est comme au banquet d'Assuérus : *Nec erat qui nolentes cogeret ad bibendum.* On imite aussi les invités du roi Balthasar : *Unusquisque secundum suam bibebat ætatem.*

Entre deux services, la chorale chante *L'Aurore,* d'une remarquable expression, et puis *Une Promenade de vacances,* cantate pleine de couleur locale, composée par un Scolastique, dont la musique est du R. P. Giguère.

Le repas se prolonge . . . Il s'achève, lorsque la sonnerie du timbre fait taire les voix. On annonce les discours. Ce sera d'abord au tour de M. le Chanoine Campeau, représentant de Mgr Routhier, Administrateur *sede vacante,* qui a été empêché de venir.

DISCOURS DE M. LE CHANOINE CAMPEAU.

M. le Chanoine présente en premier lieu les regrets de Mgr l'Administrateur de ne pouvoir assister à nos fêtes.

Mgr Duhamel, continue-t-il, disait du Scolasticat S. Joseph, l'aîné des cinq qui sont en ville, que c'était son enfant de prédilection, parce que l'aîné, quand il a grandi, est un confident et un conseiller pour son père. Les Oblats ont eu la première place dans le cœur de notre archevêque de si regrettée mémoire, parce que c'est grâce à leurs efforts, à leur dévouement, à leur esprit de sacrifice, que le diocèse a été fondé. Il les appréciait grandement, soit pour leurs œuvres d'enseignement, leurs paroisses, et leurs missions.

M. le Chanoine s'associe à ces hauts témoignages. Cette année 1910 est une année de grands évènements : elle est aussi celle du vingt-cinquième anniversaire de son ordination. Cette coïncidence le porte à rappeler qu'il est venu autrefois presque faire l'essai de la vie religieuse, dans cette maison même, par les saints exercices de la retraite. « Ce n'eût pas été une acquisition pour les Oblats que j'y fusse demeuré,

mais c'eût été un grand bonheur pour moi,» remarque-t-il joyeusement. Il félicite les Oblats pour les services qu'ils ont rendus à l'Église par tout le Canada, dans le diocèse particulièrement.

Dans le diocèse d'Ottawa, les prêtres religieux sont quelque peu nombreux, depuis trente ans surtout, mais pas trop nombreux, et même pas assez nombreux. Maints curés s'en réjouissent à l'approche du Congrès Eucharistique de Montréal, puisque ça leur permettra peut-être de trouver quelques Révérends Pères pour les remplacer à cette occasion..! Au reste, les religieux rendent des services non pas seulement comme suppléants, mais plus encore dans l'exercice de la prédication et du bon exemple. Ici, le digne orateur signale les bienfaits sociaux dus aux communautés religieuses.

M. le Chanoine Campeau offre ses meilleurs remerciements et ses vœux à la communauté. En cette maison du Scolasticat, la Congrégation des Oblats fait le bien d'une manière qui attire l'attention. Ces jours derniers, il est passé à Ottawa, en route pour Montréal, un convoi chargé des blés qui devront construire l'un des arcs de triomphes au Très Saint Sacrement pendant le Congrès Eucharistique : le Scolasticat lui aussi est un char, le char des jeunes missionnaires, chargés de mérites et de sacrifices, qu'il conduit aux triomphes de l'apostolat pour la gloire de Notre Seigneur Jésus-Christ. Le dévouement du missionnaire ést autrement admirable que celui du prêtre établi dans un diocèse organisé. Il est un véritable homme de Dieu. Heureux le diocèse qui forme dans son sein de ces missionnaires. M. le Chanoine termine par ses vœux pour le nombre et la valeur des recrues apostoliques que cette maison est appelée à abriter, selon les éternels conseils du Très-Haut.

DISCOURS DE M. LE CHANOINE BEAUCHAMP.

L'amitié joue parfois de mauvais tours. M. le Chanoine en veut à l'amitié du R. P. Supérieur et à l'amitié de M. le Chanoine Campeau.

Le clergé séculier s'intéresse grandement à cette œuvre importante du Scolasticat où se préparent des apôtres choisis. Ces missionnaires sont d'une aide puissante pour le clergé séculier.

Quand même ils ne seraient qu'un supplément pour ce qui manque aux prêtres des paroisses, ce serait déjà un motif suffisant d'intérêt. Les curés ont le devoir d'instruire les fidèles et de les guider, mais hélas ! en raison de diverses circonstances, ils ne peuvent pas toujours le faire comme ils le désirent. Et d'ailleurs l'Église recommande aux pasteurs d'appeler souvent des missionnaires qui soient des hommes du Bon Dieu. Les pécheurs,—et les curés ! — se sanctifient davantage, et puis : ça fait augmenter les quêtes ! ! (Rires et acclamations de gaîté.) A cet effet, une préparation spéciale est requise, c'est-à-dire l'étude approfondie de la science théologique dans toutes ses formes diverses, la pratique d'une piété intelligente et bien comprise, la connaissance de l'art si difficile de la conduite des âmes. Et cette préparation, on la trouve ici, dans ce sanctuaire béni, plein d'esprit de foi, de piété ardente, de généreux élans, d'études saintes, et de complet détachement des biens de la terre. Quand c'est vingt-cinq ans d'apostolat de ce genre, sous la direction d'hommes de Dieu comme les PP. Mangin, Duvic et Charlebois, qu'on célèbre, il y a lieu d'exprimer une profonde reconnaissance, non pas seulement en son nom individuel, mais en celui du clergé séculier de l'Amérique, du Canada, et tout particulièrement du diocèse et de la ville d'Ottawa.

DISCOURS DU R. P. AUDRAN,

SUPÉRIEUR DU SCOLASTICAT DE LA COMPAGNIE DE MARIE.

Regardant cette assemblée d'Oblats jubilaires, le Révérend Père ne peut que se rappeler les paroles des Saintes Écritures au sujet de Jérusalem au milieu des nations et qui justement s'appliquent à cette maison du Scolasticat : « *Leva in circuitu oculos tuos et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi : filii tui de longe venient.* » (ISAIE LX, 4).

Ils sont venus de l'Orient et de l'Occident, car la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée a comme embrassé dans son étreinte apostolique tout le continent de l'Amérique du Nord ; ils sont venus féliciter leur mère et lui dire, à l'occasion de ses noces d'argent, un cordial merci. Les autres Scolasticats, établis dans la capitale après celui des Pères Oblats, fils puînés du diocèse, viennent aussi offrir en ce jour leurs félicitations et leurs vœux.

Un premier mot de félicitations pour le bien opéré par cette maison : 274 lumières en sont sorties pour éclairer le monde : *Vos estis lux mundi ;* 274 instruments de conservation pour la foi chrétienne contre la corruption de la terre : *Vos estis sal terræ.* Et, en plus, la vraie civilisation répandue à pleines mains.

Un mot aussi de souhaits, pour exprimer le désir que cette prospérité soit toujours grandissante : *Posui vos ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat.* Que la multiplication des sujets monte quasi jusqu'à l'infini : *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.*

Sur le frontispice du Séminaire de Montréal, on peut lire cette belle devise : *Spes in semine.* C'est elle qui a fait de l'Ouest canadien, grâce aux efforts des missionnaires Oblats, des plaines immenses toutes constellées de clochers catholiques. Quelles angoisses et quels travaux il en a coûté à ces évangélisateurs ! En jetant les regards pourtant sur ce Scolasticat prospère, l'espérance doit leur renaître au cœur, ils peuvent se dire : *Spes in semine.* Dernier souhait et compliment.

***

M. le Chanoine Campeau avait parlé au nom de l'autorité ecclésiastique, M. le Chanoine Beauchamp, au nom du clergé séculier, le R. P. Audran venait de se faire l'écho des sentiments de fraternelle cordialité des religieux du diocèse, spécialement des Scolasticats qui sont venus après le nôtre, à savoir celui de la Compagnie de Marie, celui des Pères Capucins, celui des Dominicains, enfin, celui des Rédemptoristes.

Mais il fallait que nos dignitaires et les délégués des autres Provinces de la Congrégation eussent aussi leur tour, et il vint dans l'ordre suivant : d'abord le R. P. Lefebvre, délégué de la première Province des États-Unis ; le R. P. Constantineau, Provincial de la seconde, au Texas ; le R. P. W. Murphy, Recteur de l'Université d'Ottawa ; le R. P. Gauvreau, Économe Provincial du Canada ; Mgr Legal, évêque de S. Albert ; Mgr Langevin, archevêque de S. Boniface. Enfin M. le Chanoine Pinnington, d'Angleterre, qui voulut bien profiter de sa présence fortuite parmi nous pour mêler sa note sympathique à ce concert de félicitations et de réjouissances.

DISCOURS DU R. P. LEFEBVRE.

C'est l'Américain qui se présente à nous, dit-il. Il a été transplanté du Canada à la Grande République, il y a douze ans. Il n'était plus un jeune homme puisqu'il avait soixante-trois ans. Comme il s'était esquivé d'un lourd fardeau, on vint lui en faire accepter un autre. « Il m'en coûte, avait exprimé le R. P. Lefebvre, à cette époque, de quitter le Canada. Mais il y a au-delà de quarante ans que je suis dans la Congrégation, il est bien juste que je sache obéir. Je mets pourtant une condition à mon changement, c'est qu'on me donne le bon et vénéré Père Mangin pour la Province des États-Unis.» — Je connaissais mon homme. — « Prenez le P. Mangin », lui répondit-on, et il partit. Lui et le P. Mangin ont vécu ensemble jusqu'à l'an dernier, quand le Bon Dieu a jugé bon de rappeler à Lui son vertueux serviteur.

Le R. P. Lefebvre est Américain. Il l'est par obéissance, heureux de pouvoir rendre ainsi quelque service. Au reste, le Canada n'est pas tout entier dans la Province de Québec, pense-t-il. Il y a un Canada aux États-Unis. Ces populations canadiennes de la grande République américaine sont dignes de tout notre intérêt ; elles reçoivent de nos Pères un soin assidu et vraiment paternel. Autrefois, au départ d'un canadien pour les États-Unis, on disait : — « En voilà encore

un qui est perdu pour la foi et pour la nationalité.» . Aujourd'hui ils peuvent n'être perdus ni pour l'une ni pour l'autre. Il y a, en effet, des paroisses canadiennes parfaitement organisées, avec des écoles, des hôpitaux, des confréries, des sociétés, tout comme dans les plus belles paroisses de Québec. Les œuvres admirables de St-Sauveur de Québec, on les trouve à St-Joseph de Lowell, d'une façon qui s'en approche de très près. Pour le premier vendredi du mois, il y faut se mettre à confesser dès le mercredi et le jeudi jusque fort avant dans la nuit. Il y a des communions innombrables. Le soir, il y faut deux cérémonies. Ils sont plus de mille les hommes qui ne voudraient, pour tout au monde, manquer leur premier vendredi mensuel. L'expérience prouve que ces hommes sont sobres, moraux, parfaits catholiques et canadiens fidèles.

Le R. Père signale comment, même à l'étranger, on ne se défait pas de l'amour de son pays. Sous les dictées de l'obéissance, il a été heureux de revenir à ce cher Scolasticat, auquel il est resté tant attaché. Comme il est enchanté d'être ainsi reçu par nos différentes maisons d'Ottawa, d'y admirer nos œuvres, surtout celle-ci, à laquelle tant d'éloges ont été décernés et tout à fait mérités. Il a retrouvé le Scolasticat bien supérieur à la haute idée qu'il s'en était faite. Grands remerciements. Il comprend qu'on s'en dispute les sujets. Il a toujours aimé au Scolasticat le Supérieur comme ami et bienfaiteur. Il assure qu'après ce qu'il a vu, il l'aimera bien davantage ainsi que l'œuvre importante qui lui est confiée.

DISCOURS DU R. P. CONSTANTINEAU,

PROVINCIAL DU TEXAS.

Le R. P. Constantineau, Provincial du Texas, dit un mot en français puis continue en anglais. Il représente la grande Province du Texas ; le Texas, la plus grande région du plus grand des pays. Le Scolasticat Texien, à San Antonio, depuis le Supérieur et les Directeurs jusqu'aux étudiants pour

un grand nombre, vient du Canada. Trois raisons ont attiré le Rév. Père vers nous : la première, celle d'apporter les souhaits des Oblats du Texas, dont dix-sept sont d'anciens scolastiques de la maison, et qui ont ici deux représentants, (à savoir, le R. P. Provincial et le R. P. Charles Magnan) ; la deuxième, pour y rencontrer ses vieux et fidèles amis ; la troisième enfin, dans l'intention spéciale d'organiser une excursion des scolastiques au Texas, sans billets de retour, car pour le Texas comme pour le paradis, on ne songe jamais au retour... ! Le R. P. Provincial cause ensuite de la prospérité des établissements qui sont sous sa juridiction, et de leurs promesses pour l'avenir.

DISCOURS DU R. P. MURPHY,

RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ.

Le R. P. W. Murphy, Recteur de l'Université d'Ottawa, dit ensuite, en anglais, d'une façon fort joviale, les sympathies de l'Université pour le Scolasticat.

DISCOURS DU R. P. GAUVREAU,

ECONOME PROVINCIAL.

Messeigneurs,
Révérends Pères du Clergé Régulier,
Révérends Messieurs du Clergé Séculier,

Je dois vous avouer que je suis toujours embarrassé lorsque je suis obligé de parler en public. Voici pourquoi : il y a quelque deux ans, j'étais dans une maison à l'occasion de la visite annuelle de la paroisse. Tout-à-coup, la dame du logis m'adresse la parole dans les termes suivants : « Mon Père, vous allez me trouver bien curieuse ; mais, veuillez donc me dire si vous êtes canadien-français ou bien irlandais. » Je lui répondis : « Me permettrez-vous de vous demander pourquoi vous me posez cette question ? » Et elle de me répondre, avec une franchise brutale : « C'est *que vous cassez le français.*»

Ce qui augmente encore mon embarras, c'est que, auparavant, quelqu'un m'avait fait le compliment « *que je cassais l'anglais.*»

Enfin, pour mettre le comble à la mesure, ceux qui sont au courant de la vie au Scolasticat savent quelle est la punition infligée à celui qui casse quelque chose ; et je cours grand risque d'être obligé de m'y soumettre.

Mais puisque j'ai donné ma parole que je dirais quelques mots, il me faut m'exécuter.

Tout d'abord, on me permettra de corriger une légère inexactitude historique. Bien que scolastique lors de la fondation du scolasticat, je dus demeurer à l'Université d'Ottawa pour y terminer mes études et y prendre mes degrés universitaires : je ne suis donc pas un des fondateurs de cette maison. Ce n'est que l'année suivante, en 1886, que je vins au Scolasticat, et encore n'y fis-je qu'un court séjour, de septembre à janvier, mes supérieurs m'ayant donné mon obédience comme professeur à l'Université.

A cette époque, en 1885, le Scolasticat était bien loin d'être ce qu'il est aujourd'hui. Le vaste espace qui s'étend de la maison à la rue n'était qu'un champ inculte, sans arbres et sans fleurs. La beauté du Scolasticat, comme celle de la fille du Roi, était toute à l'intérieur. Le R. P. Mangin était Supérieur, admirablement secondé par le R. P. Fayard. Le premier cachait sa charité et sa sensibilité sous une apparente froideur glaciale et distribuait à tous une sévère justice et une juste sévérité dont l'impartialité tenait à celle du Père Éternel ; le second était tout cœur pour les scolastiques, et sa douce tendresse pour eux avait l'exagération de celle d'une mère pour ses enfants. Ainsi placés, nous mettions en pratique le principe de l'Art Poétique de Boileau ; car, sans aucun mérite de notre part et plusieurs fois par jour,

« Nous passions du grave au doux, du plaisant au sévère » . . .

Mais en eux se trouvait réalisée la parole de l'Écriture : « *Justitia et pax osculatæ sunt.*» De cette chaleur et de ce froid, il résultait une température normale et bienfaisante qui se répandait partout et nous rendait tous heureux.

En cette circonstance des noces d'argent du Scolasticat, il m'a semblé que c'était un devoir impérieux de reconnaissance de rappeler les noms des deux chers disparus, et, à leur doux souvenir, de laisser tomber une larme brûlante en même temps qu'une fervente prière.

Depuis ces temps héroïques, grâce au dévouement, au travail, à l'abnégation, à l'intelligence et au goût du personnel du Scolasticat, de grandes choses y ont été accomplies. Comme sous l'action d'une baguette magique, les alentours ont été complètement métamorphosés. Là où il n'y avait qu'une prairie inculte, nous avons maintenant un véritable paradis de délices.

A l'intérieur, les saines traditions se sont conservées : seules la froideur et la sévérité ont disparu.

En ce qui concerne la formation intellectuelle de nos scolastiques, ceux d'entre vous qui ont eu le bonheur d'assister à la séance d'hier soir, admettront qu'elle ne laisse rien à désirer. La preuve en est dans les travaux qui ont été présentés et qui étaient tous, sans exception, d'un ordre tout à fait supérieur sous le rapport de la profondeur des pensées, de l'élévation des sentiments et du mérite littéraire.

Je termine en m'emparant des paroles du poète de l'auteur du petit savoyard. Ces paroles sont l'expression parfaite de nos sentiments à nous qui sommes sur la brèche, occupés aux diverses charges que nos supérieurs nous ont confiées et, par conséquent, incapables de visiter souvent cet asile béni, situé sur les rives enchanteresses du Rideau, où, dans le silence et le recueillement, nos chers frères scolastiques se préparent à venir nous prêter main forte :

« Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
« Heureux qui les revoit, s'il a *dû* les quitter ! »

DISCOURS DE MGR LEGAL.

Sa Grandeur se déclare émerveillée de ce qu'elle a vu, surtout hier soir, comme toute l'assistance du reste. Elle ne veut dire que trois petits mots : *jubilate*, *merci*, *en avant.* Ce dernier point n'est pas sans intérêt pour les œuvres de son diocèse.

DISCOURS DE MGR LANGEVIN.

Monseigneur est heureux de parler encore pour affirmer combien les Oblats ont fait dans l'Ouest Canadien une œuvre grande. C'est la reconnaissance autant que la dignité qui le presse de le manifester : le taire serait une injustice. Tant vaut l'homme que vaut son cœur : à tout cœur bien né la famille est chère. En ces fêtes, sa famille religieuse lui apparaît admirable.

Pour ce qui est des travaux de la Congrégation dans l'Ouest, plusieurs sont exposés à s'en faire une fausse idée : ce serait de les identifier exclusivement avec l'œuvre de la conversion des Indiens. Ils l'ont accomplie, cette dernière, sans doute, merveilleusement ; mais ils en ont reçu en retour

des grâces extraordinaires pour exécuter une autre œuvre qu'il restait à faire : l'organisation catholique chez les blancs. Il n'y a point de Congrégation qui ait pu faire autant pour tous les colons des différentes nationalités. C'est la Congrégation par exemple qui a fait des paroisses de catholiques allemands, de polonais, de ruthènes, — autrefois surtout, avant qu'ils eussent quelques prêtres de leur rite, — de français et d'irlandais. En le proclamant, il fait acte de justice ; il le fait avec grand bonheur. Il faut donner pleine mesure à tout le monde, mais ce n'est pas léser la justice que de donner la double mesure aux siens.

En nous adressant à ces différentes nationalités, poursuit Monseigneur, nous les recevons comme les enfants de la Sainte Église ; nous ne leur demandons pas d'abandonner leur langue, pas plus que Dieu ne le leur demande. Nous leur disons : « Venez à nous, nous vous donnerons des prêtres qui parlent l'allemand, le ruthène, l'anglais ou le français comme vous.» En un mot, nous essayons d'être des évêques véritablement catholiques. (Applaudissements prolongés.) M. de Bernières, qui dirigeait Mgr de Laval, ne disait-il pas un jour avec sérieux : « Ce serait un bien grand mal si un évêque perdait l'esprit chrétien ! »...

Pour aller ainsi à tout le monde, il a fallu un jour appeler d'autres auxiliaires de diverses Congrégations religieuses, dans ce champ d'apostolat jadis exclusivement cultivé par les Oblats. La moisson était mûrissante. Les évêques de l'Ouest s'en ouvrirent aux Supérieurs majeurs de la Congrégation : « Messeigneurs, n'hésitez pas ! » s'écrièrent ceux-ci. Monseigneur l'archevêque aime à proclamer cet esprit catholique de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Monseigneur ajoute quelques mots en anglais. Il fait remarquer la sagesse d'une parole du R. P. Ths. Murphy, dans son discours de la veille : savoir attendre, dans la conduite des énergies qu'il faut dépenser au cours de la vie. Il apporte l'exemple du R. P. Mangin pour confirmer la sagesse de cette maxime. Attendre mais *activement*, en travaillant à faire naître les heures propices au bien.

Enfin Monseigneur signale la présence de M le Chanoine Pinnington, un représentant du clergé d'Angleterre dont tant de fois il a été à même d'admirer la vaillance et la dignité sacerdotales.

DISCOURS DE M. LE CHANOINE PINNINGTON.

M. le Chanoine Pinnington, invité sur le champ à prendre la parole, expose d'abord combien il sent aujourd'hui que l'Angleterre est un pays protestant, et que le Canada est un pays catholique. Il va s'en retourner en Angleterre, le cœur plein d'un enthousiasme nouveau à l'égard du Canada.

Tous savent les travaux des Oblats dans les pays de l'Amérique. Il est heureux de parler en connaissance de cause de ce qu'ils font en Angleterre. Dans la ville de Liverpool, notamment, au quartier le plus pauvre, il n'y a pas de clergé plus aimé. Ils sont l'admiration des prêtres séculiers. L'orateur rappelle comment en 1847 et 1848, époque de maladie épidémique, plusieurs Oblats sacrifièrent leur vie au salut des âmes. On parle encore aujourd'hui du P. Jolivet, plus tard évêque au Sud-Africain, avec autant d'affection qu'il y a quarante ans.

Le visiteur termine en exprimant de nouveau comme il éprouve qu'il est aujourd'hui en pleine atmosphère d'esprit chrétien.

***

Le banquet s'achève tardivement. Nombreuses ont été les voix qui ont pu interpréter les sentiments des cœurs. Elles ont formé un concert unanime de sympathie et de louange adressée à notre maison jubilaire. Tant d'échos harmonieux, on en conviendra, étaient dignes d'êtres propagés par delà les espaces, pour parvenir à tous les cœurs qui nous sont dévoués.


Jubilaires.

CÉRÉMONIE AU CIMETIÈRE ET SALUT DU TRÈS SAINT SACREMENT.

Lorsque nos visiteurs étrangers à la Congrégation se sont retirés, un grand nombre des Oblats se rendent à l'arrière de la maison, pour y poser, en groupe, comme il sied en cette occasion unique et si mémorable. Pressés en rangs qui s'étagent dans l'escalier jusqu'à la galerie, ils forment une grappe toute vive, dont l'artiste photographe fixe la riante physionomie.

A cinq heures, il y a procession au cimetière et prière pour nos morts. Saisissant, le cortège silencieux qui s'avance vers les tombes, en égrenant des *Ave Maria.* Et sur place, le *De Profundis* murmuré avec onction et ferveur n'est pas sans enseignement. Puis, ces vieux Pères debout, au travail encore, mais qui songent à leurs frères, compagnons d'armes déjà couchés dans la tombe, au milieu des labeurs... Tout cela a une expression funèbre qui pénètre, mais qui n'est pas sans espérance, car au-delà du cimetière, la foi montre le ciel avec sa gloire et ses couronnes.

C'est sous l'empire de ces pensées endeuillées qu'on se rend à l'église paroissiale pour la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement : visions bienheureuses du Thabor, après celle de la souffrance et de la mort. Le R. P. Constantineau, Provincial du Texas officie. Monseigneur l'Archevêque de S. Boniface est au chœur. La chorale produit les chants liturgiques selon le mode ancien.

L'harmonie des voix, l'éclat du luminaire au sein des ombres naissantes, le parfum des lys et les nuages d'encens baignent les âmes d'une atmosphère de piété calme et reposante. Comme par un mouvement naturel la prière monte des cœurs et des lèvres, les fronts s'inclinent et adorent ; les désirs vont jusqu'au Cœur de Dieu ravir des bénédictions nouvelles qui dirigeront nos chères œuvres dans le progrès de la sainteté et de l'influence sanctificatrice.

Une bonne partie de nos visiteurs Oblats, entre temps, ont été rappelés par leurs obligations d'état. Le souper est plus intime, mais jovial, sous la présidence de Mgr

Langevin, Mgr Legal ayant déjà dû lui-même nous faire ses adieux. Commentaires et impressions courent sur les lèvres, et s'agitent dans les cœurs.

ILLUMINATION SUR LA RIVIÈRE.

Les scolastiques ont voulu faire revivre sous les yeux des anciens dans toute sa splendeur une coutume des premiers jours : celle d'une triomphale promenade nocturne sur la rivière, en l'honneur de l'Immaculée Vierge.

Sur les neuf heures, donc, quand l'ombre a déroulé ses voiles, lorsque dans le ciel les étoiles ont revêtu tout leur éclat, la rivière Rideau qui baigne notre propriété s'embrase comme par enchantement. Aux bords, par une longueur de plus de cinq cents pieds de part et d'autre, deux files de lanternes se balancent capricieusement ; le double cordon de feu se mire sous les rivages. Une quinzaine d'embarcations sur les ondes : frêles canots d'écorce, vacillants et agiles, tout ornés de voilures artistement illuminées, et qui paradent avec symétrie autour d'une chaloupe principale où trône entre mille feux la statue de la Madone. Le coup d'œil est féerique. Tantôt de front, tantôt à la suite, d'abord d'une légère allure, puis avec plus de train, tous ces navires minuscules évoluent pendant deux heures au moins suivant les dessins les plus réguliers et les plus divers. On croirait une ville flottante, toute mystérieuse, où les humains ont des airs mythiques et d'un autre monde.

L'oreille en même temps y trouve son charme : ce sont des cantiques bénis et des chants affectionnés, les uns et les autres chargés de souvenirs et d'émotions, qui remuent l'âme des scolastiques du temps passé ; ces harmonies flottent sur les eaux, soutenues par les échos des cuivres qui éclatent dans la nuit.

L'air est frisquet, la nuit est profonde, le ciel est diamanté, et les cœurs jubilent. Sa Grandeur Mgr de S. Boniface jouit du spectacle à ravissement. Tous les témoins du reste manifestent leur pleine satisfaction.

Les onze heures ramènent le silence et le repos.

TROISIÈME JOUR: 31 AOUT 1910.

POUR NOS MORTS.

Au matin du troisième jour, dans la chapelle toute recueillie du Scolasticat, un service solennel est chanté pour nos morts. C'est le R. P. Supérieur lui-même qui officie. On y assiste avec une piété profonde.

Nos morts, ne sont-ils pas eux aussi avec nous, en ces fêtes du passé ? N'ont-ils pas entendu hier nos joies et nos espérances ? Ne voient-ils pas aujourd'hui les chants dont nous voulons couvrir leurs tombes, les prières que nous leur donnons en suffrage ? N'intercèdent-ils pas auprès du Très-Haut pour le bien de nos âmes ? L'Église de la terre vit dans un commerce constant et familier avec l'Église du ciel, et plus on est de l'Église, plus cette claire vue des choses d'outre-tombe et ce franchissement quotidien des limites du monde sensible sont faciles et coutumiers. De là sans doute vient que nulle part ailleurs que dans les communautés religieuses le culte des morts et la vie intime avec leur souvenir ne soient mieux pratiqués.

Nous les avons donc sentis avec nous, en ces jours, nos chers défunts. Nous avons médité leurs vertus, admiré leurs exemples, envié leur surnaturel éclat, espéré leur gloire éternelle, et à cette heure, nous versons sur eux nos larmes et nos prières.

Dormez en paix votre repos dans le Seigneur, ô ardents apôtres qui avez tracé si large le sillon du bien sur votre passage ici-bas ; qui y avez déposé avec vos sueurs tant de fécondes semences ; qui y avez vu des pousses si vives germer et s'épanouir ; qui y avez recueilli de si luxuriantes

moissons ; qui en goûtez là-haut des fruits si savoureux et en portez les fleurs en des couronnes si glorieuses ! Dormez votre repos éternel, et sur vos traces faites que nous marchions sans cesse avec fidélité et courage pour nous asseoir au dernier jour à côté de vos trônes.

DÉPART DES OBLATS VISITEURS.

Peu après le service funèbre célébré en souvenir de nos défunts, presque tous nos visiteurs retournent dans leurs communautés respectives. Ils s'en vont à Montréal, à Québec, dans l'Ouest, aux États-Unis, aux quatre vents du ciel : *Euntes docete omnes gentes.*

Ils vont se remettre aux labeurs du ministère quotidien. Mais n'y aura-t-il pas quelque adoucissement pour eux dans les amertumes de leur apostolat, — car qui donc est apôtre sans boire au calice de la souffrance ? — n'y aura-t-il pas pour eux quelque adoucissement d'avoir ainsi revécu des heures de jeunesse sacerdotale, d'avoir respiré comme à neuf une atmosphère d'enthousiasme et d'espérance, d'avoir vu se lever derrière eux une génération qui moissonnera les fruits de leurs semailles, et qui poursuivra plus avant leur œuvre d'ensemencement dans le champ du Seigneur ? Oui, sans aucun doute ; aussi voyez sur leur figure un espoir rénové, et une vigueur nouvelle dans leur main de semeur. O Dieu, Vous, le Maître de la vigne, fécondez les sueurs de ceux qui travaillent pour Votre nom, préparez dignement ceux qui devront les remplacer de par vos desseins providentiels, et faites nombreux les ouvriers évangéliques, Vos serviteurs, qui répandent partout la bonne odeur du Christ :

Servos tuos, Domine, congregatos in nomine tuo et de uno pane participantes, da unanimes considerare invicem, in provocationem caritatis et bonorum operum, ut eorum sancta conversatione, Christi bonus odor ubique diffundatur.

ÉCHOS ET SYMPATHIES.

Des témoignages unanimes de félicitations ont été adressés à la communauté pour ces fêtes jubilaires. Avant même qu'elles eussent pris fin, la bonne renommée en avait été portée en nos maisons de Montréal, de Québec et d'ailleurs, d'où les échos nous en revenaient des plus agréables et des plus flatteurs. Nous en consignerons quelques-uns à la suite de ce rapport, avec quelques extraits des réponses aux invitations lancées par tout l'univers aux anciens de la maison ainsi qu'à nos amis et bienfaiteurs religieux.

« Ce n'est pas seulement une fête, c'est un évènement qui aura sa portée pour la marche en avant de notre cher Scolasticat, » proclamait hautement Mgr Langevin. « Nos Oblats peuvent compter sur de dignes successeurs » poursuivait le R. P. Lauzon.

Voici ce qu'en écrivait un Père aux frères scolastiques quelques jours plus tard :

« Laissez-moi vous dire le succès qu'ont eu vos fêtes jubilaires, non pas rien qu'à l'extérieur mais dans la pensée et l'affection des Pères qui en ont été les témoins : ils en sont ravis. Ce n'est pas assez, ils sont transportés. Et cette impression n'est pas de quelques-uns. C'est celle de Mgr Langevin : en particulier comme en public, il le signifie avec de ces expressions à lui propres ; c'est celle des vieux Pères et des jeunes, à Montréal comme à Québec ; celle des Pères étrangers ou absents de vos fêtes qui se font l'écho de ce qu'ils ont entendu. Ce témoignage vous reposera de vos fatigues, puisqu'il vous prouvera tout le bien que vous avez fait à la Congrégation par vos remarquables et laborieux préparatifs.

Vous avez retrempé les anciens, et je suis sûr que vous vous êtes retrempés vous-mêmes dans l'esprit de famille. C'est là le vrai moyen de ne pas être un prêtre et un religieux qui compte numériquement dans l'Église de Dieu, et pas plus, mais un apôtre, un apôtre. . . ! Votre jubilé a mis des flammes nouvelles d'apostolat au cœur des anciens ; il a allumé pour

jamais un foyer dans vos jeunes âmes, si divinement inflammables d'amour. Le cœur de notre Fondateur et Père vénéré a dû tressaillir, lui qui voulait tant un incendie d'amour dans le cœur de ses fils! »

***

Innombrables ont été pour ainsi dire les lettres reçues de partout à l'occasion de nos fêtes. Nous en inscrivons ci-même la liste suivante, qui n'est peut-être pas complète:

De NN. SS. Langevin, archevêque de S. Boniface, O. M. I.
Legal, évêque de S. Albert, O. M. I.
Pascal, évêque de Prince-Albert, O. M. I.
Fallon, évêque de London, O. M. I.

Des RR. PP. Bunoz, Préfet Apostolique du Yukon.
P. Magnan, Provincial du Manitoba.
Smith, Provincial des E.-U., 1ère province.
Constantineau, Provincial des E.-U., 2ème province.
Lefebvre, Ancien Provincial du Canada et des E.-U., 1ère province.
Gohiet, de Nice, ancien professeur au Scolasticat.
Gendreau, du Manitoba, surveillant des travaux de construction du Scolasticat.

Des Scolasticats de Rome, lettre du Supérieur, le R. P. Fabre, et lettre collective des scolastiques.
de Liège, Belgique, lettre du Supérieur le R. P. Huss, lettre collective des scolastiques, télégramme de bons souhaits.
de San Antonio, Texas, lettre du Supérieur, le R. P. Antoine, lettre collective des scolastiques.
de Tewksbury, Mass., lettre du Supérieur, le R. P. McKenna.

Du Noviciat de Lachine, lettre du R. P. Benoît, Maître des Novices.

D'Ottawa, lettre du R. P. Ths. Murphy.

De Montréal, lettres des RR. PP. Deguire et A. de Ch. Francœur.
De Québec, lettres des RR. PP. Legault, Sup. et Désilets.
Du Manitoba, lettre collective des anciens scolastiques d'Ottawa réunis pour la retraite ; lettres des RR. PP. Brassard, Léonard, J. Magnan et Beaudin ; lettre du Frère Larivière, scolastique.
De la Saskatchewan, lettres des Frères scolastiques Dagenais et Baillargeon.
De l'Alberta, lettres des RR. PP. Culerier, Simonin Gustave, Philippot, Comiré, Beaudry, Hétu, Leclainche ; du Frère Henri Gautier.
De la Colombie Britanique, lettres des RR. P.P Plamondon, LeChesne, O'Boyle, Madden.
Du Mackenzie, lettre du R. P. C. A. Giroux.
Des États-Unis, 1ère Province, lettres des RR. PP. Barrette, Gratton, McRory, Lamothe.
Du Texas, lettres des RR. PP. Horeau, Vachon, Bugnard, Carrier, Couturier, Lavoie, Zöpfchen.
De France, lettre du R. P. Clerc, d'Autun.
De Hollande, lettres des RR. PP. Van Hecke, de Wareghem, et Dröder, de Arnheim.
D'Allemagne, lettre du R. P. J. W. Kulawy.
De Rome, lettres du R. P. Marcotte et du F. G. Marchand.
De Ceylan, lettre du R. P. Chs. Soubry-Matthews.
Du Frère Convers Louis Pelletier, autrefois du Scolasticat, aujourd'hui du Cap de la Madeleine.

* * *

Outre ces lettres des membres de notre famille religieuse, il nous est agréable d'accuser réception de lettres des plus aimables et très élogieuses de la part de plusieurs membres du clergé diocésain.

Citons :

De Mgr Routhier, Administrateur, *sede vacante*.
Des RR. PP. Trudel Supérieur des Rédemptoristes d'Ottawa.

J. Kalen, de la Compagnie de Marie, curé de Notre-Dame de Lourdes.
J. Nevaux, de la Compagnie de Marie, de Papineauville.
Chalumeau, Supérieur des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception, Nominingue.

De MM. les abbés S. Corbeil, Principal de l'Ecole Normale de Hull.
F. Towner, curé de S. Eugène.
Rouillard, curé de Ste Rose de Lima.
Raymond, curé de Bourget.
Poulin, curé de Clarence Creek.
J. Lortie, curé de Curran.
J. Touchette, curé de Casselman.
Limoges, curé de Montcerf.
Lebeau, de l'Archevêché.

* * *

Tous ces correspondants nous ont assurés de leurs prières et de leurs vœux. Il y aurait intérêt à transcrire ici chacune de leurs lettres. Citons au moins quelques extraits, et pour commencer, de nos amis du clergé séculier.

« C'est un bonheur pour moi de suivre le développement de cette Congrégation chère à Marie Immaculée. Car j'aime ma chère Église catholique du Canada et je sais la place très large que Dieu y a faite aux Oblats de Marie Immaculée. »

S. CORBEIL,
Principal de l'École Normale de Hull.

« Le diocèse d'Ottawa doit à la communauté des Oblats une reconnaissance éternelle. C'est cette communauté qui a fait le diocèse. On ne peut le nier. Le cri unanime de tous devra être: *Ad multos et faustissimos annos* ».

L. ROUILLARD,
Curé de Ste Rose de Lima.

« Que Marie Immaculée et l'insigne Protecteur Saint Joseph rendent indestructible cette maison d'où Jésus *envoie tant d'apôtres évangéliser les pauvres.* »

A. L. MANGIN, de Hull.

***

Voici maintenant presque au hasard des témoignages du bon souvenir que gardent les anciens scolastiques de leur berceau de vie religieuse :

« Je suis souvent là-bas sur les bords du Rideau, où gisent les plus joyeuses années de ma vie. Il ne m'en est resté qu'un souvenir, mais un souvenir vif et doux. Aujourd'hui après avoir traversé bien des pays, et passé par les différentes péripéties de la vie du missionnaire, je suis fier de me compter parmi les anciens scolastiques d'Ottawa. Telle est aussi, j'en suis persuadé, la conviction de tous les nombreux Pères et Frères qui ont puisé ou qui en ce moment ont le bonheur de puiser dans cet établissement les bienfaits incalculables d'une formation intellectuelle et morale, j'allais encore ajouter polyglotte et artistique. Pour ma part, je ne cesse d'en rendre grâces à Dieu... Mes vœux viennent, il est vrai, d'un cœur polonais, mais aussi d'un cœur reconnaissant. »

J. W. KULAWY O. M. I., d'Allemagne.

« Je vous assure que c'est toujours avec orgueil que je me dis du Scolasticat S. Joseph. Puissiez-vous continuer longtemps cette œuvre admirable. C'est vers vous que nous tournons les yeux quand nous nous sentons accablés... L'esprit de votre Scolasticat est si catholique que vous avez su secourir l'Église de Ceylan ; et j'espère que vous viendrez encore à notre secours, au besoin. »

CHS. SOUBRY-MATTHEWS, O. M. I., de Ceylan.

« I am proud of the privilege of having spent a year within its hallowed walls. If I say mass any way properly to-day, I owe it a great deal to the wise and watchful hints received during my preparation for that august function... I take this occasion to acknowledge my indebtedness for this and innumerable other services. »

THS. P. MURPHY, O. M. I., d'Ottawa.

« Les quelques jours que j'ai passés au Scolasticat d'Ottawa ont laissé en ma mémoire une trace indélébile... Que le Scolasticat continue d'être l'idéal d'une communauté d'étudiants Oblats. Nous disons l'idéal, car c'est le souvenir qu'en ont gardé tous les anciens que nous avons eu l'occasion de rencontrer jusqu'ici. »

F. X. MARCOTTE, O. M. I., de Rome.

« Le temps du Scolasticat aura été le plus beau de ma vie religieuse, parce que c'est là que nous apprenons à vivre la vie de famille. »

A. BEAUDIN, O. M. I., du Manitoba.

« Nos représentants du Texas vous diront comme nous pensons toujours aux bons Pères qui nous ont façonnés à la vie religieuse. Fêtez ce grand anniversaire qui couronne un passé glorieux et présage un avenir plus glorieux encore. »

J.-Bte LAVOIE, o. m. i., Texas.

« Dieu sait quelle amitié j'ai conservé pour la maison du Scolasticat : je n'y suis demeuré qu'un an et quelle année que celle-là! »

A. LARIVIERE, o. m. i.
de la Saskatchewan.

« Je n'entends que de bonnes et belles choses du Scolasticat. Je ne lui pardonnerai jamais pourtant de m'avoir chassé avant le temps. »

P. GRATTON, o. m. i.
de Lowell, Mass.

« Je n'ai fait qu'y passer : ce fut assez long encore pour respirer toute la sainte atmosphère et conserver le précieux souvenir de l'esprit vraiment oblat qui y règne. »

G. MARCHAND, o. m. i., de Rome

Terminons enfin cette gerbe odorante par la fleur que voici ; elle est de Mgr l'Archevêque de S. Boniface dont l'autorité et la tendresse nous rendent particulièrement précieuses les bienveillantes paroles :

« J'espère assister à vos fêtes pour montrer que je suis avec vous et content de la direction donnée à nos chers scolastiques. »

Nous allions oublier cette page émue d'un de nos pieux missionnaires du Nord :

« Quand nous traversons des moments pénibles, nous jetons un cri vers le Maître : Seigneur, regardez ces victimes du devoir et de l'obéissance qui imitent si bien la *Grande Victime*, par leur vie de régularité et d'abnégation ; en reconnaissance de leur dévouement, venez à notre secours. Et la main de Dieu, par les mérites de nos frères du Scolasticat, nous devient visiblement propice. C'est ce qui nous encourage et nous donne la plus grande confiance. Chaque année, nous avons besoin d'une protection spéciale au milieu des difficultés et des dangers sans nombre qui entourent notre ministère. Cette protection ne nous fait pas défaut et nous l'attribuons à nos frères. »

A. GIROUX, o. m. i.
du Mackenzie.

Il faut aussi consigner le texte d'une admirable lettre collective reçue des anciens scolastiques d'Ottawa, actuellement dans la Province du Manitoba, et réunis pour la retraite commune, quelques semaines avant nos fêtes ; elle a été lue au soir de la grande réunion de famille du 29 août 1910, au Scolasticat. Nous devons d'en signaler avec édification et gratitude les sentiments admirables et de tous points dignes de saints religieux et de généreux apôtres.

Aux Révérends Pères du Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa.

Révérend Père Supérieur et bien chers Pères,

Dans votre aimable invitation aux Noces d'argent du Scolasticat, les Pères de la Province du Manitoba, anciens scolastiques d'Ottawa, ont cru entendre la voix de l'ange de Bethléem : « *Evangelizo vobis gaudium magnum.* » Et s'il était possible d'y répondre, vous pourriez dire d'eux ce que l'Evangile raconte des Bergers : « *Venerunt festinantes* »

En effet, assister à cette fête de famille ; joindre les mains et plier les genoux dans la chapelle, avec tant de Pères et de Frères qui ont prononcé leurs vœux d'oblats ; revoir ceux qui nous ont appris à devenir missionnaires et leur témoigner un peu de la vive reconnaissance que nous leur gardons ; goûter à toutes les gloires du Scolasticat depuis les temps héroïques .... quel enfant, à cette occasion, ne ressentirait pas les plus saintes émotions !

Quel cœur ne s'éprendrait pas d'un amour plus dévoué en constatant la moisson de 25 ans de zèle, de charité, de dévouement des Pères du Scolasticat ? La portée sociale de l'œuvre est grande dans l'Église et la Patrie. Ceux qui y consomment leurs jours dans le travail obscur et ingrat de l'éducation n'en sont pas moins des sauveurs d'âmes et des missionnaires. La fête révélera bien que Directeurs et Professeurs forment une jeunesse vigoureuse et choisie, qui emporte une haute idée de sa vocation et un enthousiasme débordant pour promouvoir la cause sacrée de la Congrégation : *Evangelizare pauperibus.*

De cœur et d'intention nous nous unissons à vous tous et souhaitons au Scolastieat la virilité digne de son berceau et de son adolescence.

Soyez assurés du concours de nos humbles prières.

Les Pères de la Province du Manitoba, anciens scolastiques.

Le 23 août, à la clôture de la Retraite.

Signé : X. Portelance, O.M.I. — P. Bousquet, O.M.I.
J.-B. Dorais, O.M.I. — C. Brouillet, O.M.I.

Omer Robillard, O.M.I.
G. Léonard, O.M.I.
Arthur Dallaire, O.M.I.
A.-J. Labonté, O.M.I.
Jos. Poulet, O.M.I.
Joseph-E. Caron, O.M.I.
J. E.-S. Thibaudeau, O.M.I.
J.-O. Plourde, O.M.I.
Jos.-W. Chaumont, O.M.I.
Joseph Thérien, O.M.I.
J. Magnan, O.M.I.
Alf.-A. Beaudin, O.M.I.

Lisons maintenant le sonnet suivant, composé par le R. P. Horeau, du Texas, à l'occasion de ces fêtes, et tout plein de filiale piété :

LE SCOLASTICAT S. JOSEPH

Parmi les jours heureux, les plus beaux de ma vie,
Où mon âme à longs traits s'enivrait de bonheur
En rêve, bien souvent, se transporte mon cœur,
Cherchant les souvenirs d'une maison bénie.

Je revois, dans les fleurs, l'image de Marie,
Le bocage touffu où gazouillent des voix,
La « Maison », la rivière et la route fleurie,
Beau chemin qui conduit vers le jardin des croix.

Et je revois tous ceux que j'appelais mes frères,
Ceux qui m'ouvraient les yeux aux sublimes mystères
Et dirigaient mes pas aux marches de l'autel.

Oh ! Jésus, protégez cette maison bénie ! . . .
Pour ses noces d'argent, Vous, ma Mère chérie,
Ouvrez tous vos trésors, jetez des fleurs du ciel ! !

PADRE ALBERTO, O. M. I.

Enfin il y a la teneur d'une lettre des plus intéressantes, petit bijou littéraire et historique, qui raconte la vie du Scolasticat en ses premiers jours. Elle est de la plume facile et maîtresse du R. P. Gohiet, O. M. I., à Nice aujourd'hui, et qui le premier enseigna la philosophie au Scolasticat S. Joseph. Arrivée en retard de quelques jours, nous n'avons pu en produire le texte au cours de nos fêtes, mais on trouvera dans l'historique du Scolasticat Canadien, au prologue de cette brochure, page 24, ce gracieux document auquel on aimera toujours revenir.



COMMUNAUTÉ du SCOLASTICAT

Épilogue.

Nos fêtes jubilaires ont pris fin, déjà même elles s'éloignent à pas rapides dans le sentier du temps. Elles ont quand même remué le champ de nos âmes et par là assuré de plantureuses fleuraisons pour l'avenir.

Lions en cette dernière page, une gerbe de glanures cueillies dans le *codex historicus* au cours de l'année qui a suivi les noces d'argent du Scolasticat.

Le personnel actuel du Scolasticat se compose comme voici : R. P. G. Charlebois, Supérieur ; les RR. PP. Duvic, professeur de morale et de droit canonique ; Blanchin, professeur de dogme ; C. Charlebois, curé ; Dalpé, professeur de philosophie et d'éloquence sacrée ; Denis, vicaire ; Villeneuve professeur de philosophie et de liturgie ; Marcotte, professeur d'histoire ecclésiastique ; Joyal, professeur d'Écriture Sainte ; Jodoin, procureur. C'est le même qu'à l'époque de nos fêtes, à l'exception du R. P. Marcotte, venu de Rome, et du R. P. J. Jodoin, qui a remplacé le R. P. Robert.

De 40 qu'il était en 1910, baisse passagère et relative, le nombre des scolastiques est passé à 60, pour l'année scolaire 1911-1912, chiffre d'autant plus expressif qu'il ne comprend qu'un petit nombre de vocations cueillies en dehors de la Province. Il y a donc une progression manifeste sur l'époque où il comptait même 72 sujets, puisqu'alors plusieurs venaient soit d'Europe, soit de notre Province religieuse des États-Unis.

Ne concluons point que pour s'être plus homogénéisée cette jeunesse du Scolasticat soit devenue moins noble dans ses vues, moins large dans son zèle, moins stimulée dans ses travaux. Grâces au ciel, l'esprit catholique des pensées et des amours est resté vivant : nous n'en voulons d'autre preuve que la récente célébration de la fête de Jeanne d'Arc, où Français, Canadiens, Irlandais, Anglais et Allemands, ont mis leur fleur au bouquet de patriotisme sacré et de charité religieuse qui remplissent nos murs de leur arôme délicieux.

Une divine source d'amour peut seule alimenter d'aussi sublimes dispositions. Peut-être aperçoit-on déjà dans ce fait la surabondance des bénédictions de l'adorable Cœur de Jésus, depuis qu'il règne avec plus de triomphe sur la communauté. Un éternel scellé a été mis sur ce règne par la consécration officielle et définitive qu'a faite au nom de toute la communauté le R. P. Supérieur, au soir de l'année 1910 ; il a remis son autorité entre les mains du Sacré-Cœur, ne voulant être plus que son mandataire et son interprète visible. La consécration de notre paroisse, préparée par un an de prières et d'exhortations, a été comme le premier écho de ce règne du Divin Cœur dans la communauté.

Le commandement, de ce fait, ne devient pas moins ferme, mais il se revêt de l'amour et de la tendresse même du Bon Pasteur: les liens se rétrécissent entre nous et tous les dépositaires de l'autorité. A preuve, les visites de Mgr Gauthier, notre nouvel archevêque, et de Son Excellence le délégué apostolique, Mgr Stagni ; à l'exemple de leurs prédécesseurs, ils ont honoré notre table de leur digne présence.

Une autre visite a soulevé des émotions senties dans les âmes : celle de Mgr Ovide Charlebois, frère de notre R. P. Supérieur et de notre R. P. Curé. Son long séjour parmi nous, soit dans les deux mois de recueillement qui ont précédé son sacre, soit à son retour pour nous dispenser les prémices de son épiscopat, nous a laissés respirer l'odeur de ses vertus apostoliques, et nourris de ses hauts exemples de piété religieuse.

Toutes ces dispositions heureuses de la communauté semblent avoir été officiellement authentiquées par le rapport des visites canoniques du R. P. J. Dozois, Provincial, d'abord, puis du R. P. N.-S. Dozois, Assistant-Général, plus récemment.

Enfin, il est agréable de faire connaître qu'une œuvre bien conforme à l'esprit de notre vocation vient d'être inaugurée : celle des Retraites Fermées, dont la première a eu lieu, au cours des vacances dernières, au Scolasticat, pour les jeunes gens de notre ville, grâce au travail commun des Directeurs du Scolasticat ; les vacances prochaines vraisemblablement verront cette œuvre se développer, même au profit de groupes nouveaux, on peut l'espérer.

A peine l'écho du jubilé de 1910 descend-il dans le silence, qu'un autre commence à surgir, moins retentissant, mais non moins émouvant pour nos cœurs d'Oblats : la solennisation prochaine du centenaire d'ordination de Mgr de Mazenod, notre vénéré Fondateur. Prêtons une oreille plus attentive ; on entend monter déjà les harmonies sereines de tout un siècle de gloire pour notre humble famille religieuse, et peut-être celles plus suaves encore de la béatification de notre vénéré Fondateur.

Oblats de l'Immaculée Vierge, chantez sur l'heure en des Te Deum et des Alleluias intimes les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

L. J. C. et M. I.

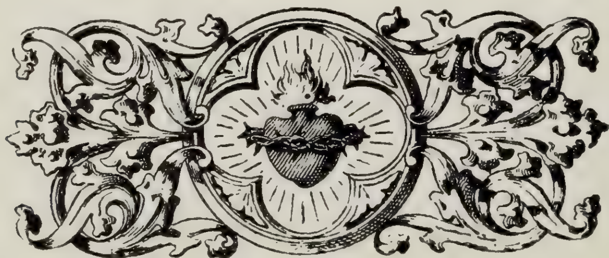
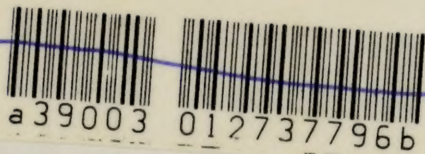


TABLE DES MATIÈRES.

GRAVURES

00




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 02 13 17 6